

Bêtes humaines

Germaine Dulac

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Des mamelons de sable et de cailloux, houleux et divers comme des vagues pétrifiées. L'oreille guette un bruit ; l'œil cherche un point de repère. Une pelle, une pioche, une perforeuse pour disperser cette poussière, ces pierres amoncelées !

La terre boueuse où le pied colle devient une idée fixe. Du désert jaillissent des désirs baroques comme de gratter le sol, de hurler, de tâter sa force et sa ruse, de tuer, de piller.

Si l'homme, prisonnier de cette immensité désolée, pouvait se rendre compte de sa mentalité, il sentirait sa bestialité décuplée, ses instincts bas, que la civilisation refrène, prendre le dessus. Chez l'Européen, le latin ou le germain, la solitude, la monotonie brûlante de ces arides espaces d'un autre continent suscitent, à la longue, un déséquilibre, une démence animale. Tous les sentiments et les besoins, à l'état primitif y règnent en maître. Le scorpion, apeuré sous les pierres, jette son venin et donne la mort dès qu'il se croit attaqué ; l'hyène et le chacal cherchent pour se nourrir les cadavres ; et les humains, loin de toute police et de toute sanction, ne reculent devant aucune attaque, même injustifiée, pour conquérir les biens qu'ils envient et ne possèdent pas. Le désert n'est pas une terre morte : si nulle céréale ne peut y croître, du moins chaque route, chaque territoire, chaque coin de terre, bien qu'inculte, représente-t-il une richesse souhaitable, l'agrandissement possible d'un patrimoine. Les hommes se battent pour l'acquérir, voulant en sonder le mystère, dans l'espoir d'y trouver un trésor.

Le désert, c'est, dans l'oubli de toute civilisation, l'endroit où tout être se croit libre d'étaler ses instincts et de vivre sans contrainte, avec le simple souci de se nourrir, de s'abriter, de se reposer, de peiner, en suivant le rythme du soleil et de la nuit. Le respect de l'individu ne compte guère. Le désert est la proie du plus fort, du plus rusé. Sans eau, sans ombre, il faut le conquérir à coup de privations. Le chameau, qui ne boit et ne mange pas, en est le maître dans l'espèce animale, et le plus médiocre des biens des pays fertiles y apparaît comme issu d'un paradis.

Le transformer, devient chez certains hommes une ambition constante. L'équilibre du monde demande à ce qu'il soit utilisé, c'est l'opinion des « civilisés » ; pour les indigènes, au contraire, il répond tel qu'il est à un besoin de race. Ils l'aiment, parce que, depuis des générations, il s'est incorporé à leur chair. Le désert est une aventure qui change l'esprit, quand on le traverse ou quand on y vit ; il semble n'appartenir à personne. Mais on lui appartient.

Dans ce terrain inculte de Syrie où le sable, à perte de vue, ne cède la place qu'à des champs pierreux, un fort se dresse, masse régulière, trouée de meurtrières, dernier retranchement des tribus dissidentes avant les contreforts rocheux où règne l'émir, chef de la résistance contre la domination européenne, envahissante et conquérante.

Brusquement, la nuit s'évanouit aux confins de l'horizon et un rayon de soleil frappe durement l'épaisse muraille de terre cuite.

Dans une des pièces du poste, infecte chambrée au plafond bas, aux relents écœurants d'alcool et de transpiration humaine, Groff ouvre un œil ; sa tête, massive et huileuse, posée sur une

planche servant d'oreiller, se soulève lentement. L'autre œil essaie, lourdement, de vaincre sa paresse. Alignées sur la table, six bouteilles vides, aux goulots grossièrement brisés, indiquent clairement la raison de ce dur réveil.

Groff sort lentement un bras de sous une couverture brune et, d'un coup sec, fait osciller, tel un balancier, sa montre, suspendue par une ficelle à la planche mal équarrie qui, au-dessus de son lit, forme le sommier de la couchette supérieure… Cinq heures… À quoi bon, après tout, compter les heures ?…

Il va falloir commencer à vivre une nouvelle journée aussi monotone que la précédente.

Le camarade Gestino est un veinard ! Étendu, là-haut, sur son perchoir, tout contre le plafond, il ronfle, il grignote le temps… Encore un bâillement, et Groff prend une décision énergique. Il se lève, s'étire. Ses jambes sont engourdies, serrées dans des leggins qu'il n'a pas quittés. D'une serviette mouillée, il rafraîchit sa lourde face hirsute.

Et Gestino ronfle toujours ! Groff ne l'entend pas ainsi ; le dormeur l'agace, avec ses doigts qui serrent innocemment, durant son sommeil, une médaille de la Vierge. Ce geste, presque enfantin, irrite le Brésilien. Dans le cerveau de celui-ci, une idée diabolique point. Sortant à pas de loup, il rentre brusquement et, de la porte, crie à la cantonade :

— Alerte ! le bombardement commence… Tout le monde à son poste de combat !

D'un bond, Gestino, réveillé, se dresse. Il embrasse dévotieusement sa médaille et saute de son perchoir pour empoigner un

fusil, un revolver, un poignard de tranchée. Il geint, tout en se hâtant.

— Quelle misère ! Je ne croyais pas que l'ennemi viendrait nous embêter déjà !

Mais Groff, dans un gros rire, lui répond :

— Non, mais te faut-il de la guitare ou du violon pour te tirer du sommeil ? Il faut bien, de temps en temps, te rappeler que tu es un guerrier et que nous sommes ici pour nous battre. Tu vois comme tu es verni ! Ce n'est pas encore ce matin que tu sentiras l'odeur de la poudre… Monsieur préférerait, sans doute, le parfum de la poudre… de riz… En te regardant dormir tout à l'heure, je me rendais bien compte que tu te figurais être dans le harem du sultan, au moins ; en tout cas, loin de ce sale fort où le destin nous a conduits.

— Le destin ! tiens, c'est le nom que tu donnes maintenant aux femmes, Groff ?

— Ah ! les femmes, ne me parle pas d'elles, Gestino. Ici, on pourrait peut-être finir par les oublier !…

Groff, à la forte carrure, et Gestino, le petit Italien nerveux, se taisent soudain. Ils en ont gros sur le cœur. La simple évocation de lointaines présences féminines alourdit autour d'eux l'atmosphère de la cambuse.

— En attendant, ce n'est pas une raison pour me donner une maladie de cœur, je ne suis qu'un guerrier d'occasion, moi !

— Crois-tu donc que les troupes du protectorat ne viendront jamais chercher ici les aventuriers que nous sommes ? Pas d'illu-

sions, mon mignon !

« Choisis-le donc, ton destin, allons, choisis.

« Un obus te réduit en charpie ; une balle te troue la poitrine, à moins que, fait prisonnier, tu préfères regarder en face le peloton d'exécution. Ah ! comme ils sont petits, les trous noirs des fusils qui te visent…

« Ou encore, Gestino, préfères-tu être expédié aux gendarmes de ton pays. Joli colis, en vérité, service rapide pour le bagne. Eh ! camarade, que dis-tu de mon petit assortiment ? rien n'y manque ! Tu n'as vraiment que l'embarras du choix. D'ailleurs, au cas où ni l'obus, ni la balle, ni le bagne ne prendraient soin de toi, veux-tu me dire ce que tu ferais de ta chienne de vie, Gestino ? L'émir, plein d'attention pour les gens de notre sorte, nous réserve peut-être son plus beau bureau de tabac dans la prochaine palmeraie… Ha ha ! la voilà bien, la belle vie ! Le désert, le sable, les Arabes, éternellement ! Tu vois cela, Gestino, tu vois cela ? Plutôt crever tout de suite.

— Au petit matin, tes paroles sont encore plus sinistres que ta tête de bull-dog, Groff ! murmure Gestino, impressionné par les divagations de son camarade.

— Bull-dog, tant que tu voudras, vieux, ronchonne la brute, mais dis, plutôt saint-bernard. Si tu te souviens bien, tu as eu de la veine quand je t'ai ramassé dans le bouge du port de Beyrouth, alors que la police allait te cueillir…

Puis, pour se donner du courage, il secoue les bouteilles ; l'une répond à son attente et les deux hommes se partagent le fond d'un gros vin rouge. Gestino boit, tout en fixant les anneaux dont

se parent les oreilles de Groff qui, lui aussi, regarde machinalement la médaille, plutôt fétiche qu'emblème de pitié de son camarade. Un lourd silence pèse dans la chambre au plafond bas. La mélancolie s'étend sur les deux « hors-la-loi », mélancolie qui, dans cette poignante solitude, revêt un visage féminin.

Invariablement la hantise revient.

— Ah ! les femmes, quelles canailles !... Dire que c'est à cause d'elles que nous crèverons ici ! geint Groff, en serrant les dents et en assénant sur la table un si formidable coup de poing que les six bouteilles alignées s'entre-choquent dans un bruit de verre brisé...

Puis, s'étant levé, le Brésilien, à grandes enjambées, parcourt la pièce. Le passé le harcèle.

— J'étais un honnête citoyen de Saint-Paul du Brésil... Honnête ! ben oui, mon vieux et pourquoi pas ? Est-ce que j'avais tué ou volé à cette époque-là ? Si je donnais quelquefois de l'argent aux femmes, pas une ne peut dire que Groff lui a jamais coûté un sou. Si je ne travaillais pas plus qu'il ne fallait, j'avais mon petit boulot à moi et les emprunts forcés que je pratiquais n'avaient lieu que sur les finances des bourgeois cossus... Et puis, vois-tu, Lona était belle, elle m'avait empaumé. Elle me tenait bien, j'étais jaloux ! Ah ! l'arracher à son dur métier de vendeuse de sourires, la garder à moi tout seul, comprends-tu ? Je voulais avoir un foyer avec elle, une petite maison où nous aurions été heureux tous deux. Pour cela, j'ai été un peu fort, c'est vrai ; j'ai cambriolé une banque, j'ai eu la main lourde, je me suis largement servi ; mais avec tant d'argent on aurait pu vivre longtemps, en plein bonheur, tranquilles, car personne ne me soupçonnait. Mais elle

se moquait bien de Groff, de cet imbécile de Groff, qui rêvait de bonheur avec une femme… Ah ! la gueuse ! Entre ses mains, il n'a pas fait long feu, l'argent de la banque ! Et quand la police a paru ouvrir l'œil sur ses dépenses, sais-tu ce qu'elle a fait, Gestino, la belle Lona, non mais, le sais-tu ?

Gestino hoche la tête, sans répondre ; il sait la vieille et lamentable histoire que Groff ressasse aux heures de cafard…

— Eh bien ! elle m'a vendu…

La scène se dresse si vivante à ses yeux hallucinés. Il la revit de façon si intense, qu'il saisit un escabeau et le lance violemment contre la porte, comme il fit jadis, quand la meute des policiers, lancés à sa poursuite, le força dans le petit bar de Saint-Paul. Puis, inconsciemment, ce geste ayant marqué dans sa vie, ses deux poignets se rapprochent dociles aux menottes, sous le canon des revolvers.

Et Groff continue son récit d'une voix morne, monotone :

— C'est Lona qui m'a vendu ? que je demande.

« Un policier me regarde avec pitié.

« Cet homme-là avait eu à se plaindre des femmes sûrement. J'avais compris.

« Mon sang alors ne fit qu'un tour ; j'étais fort, malgré mes mains enchaînées. Mettant toute mon énergie dans mes coudes, j'échappais à la police. Bien que poursuivi, j'eus le temps de me précipiter chez Lona dont la chambre était juste au-dessus du bar. Si les poignets me gênaient affreusement, mes paumes et mes doigts étaient libres. Avant d'être rejoint, j'avais étranglé la

gueuse. La suite… les travaux forcés à perpétuité, le bagne, mon évasion… tout cela, c'est loin. Mais le cou de la femme, craquant sous mes doigts, ça, mon vieux, je le sens encore là comme si je venais de le serrer.

« J'ai fui très loin, sans argent ; j'ai échoué ici à la solde des tribus arabes, parce qu'elles sont ennemies des Français et des Anglais et que j'espère bien un jour tuer quelques-uns de ces chiens. Je les hais… C'est pour un quartier-maître d'un cargo britannique que Lona m'a trahi et vendu !

Gestina, a peut-être, cent fois entendu cette histoire ; mais, vieille habitude, les deux aventuriers ressassent à tous propos leurs malheurs et leur déchéance… Sans famille, sans patrie, ils sont des parias ; ils le savent et en souffrent.

Groff, sombre et grognant, s'écroule sur un coin de table et ingurgite encore une rasade…

Àson tour, Gestino parle. Qu'il ait ou non un auditoire, peu lui importe ! Les souvenirs l'assaillent.

Ils savent, ces hommes perdus, qu'un seul moment compte pour eux, l'instant tragique où un accès d'amour sauvage les fit entrer dans la théorie sinistre des criminels.

— Moi, ce fut à Rome que la chose se passa…

Un moment de silence.

Groff serre les poings. Il continue à souffrir par Lona. Pour Gestino, les parois dénudées de la chambre carrée du fort se transforment en écrans où se projettent, comme au cinéma, le

film de son passé, les murs d'un petit café chantant de la Ville Éternelle.

Des affiches les recouvrent. Son nom, à lui « Gestino », flamboie en grosses lettres noires, rouges et vertes, au-dessous de son portrait plus grand que nature.

Chaque soir, le même rite : une main sûre du coup qu'elle porte, un œil juste, et le couteau lancé doit atteindre un but précis. Sur la planche qui sert de cible, blonde, menue, en un costume de tulle, une femme… la sienne, se profile. Lui, Gestino, l'habile tireur, doit entourer, à dix mètres de distance, la fine silhouette de sa partenaire de vingt et une lames affilées et tranchantes. Un… le premier couteau entaille le bois à un centimètre du sommet de la tête. Deux… trois… les deux oreilles sont encadrées… quatre… cinq… les épaules sont prisonnières… six, sept, huit, neuf, les bras enserrés. De dix à vingt et un les hanches et les jambes sont, à leur tour, cerclées d'acier. Une erreur serait mortelle. Mais Gestino est habile.

La salle est haletante, un peu effrayée, elle éclate en applaudissements. Il salue, fier du courage de sa compagne.

Tous deux avaient passé de bien mauvais jours ! Ils avaient crevé la faim avant d'intéresser les impresarii. Puis, les engagements étaient venus. Et Gestino rêvait, maintenant, d'une vie bourgeoise dans une petite maison sur le chemin d'Herculanum, parmi les champs de choux-fleurs.

— Nous devions rester quinze jours à Rome. Le spectacle comptait six numéros. Avec le nôtre, il y avait des jongleurs japonais, un chanteur à voix, un guitariste, un prestidigitateur, des singes et des chiens dressés. Quand j'y songe… Un soir, l'une des

bêtes savantes tomba malade. Nous aidâmes son maître à la soigner. Un beau garçon, c'est vrai, ce dresseur, grand, blond parfumé, très élégant ! Un Allemand, je crois. Je n'avais aucune méfiance, moi. Bien sûr, je n'ai jamais été un Adonis, comme on dit ; mes mains étaient restées caleuses du dur travail d'autrefois. Pupille de l'Assistance publique, j'avais débuté comme débardeur dans un port. Mais la petite m'aimait tel que j'étais ou, du moins, je le croyais… Elle était toute ma vie. N'ayant connu ni père, ni mère, je n'avais jamais eu ni à donner ni à recevoir d'affection. Après tout, fallait-il m'étonner de ma chance inespérée ? Le destin octroie parfois quelques compensations aux malheureux.

« Vint le dernier soir du spectacle.

Gestino s'arrête, son émotion est toujours aussi violente à ce point de son récit. Groff l'entend-il, seulement ?… L'un est à Saint-Paul, l'autre à Rome. Leurs aventures mutuelles ne les intéressent que pour mieux se sentir solidaires dans la haine et la déchéance.

— Le numéro était ainsi réglé : en trois bonds, venant des coulisses, j'atteignais le centre de la rampe. Un grand coup de chapeau au public ; après quoi, je m'essuyais les mains avec un foulard de soie passé dans ma ceinture de cuir. À petits pas comptés, menue dans ses gestes, venait derrière moi, « Elle », ma femme, portant les accessoires, les panneaux de bois, les revolvers et les couteaux, sur une table d'acier démontable, recouverte de velours grenat, rehaussé de broderies d'or. Sur le plateau, au milieu de la toile de fond, un jet d'eau véritable au sommet duquel un œuf dansait (je commençais toujours mon numéro par un exercice de tir).

Gestino s'interrompt, il se lève, nerveux…

— Imagine, Groff, que le jet d'eau soit placé ici.

Gestino montre la porte.

— Je prends un revolver chargé de six balles.

Gestino se croit encore sur la scène. Il bombe le torse, écarte les deux jambes, afin de mieux assurer son équilibre et, pour rendre sa démonstration plus vivante, saisit son browning dont il braque le canon par-dessus son épaule gauche.

— Tout le problème, vois-tu, Groff, consistait à casser l'œuf, en lui tournant le dos. Une petite glace, placée dans ma main gauche, me permettait de le viser et de l'atteindre.

Groff, de ses gros yeux, pas méchants après tout, regarde l'ex-attraction, pauvre pantin brisé…

— Hé ! vieux, laisse-là tes armes à feu, il suffirait que tu presses la gâchette pour qu'un camarade ou un de ces bédouins du diable ouvre la porte au même moment. Leur cervelle éclaterait comme l'œuf qui te servait de cible.

Gestino, docile, dépose l'arme.

Compatissant, Groff continue :

— On les connaît les femmes, quelles chiennes !

Et dégoûté, il crache par terre.

— La tienne ne valait pas mieux que la mienne. Bah ! qu'est-ce que tu surprends dans la glace ? La scène classique, mais imprévue pour tous les maris… Tiens, moi, je la vois comme si j'y étais

un baiser passionné que, derrière un portant, ton ange blond échange avec le beau dresseur… un baiser, deux ou trois, on ne sait même plus, et toi-même, tu en vois trente-six chandelles. Sur le moment, c'est terrible !… Tu ne peux ni crier, ni bouger, car le public est là qui te guette. Chacun de tes gestes lui appartient. Et dans la petite glace, l'affreuse vision s'inscrit avec une netteté cruelle. Tu vois les lèvres que tu adores, murmurer des mots que tu devines : « Mon chéri, mon amour… » Toi qui te figurais être le maître, l'idole de cette femme, tu n'es qu'un mari trompé… Alors, ton sang ne fait qu'un tour (Je la connais, cette impression !). Le bagne… la police, ce qu'on appelle la « justice » en pays civilisés, des mots…

« À quoi bon du reste ? La réalité seule existe, telle qu'elle s'est reflétée dans le miroir, et quand ta belle, avec des mines de chatte, se pose contre le panneau, cible vivante, les vingt et un couteaux lui transpercent le corps et la cloue morte, face au public…

« Que veux-tu ? cela ne me ferait pas plus de peine maintenant de crever la peau d'une des hyènes qui rôdent la nuit autour du poste que d'étrangler une femme. Oh ! si j'en tenais une, tu m'entends bien, Gestino, j'inventerais pour elle de nouveaux supplices ; je lui arracherais les ongles, je lui percerais les yeux, je la larderais de coups de poignard !

« Ta vie perdue, la mienne, celle des copains qui, tout comme nous deux, dans le désert, deviennent des déments, tout cela c'est à elles que nous le devons. Et tu crois, qu'après tant de malheurs, je pourrais avoir pitié ?… Ha ! la première qui s'égarera ici paiera pour les autres. Sans compter que, depuis quatre mois que nous

sommes enfermés ici, l'émir a manqué à tous ses devoirs, en ne corsant pas notre ordinaire d'une volaille de son harem.

« Du riz, des pommes de terre et une… « petite poule », qu'en dis-tu, Gestino ?

Et d'un gros rire, Groff souligne sa plaisanterie.

« Nous, les civilisés, on se serait servi avant les bicots, par grade. D'abord, notre commandant Lensky, puis le capitaine Brandt, et, enfin, les jolis petits lieutenants Gestino et Groff… »

Pour les deux aventuriers le souvenir de leur femme s'estompe, il ne réside plus que dans les conséquences d'un crime. Le Brésilien crispe ses doigts, il a l'inoubliable sensation de ses pouces, broyant la gorge d'un être haï. Continuant de rêver à haute voix :

— Qu'il ferait bon pourtant se promener comme tout le monde sur le quai de Beyrouth, sans craindre les menottes et autres douceurs, de travailler même tout le jour et la nuit ! Quand on sort d'un cauchemar, ne plus penser : « Ma vie est pire encore… »

L'Italien suit une songerie analogue.

— Groff, tu t'attendris, dit-il. Crois-tu que je ne suis pas aussi malheureux que toi et que je ne la regrette pas, ma petite maison d'Herculanum ?

La lumière du jour pénètre pure et gaie, annonciatrice d'une étouffante journée de chaleur. Des meurtrières, taillées dans les murs épais, tombe une étroite raie de soleil qui joue sur le sol. Au dehors, la vie du poste reprend ; des cris gutturaux, des bruits d'armes percent par instants le silence. Aux quatre coins du fort,

enraciné dans la mer de sable comme un récif cubique, les sentinelles de nuit sont relevées de leur garde ; des Arabes remplacent d'autres Arabes. Là-bas, l'horizon se perd sans fin dans l'uniforme teinte dorée. Là-haut, immuablement, le soleil et le ciel bleu. Là dedans, des burnous blancs, des fusils au long canon, de pareilles faces bronzées. Partout l'éternelle et angoissante monotonie qui use les nerfs. Et cette attente quotidienne d'une attaque qui paraît préférable à l'ennui de la vie prisonnière dans le fort…

Groff regarde successivement à travers les six bouteilles de vin alignées, mais tous les vieux fonds ont été épuisés ; il faudra entamer désormais la réserve, gardée jalousement dans un coin.

Les deux hommes, comme las d'avoir parlé d'eux-mêmes, sont délivrés de l'obsession de leurs souvenirs. Ils savent que telle une douleur chronique, au lever et à la chute du jour, le passé renaîtra lancinant et que, plus ardemment encore, ils regretteront les bienfaits matériels des sociétés civilisées dont ils sont les déchets.

Gestino rêve d'une fenêtre où fleuriraient des capucines.

Pourquoi Groff évoque-t-il un bar de nuit et les rugissements du jazz ? Ces deux hommes ne regrettent ni le confort, ni les petites douceurs d'une vie normale ; ils sont harcelés par des images puériles qui les rejettent, rageurs, dans le désir de la lointaine et inaccessible vie sociale qui se poursuit, tout là-bas, sans eux, les damnés.

Leur silence ressemble maintenant à la prostration des aliénés, après une crise aiguë. La porte s'ouvre, ils ne bougent même plus…

— Bonjour, camarades !

Celui qui les salue est un grand garçon blond, propre, soigné, rasé, bien que sa tenue indique le manque de coup de fer et pas mal d'usure.

Groff et Gestino lèvent à peine la tête pour répondre ; ils poussent un grognement qui peut être pris pour :

— Bonjour !

Le nouveau venu accroche à un clou son casque colonial et fouille dans la poche de sa vareuse. Les autres le regardent. Ils ont eu la même impression. Brandt, leur capitaine, allait-il tout à coup jouant le rôle de vaguemestre retirer de sa poche une lettre au timbre du pays. Si brève qu'ait été la lueur d'espoir, le jeune homme l'a surprise dans le réflexe de ses lieutenants. Un rictus tiraille ses traits un peu efféminés, pendant qu'il grommelle :

— Vous rêvez, les copains. Une lettre pour nous… Et de qui ? Voulez-vous me dire qui se souvient encore de nous ? Le fort « quatre » ou le tombeau, c'est tout un, désormais.

Décidément l'ennui s'insinue dans la cambuse, le « cafard », celui qui ronge plus sûrement les isolés que n'importe quel chancre hideux !

— Quelles nouvelles au rapport, ce matin, Brandt ?

— Aucune… Tout est calme au dehors et, au dedans, chacun est à son poste, répond le jeune homme, en se jetant sur un lit de camp, placé dans un coin de la pièce auprès d'une table de bois que recouvrent des cartes d'état-major à demi déployées.

— Vous n'êtes pas raisonnables, de boire comme vous le faites, morigène Brandt, en lorgnant la file des bouteilles vides.

— Parce que Monsieur ne boit que de l'eau, ne voudrait-il pas que nous lui tenions compagnie ? Non, vraiment, tout ce que tu veux, mais ne nous prive pas de vin.

Ayant ainsi parlé, Groff s'approche de Brandt qui murmure, en se retournant :

— Après tout, faites ce que vous bon vous semble ; je vous parle ainsi par pure camaraderie, je ne tiens pas à vous voir claquer ici.

Les deux lieutenants posent un regard insistant sur leur camarade étendu. C'est encore le Brésilien qui reprend :

— Je me demande parfois ce que tu as bien pu faire, toi qui as tout du fils à papa, pour être obligé de vivre avec des gars comme nous. Allons, déboutonne-toi donc un peu ; nous avons envie d'entendre une autre histoire que la nôtre, et, depuis le temps que nous vivons ensemble, la tienne se fait bien attendre... Moi, j'ai supprimé une fille qui m'avait vendu ; lui, l'Italien, il a surpris sa femme dans les bras d'un autre et il lui a rappelé qu'il savait jouer du couteau. Et toi ?

— Oh ! moi, répond Brandt, la femme que j'ai aimée était charmante.

Àcette déclaration, les narines de Groff se dilatent ; sa grosse face. prend une expression bestiale ; celle de Gestino revêt, au contraire, une apparence de doucereuse curiosité.

Àquoi bon se confier à ces brutes plus près de la bête, par leurs instincts, que de l'homme ? Brandt se rencoigne, et, pour mieux s'isoler, se recouvre le visage d'un mouchoir Ses cama-

rades sont incapables de le comprendre ? D'ailleurs, ceux-ci, reprenant leur maudite litanie, ronchonnent :

— Bien sûr ! dès qu'il arrive malheur à un homme, la faute en est à une femme !

Et, comme pour souligner cette conclusion, Gestino lance, rageur, son couteau de tranchée dont la pointe va se ficher profondément dans le bois de la porte, pendant qu'à côté de lui Groff brise un verre, en le serrant comme autrefois le cou de Lona.

Le silence retombe lourdement dans la chambre, soudain rompu par un bruit régulier de pas qui martèle le plafond. Avec ensemble les trois compagnons lèvent les yeux. Ils savent si bien quel indice est l'écho de cette marche…

— La crise du vieux, l'araignée qui lui tourmente le cerveau, disent les autres…

— Le « vieux » en question, c'est Lensky, le chef ; celui à qui l'émir a confié la responsabilité du poste « quatre » dans le désert syrien.

Le chef et ses lieutenants sont les seuls roumis, enfermés dans le fort. Ils ont tout pouvoir sur les quelques cent Arabes qui ont pour mission de barrer la route aux troupes d'occupation et de servir de rempart aux pillards qui savent trouver asile et protection dans la région montagneuse où l'émir est souverain.

Là-haut, Lensky continue sa marche, tel un fauve dans sa cage, et ses pas résonnent sinistrement sur la tête de ses subordonnés, Gestino, pris d'une crainte :

— Faudrait peut-être monter le voir, sans avoir l'air de rien ?…

Mais Brandt qui sait la vanité de toute intervention, fût-elle la plus amicale, proteste :

— Laisse donc cet homme tranquille ; il a une lourde responsabilité, il est naturel qu'il se dérouille les jambes. Le mouvement stimule les idées.

Et le petit Italien souple imite la marche saccadée du chef. Mais les nerfs de Groff sont sensibles, ce matin. Le colosse saisit Gestino brutalement par le col et le soulève de terre. On sent dans ce geste une force qui ne demande qu'à s'extérioriser dans une rixe.

— Tu me donnes le vertige, je vais t'apprendre à te tenir tranquille, lui dit-il les yeux dans les yeux, le repoussant au fond de la pièce…

Les trois hommes avaient raison : « le vieux avait sa crise » ; car, moins que les autres, Lensky s'était résigné à son sort, à cette vie de paria, dans un désert perdu. En délicatesse avec les lois allemandes depuis une condamnation pour escroquerie, il avait réussi à franchir les frontières de son pays, mais son existence lui pesait affreusement depuis son séjour dans le fort. C'était pour lui un emprisonnement plus terrible que celui qui l'attendait sous le ciel de sa patrie. Très versé dans les questions de commerce international, il avait eu l'occasion de défendre avec grand succès les intérêts de l'émir dans une affaire de céréales. Le chef arabe, conquis par l'intelligence et l'énergie de ce banni, l'avait traité avec égard et se l'était attaché en lui donnant la haute main sur les avant-postes défensifs.

Cette sorte de réhabilitation était restée sans effet sur l'esprit de Lensky. L'Allemand se consumait de nostalgie pour la vie des

grandes cités européennes. Il s'était créé jadis des habitudes de jouissance, bientôt transformées en réels besoins et « corps et âme », il appartenait à cette existence passée. Il avait travaillé non dans un noble but à atteindre, mais simplement parce qu'en travaillant il pouvait « vivre » à sa guise, être bien logé, bien habillé, bien nourri, profiter de la société des femmes élégantes et faciles, qui forment en tous pays l'entourage des hommes au portefeuille bien garni. Il n'avait jamais souffert de trahisons féminines. L'article « sentiment » s'inscrivait, pour lui, au rayon des futilités nécessaires à l'équilibre d'une vie moderne, sans devoir engendrer ni drames, ni bouleversement. Mais son isolement lui rendait plus encore indispensable qu'à ses compagnons d'exil la possession de ces mille joies dont la femme devenait la principale, parce que, autour d'elle, se cristallisent toutes les autres. Un journal, trouvé la veille dans la poche d'un prisonnier français, lui a fait entendre l'écho des plaisirs dont l'évocation, ce matin, le rend fou. Ah ! cette quatrième page du grand quotidien où flamboient les attractions de Paris : la Revue du Palace, avec ses girls habilement déshabillées ; la super-vedette Raquel Meller, si belle de lignes, si troublante dans ses chants, et l'annonce de tous ces cabarets de nuit où ceux qui ne veulent pas découvrir la misère humaine ne savent voir que le vice. Dans l'âme de Lensky le besoin impérieux de participer à une existence de plaisirs réveille tous les mauvais instincts, une bestialité sans idéal engourdit sa volonté…

Après avoir parcouru à grandes enjambées sa chambre, bureau de l'état-major du poste, il s'arrête et reprend la lecture du journal qui l'hypnotise :

« On annonce l'ouverture d'un nouveau restaurant « Le Pigalle », spécialité de bouillabaisse… »

De la bouillabaisse… Quand, durant des semaines, le poste se nourrit de riz assaisonné de maigres carrés de mouton et, une fois par hasard, d'étiques poulets…

Paris, Lensky l'a bien connu autrefois ! Il revoit, en pensée, ses rues animées et ses femmes séduisantes.

« La mode, dit le journal, reste aux jupes courtes pour les costumes du matin.

« Un coiffeur lance une nouvelle coupe de cheveux ?

« Un peintre à la mode se voit assigné pour avoir exposé le portrait d'une vedette de music-hall, sans l'autorisation de celle-ci.

Le sang de Lensky bouillonne. Toutes ces joies, cette existence brillante, il en est à jamais banni !

Fiévreusement, il cherche dans un tiroir des cartes postales ou des modèles à bon marché montrent leur nudité, il éparpille les banales photographies, sa tête se congestionne, ses tempes battent, il halette…

En bas, Brandt, Gestino et Groff écoutent l'écho étouffé de la folie de Lensky.

Tout à coup, une rumeur traverse les murs. Dans la cour, un cliquetis d'armes, des bruits de pas de gens montant et descendant les escaliers intérieurs. Les trois hommes se précipitent.

La sentinelle, postée aux créneaux, a aperçu à l'horizon un point mouvant, qui grossit peu à peu, se dirigeant dans la direction du fort. En quelques secondes, Brandt a rejoint le poste d'observation.

Plus de doute : c'est une estafette, elle est aux couleurs des rebelles. Brandt arrive en même temps que l'émissaire à la porte qui s'entr'ouvre.

L'homme, un Arabe, descend de cheval. Brandt le conduit près de Lensky.

— Damnation ! s'écrie le chef, après avoir pris connaissance du message apporté. La première zone est envahie par l'ennemi, qui, ne rencontrant plus de résistance, va s'avancer vers nous. Il est de toute urgence que l'émir nous envoie du renfort.

Mais, au lieu de commander ainsi que de coutume d'une façon précise et même brutale, sans perdre son temps en considérations diplomatiques ou sentimentales, l'Allemand cette fois réfléchit. Il regarde Brandt et paraît attendre un avis que son subordonné ne se permet pas de lui donner… il hésite…

— Après tout, je ne crois pas, dit-il, que les troupes françaises nous bombardent tant que nous garderons ici notre dernier prisonnier… C'est un officier, sa présence est notre sauvegarde.

Brandt, étonné de cette indécision, murmure, respectueux :

— Je vais faire sonner le rappel, pour que vous passiez en revue nos hommes et leurs armes.

Au lieu de répondre, le chef griffonne à la hâte un mot à l'adresse du commandant du fort à « trois ».

« Faites savoir au quartier général des troupes d'occupation que le commandant Veller, fait prisonnier par un de nos détachements, est gardé au fort « quatre » et que sa vie dépend de l'attitude de l'ennemi. Toute attaque serait dangereuse pour le captif. »

Il tend le message à Brandt qui le lit et le remet, après un geste d'approbation, à l'agent de liaison.

Lorsque celui-ci a disparu, Lensky se retourne violemment vers son lieutenant avec des yeux hagards :

— Nous sommes foutus, Brandt, foutus, entends-tu bien ; nous n'avons plus de munitions si ce n'est pour tenir un jour contre une attaque sérieuse.

Brandt ne semble pas partager le désespoir de Lensky. Il hausse les épaules :

— Voyons, tu exagères… tu as encore eu du whisky en contrebande, tu perds la tête. Il y a huit jours, tu as prévenu l'émir que notre provision de munitions s'épuisait ; il va nous ravitailler. Nous lui servons de rempart. Son intérêt est que nous tenions.

De rouge qu'elle était la figure torturée de Lensky devient livide.

— Non, je ne suis pas ivre, Brandt.

Et baissant le ton par crainte, dirait-on, d'oreilles indiscrètes :

— Ce que tu ne sais pas et que j'ai appris tout à fait par hasard, c'est que l'émir est à court de munitions ; il a envoyé ses dernières cartouches aux avant-postes. Notre sort dépend de la ré-

sistance des premières lignes et de l'arrivée des convois de réapprovisionnement qu'espère l'émir.

Pas un muscle du visage de Brandt ne trahit une émotion.

Lensky continue :

— C'est pourquoi, en cette inquiétante situation, la présence du commandant Veller est pour nous si importante. Elle sera notre sauvegarde, en cas de danger.

Et Lensky, de nouveau, se met à arpenter la chambre.

En bas, Groff et Gestino suivent le martèlement des pas.

— M'est avis, dit Groff, que quelque chose d'anormal se passe dans le secteur, ça sent la poudre.

Gestino, impressionné, fait un rapide signe de croix, comme pour conjurer le mauvais sort, et porte à ses lèvres la petite médaille à l'effigie de la Vierge.

Groff le regarde, ironique :

— Alors, mon vieux, tu crois encore à ces balivernes ? Tu n'as pourtant pas été enfant de chœur, jadis ?

Dans la cour, il y a des conciliabules entre les Arabes assis en rond autour de leurs fusils en faisceau. Au sommet du bloc carré, du fort perdu dans le désert, près de créneaux, les sentinelles veillent toujours.

Le ciel est implacablement bleu ; le siroco brûlant soulève par places, le sable en légers tourbillons. C'est le grand silence que ne rompt nul bruit de combat…

— Groff, ça me ferait tout de même de la peine de crever ici, comme un chien… geint Gestino.

— Sans revoir le pays où fleurit l'oranger… goguenarde le Brésilien, qui poursuit :

— Quant à moi, tout m'est devenu égal ; je n'ai plus de patrie et pour ce que la vie a l'air de nous réserver désormais de bon…

Là-haut, les pas de Lensky résonnent d'une manière sinistre.

Les deux compagnons en sont péniblement impressionnés.

— Ah ! non… il exagère, le vieux… dit l'Italien, dont l'angoisse croît.

En effet, Lensky a perdu tout son sang-froid :

— On ne peut faire évacuer la garnison, l'émir nous accuserait de trahison, et la décision de sa cour martiale n'est pas douteuse… Il leur reste, à ces mahométans, quelques vieilles recettes, concernant les supplices à appliquer dans un cas comme le nôtre, qui vous font chérir la mort brutale.

— En dehors de ces considérations, dont la réelle valeur ne m'échappe pas, répond Brandt, il nous faut montrer aux tribus que les chiens de chrétiens sont courageux et savent défendre leur poste jusqu'à la mort, s'il est nécessaire.

— Ma parole, Brandt, tu parles d'honneur, il me semble… lance le commandant, en haussant les épaules.

« Honneur, c'est un mot dont j'ai oublié le sens depuis longtemps.

— Sans se faire d'illusions, Lensky, notre sort est certain ; ici, la mort ou la reddition ; ce qui équivaut, dans ce dernier cas, à la mort aussi, car nos comptes à régler avec les troupes d'occupation sont trop certains. Si nous nous replions en arrière, tu parlais toi-même de l'accueil que nous réserverait l'émir. Il nous faut donc faire notre devoir, dit Brandt, avec quelque emphase.

Lensky ne paraît pas comprendre, il demande :

— Et qu'est-ce que le devoir, Brandt ?

— C'est, reprend le jeune homme, remplir sans défaillance la mission dont on nous a chargés. Sans doute, sommes-nous des rebelles, des bannis, pour les nations civilisées ; mais, pour les Arabes, nous sommes des Occidentaux, des chefs. Nous devons nous défendre jusqu'au bout, et les défendre aussi. Si nous sommes vaincus, il nous restera à faire sauter le fort et nous avec, en facilitant aux guerriers indigènes la fuite et la salut.

— Eh bien ! moi, Brandt, je n'ai qu'un désir : celui de me faire sauter la cervelle, pour en finir tout de suite…

Et Lensky, s'accoudant à sa table, éparpille les photos qui l'avaient tant troublé.

— Et dire, soupira-t-il, qu'il existe au delà de ce désert une vie normale à jamais perdue pour nous.

De plus en plus agité, le commandant se verse une grande rasade de whisky ; nerveusement, il joue avec son revolver. Brandt sait que toute discussion ou remontrance est inutile ; il sort, bien décidé à laisser le « vieux » à sa crise et à suppléer aux ordres que la situation rend urgents et dont lui seul, à l'heure actuelle, connaît la gravité.

Là-haut, Lensky boit et perd tout contrôle sur lui-même ; il tourne, tourne, de plus en plus vite dans sa chambre. Ses pas accélérés troublent Gestino et Groff. Ceux-ci se regardent avec une angoisse grandissante que n'apaise pas le silence qui se fait soudain au-dessus d'eux.

Que se passe-t-il donc ?

Au même moment, une détonation retentit.

Les deux lieutenants se précipitent. Le bruit est parti de l'étage supérieur. Dès le seuil, ils se heurtent à Brandt qui, ayant entendu aussi le coup de feu, bondit chez Lensky. Quand les trois hommes pénètrent dans le bureau, le spectacle est celui qu'ils craignaient de trouver : les bras pendants, le corps exagérément penché sur la table, le chef ainsi, qu'il l'a dit, voici seulement quelques instants, « a voulu en finir tout de suite ». L'une de ses mains se crispe sur un morceau de photographie, l'autre pend inerte. Un revolver gît à terre ; du front, un filet de sang coule sur la table, inondant les cartes et les feuillets de papier.

La mort a été foudroyante, la balle s'est logée dans le cerveau…

Devant ce spectacle, Groff s'arrête, pétrifié. Derrière lui, Gestino, souple et curieux, se glisse :

— Que tient-il donc entre ses doigts, le pauvre vieux ? dit l'Italien, saisissant subrepticement le morceau de photographie, tandis que Brandt et Groff, plus respectueux de la mort et plus impressionnés par le triste spectacle, se mettent au port d'arme et saluent.

— C'est une carte postale… une femme nue… constate Gestino. Lensky a eu un accès un accès de fièvre chaude, en pensant aux femmes… Oh les garces, voilà bien un de leurs tours…

Mais ses compagnons restent cois, ils ne le suivent plus sur le terrain qui habituellement leur est cher et Gestino sent que l'heure n'est pas aux rancunes personnelles. Impressionné, il se tait et se range près des autres, non sans avoir glissé soigneusement la photographie dans sa poche.

Pauvre Lensky ! ses désirs sont éteints. Il a tué la bête dont son âme n'avait su se dégager. Il ne souffre plus.

Une dizaine de planches grossières sont hâtivement réunies… Dans le fort on entend maintenant le bruit sinistre d'un rabot qui creuse des joints, d'un marteau qui frappe sur des clous. Au delà du poste, à quelques mètres, une pelle creuse dans les sables le trou dans lequel, ce soir, le cercueil de Lensky sera enfoui.

La consternation s'étale sur les visages.

La literie du poste ne comporte pas de draps. Un burnous sert de linceul au mort.

Au coucher du soleil, dans la cour intérieure, les hommes alignés, l'arme au pied, attendent la descente de la bière, prêts à rendre un hommage, à l'européenne, à celui qui fut leur chef. Lensky, l'Allemand, avait soumis ses soldats instinctivement, sans même s'en rendre compte, aux méthodes militaires de son pays.

Un bref commandement. Les Arabes présentent les armes. Brandt, Gestino, Groff et Ahmed, l'indigène de confiance, portent le cercueil sur leurs épaules.

Fusils, canon vers terre, les Arabes, maintenant sur deux rangs, défilent en longue théorie, encadrant la dépouille du suicidé.

Àl'horizon, le soleil disparaît derrière des nuages rouges qui embuent le sable de la même teinte. On dirait qu'un flot de sang submerge ce petit coin de l'univers où la mort plane…

Chacun sait bien que Lensky vient d'ouvrir une route vers cet inconnu où tous le suivront sans tarder.

La disparition tragique de Lensky n'est qu'un prélude.

02

Depuis trois jours, Lensky repose, profondément enfoui sous cette terre maudite que fouillent les hyènes pour déterrer les cadavres trop superficiellement ensevelis.

Depuis trois jours, Brandt assume le commandement en chef du fort. Lui seul porte la lourde responsabilité de la résistance et l'affreux secret de l'épuisement des munitions.

Depuis trois jours, l'émir n'a envoyé aucun courrier en réponse à celui où Brandt le mettait au courant des événements du fort. Les seules nouvelles reçues de l'avant annonçaient que le poste « trois » résistait. Du reste, une accalmie s'est, paraît-il, produite dans l'attaque des troupes régulières, signe avant-coureur, sans doute, d'une action plus brutale. Des renforts arrivent d'Europe et une concentration de régiments nouveaux est signalée à l'est de Damas.

Brandt prend une décision. Puisque le danger n'est pas imminent pour le poste « quatre », en deux jours il peut gagner le quartier général. Peut-être pourra-t-il, par des supplications directes, obtenir de l'émir le ravitaillement nécessaire et ramener au poste, avec un convoi de munitions, un contingent d'hommes frais qui lui permettra d'assurer, par des manœuvres de plus ample envergure, la défense de la zone, placée sous son haut commandement.

Groff et Gestino, toujours gouailleurs, souhaitent bonne chance et heureuse route à leur nouveau chef. Personne, dans le fort, ne connaît la situation précaire et ne se doute des véritables raisons du voyage de Brandt.

— Allons, avoue-le, capitaine, nous ne te chercherons pas querelle : tu vas là-bas pour te distraire un peu et dire deux mots aux moukères de l'émir. Mais, fais attention, mon vieux ; tous ces bédouins sont jaloux et tu risques de recevoir un mauvais coup.

— Restez bien en paix, les amis. J'ai d'autres préoccupations en tête. Je ne suis pas, comme vous, hanté par le désir des femmes.

La lourde porte du fort se referme, et maintenant, presque seul dans le désert (il n'a pris pour toute escorte que deux soldats arabes), il entend la voix de Gestino, amplifiée par un porte-voix, fait de ses mains, lui crier du haut des créneaux :

— Ramène-nous une petite danseuse, Brandt, pour nous distraire. Il faut soigner notre moral…

Brandt ne se retourne même pas. La grossièreté de ses compagnons lui est à charge.

Ce matin-là, il se sent heureux de la perspective ouverte, devant lui, d'un long espace à parcourir dans la paix du sable chaud et du ciel bleu.

Il est déjà loin. Aucun bruit de guerre ne lui torture plus les oreilles. Il respire à pleins poumons, suivi de des deux indigènes qui constituent toute son escorte.

Àl'heure où le soleil devient intolérable, il s'arrête, se réconforte sous une tente hâtivement dressée. Plus tard, la petite troupe reprend sa marche et, sous la nuit étoilée, poursuit son chemin. Brandt morcelle la course, juste ce qu'il faut pour que les chameaux se reposent et pour ne pas succomber sous une insolation. Enfin, à l'aube du troisième jour, le jeune chef aperçoit à l'horizon les montagnes arides, remparts du centre de la révolte. Brandt est las ; il peut à peine penser, annihilé par la courbature de ses membres. Des pensées rapides traversent son cerveau fatigué : tant de sang versé pour la conquête ou la défense de ces sables et de ces pierres ! À distance, les hommes prennent à ses yeux l'apparence de déments dangereux. Quelles richesses comptent donc trouver dans ce sol infertile, les nations européennes, avides de conquête ? Aucune. Que cherchent-elles alors ? La gloire de planter quelques poteaux télégraphiques, de tracer des voies nouvelles, de propager le progrès ?

Est-il donc nécessaire de tirer le canon pour persuader ceux qui suivent au ralenti l'essor humain, qu'envisager avec des yeux dessillés par la science, le monde n'a plus de mystère, que la terre est vaincue, que les espaces se rejoignent, que la maladie et les maux de toutes sortes sont des fléaux dont les nouvelles victoires intellectuelles se jouent.

« Les hommes et les nations, se dit Brandt, ne font le bien que pour conquérir, là des esprits, là des territoires. Ils manquent d'altruisme. La suprême civilisation ne serait-elle pas de propager le progrès dans l'univers, sans aucun souci de lucre ou de prédominance, laissant, à chacun et à tous, l'indépendance de la pensée, du caractère, des mœurs, des méthodes ? Tout se fait par l'évolution, rien par la contrainte ?

Les murs d'un village arabe, planté au flanc de la montagne déjà plus distincts, émergeaient de la rocaille : c'était le repaire où se cachait l'émir. En avant, des tentes marquaient les avant-postes.

Brandt, parvenu à cette ligne d'observation plutôt que de défense, fut, une fois son identité reconnue, soumis à un interrogatoire, angoissé et pressant :

— Le poste « quatre » était-il en demeure de résister ?

— Avait-on des nouvelles du poste « trois » ?

— Les armées européennes gagnaient-elles du terrain ou piétinaient-elles sur place ?

— Les prisonniers étaient-ils nombreux ?

Brandt, assailli de questions y répondait, parlant couramment l'arabe.

— Conduisez-moi, de suite, au palais de l'émir, dit-il, quand il eut rassuré, même par des mensonges, ceux dont il avait pris la défense.

Dans le village, des enfants jouaient ; des odeurs de mouton grillé emplissaient l'air ; des vieillards étaient accroupis près des

portes de leur demeure, se réchauffant au soleil.

Àdes échelles différentes, la vie ressemblait à celle des pays civilisés en ses lignes élémentaires ; la jeunesse côtoyait la vieillesse, l'amour des êtres assurait la continuité de l'espèce, les générations se succédaient, assurant l'évolution de l'esprit. Que l'un de ces enfants parmi ceux qui grouillent, porte en lui le génie des idées modernes et ces peuplades se transformeront, suivant leur propre esprit plus sûrement que par les méthodes colonisatrices.

Les hommes jeunes étaient armés. On entendait le cri rauque d'un poulet que l'on égorge ; un homme tapait sur son âne pour le mater. Partout, le fort abusant du faible pour servir des besoins et des instincts communs à l'humanité entière.

Brandt, plusieurs fois, était venu dans ce village, pour communiquer directement avec l'émir. Jamais, agglomération ne lui était apparue si digne de vivre de sa propre vie. Pourtant, cachée derrière des canons et des fusils, la destruction la guettait. Ici, les gens réunissaient tout ce qu'ils pouvaient trouver de balles, de poudre et d'obus pour se défendre ; là-bas, des conquérants aiguisaient leurs baïonnettes pour attaquer.

Qu'un cataclysme de la nature vienne surprendre, au milieu du combat, ces deux forces adverses, ne les verrait-on pas se réunir alors, se fondre étroitement pour tenter un effort commun contre le fléau.

Tout en cheminant à travers les ruelles, Brandt suivait le cours de ses pensées. Des hommes le croisaient au passage. Il eut l'impression d'être seul soudain, se demandant ce qu'il y avait de commun entre lui et eux. Il était fait de la même matière « du li-

mon de la terre », comme disent les « Écritures » ; il était soumis aux mêmes instincts. Et cependant, à l'heure où il se croyait leur ami, il était prêt à taper sur ce mendiant qui venait lui réclamer, en boitant et en prenant des mines contrites, une pièce de monnaie. Les femmes étaient lourdes, indésirables ; il les devinait, sous leurs voiles, abîmées par le manque de soins et les durs travaux. Il se rétractait au contact de cette race, alors qu'il donnait sa vie pour la défendre.

La barrière d'un grand fort carré arrêta sa marche et le tournoiement de ses réflexions. Au sommet du cube en terre battue, un drapeau, aux armes de l'émir, flottait. Devant la grande porte, des sentinelles armées le regardaient avec des yeux luisants et sauvages.

Le chef de la garde connaissait Brandt.

— Quelles nouvelles ? demande-t-il.

— Conduis-moi en hâte auprès de l'émir. Je n'ai pas le temps de discourir…

L'homme s'incline, docile, mais fier.

Dans une grande pièce carrée, aux murs blancs, Brandt attend quelques instants. Une source fait entendre son murmure, alors qu'une partie d'ombre et de soleil coupe le sol d'une courette intérieure, en deux.

Vivant en plein désert, le jeune homme n'avait pas eu depuis longtemps le loisir d'entendre le glissement chantant de l'eau. Celui de la source lui procure un agrément insoupçonné, lui rafraîchit l'âme. Il regrette qu'un chant d'oiseau n'accompagne pas ce bruit de cristal. Il a aussi la nostalgie de la végétation euro-

péenne. Il souhaite des tulipes multicolores en lieu et place des cactus et des palmiers. Du reste Brandt n'a pas le temps de beaucoup réfléchir. Un Arabe entre, se courbe trois fois et le prie de le suivre.

Sur un banc de pierre creusé à même le mur d'une grande salle, parmi les coussins et les peaux d'hyène et de chacal, l'émir attend. Le jeune chef s'incline.

— Quelles nouvelles m'apportes tu ?

Eternelle question, la seule qu'il trouvât dans les bouches, du plus petit au plus grand.

— Seigneur, répond tristement Brandt, Lensky est mort. Vous le savez ?

— Pauvre Lensky !... murmura l'émir, acceptant les faits avec fatalité, en bon Oriental.

— J'ai pris le commandement du poste.

— Vous en êtes digne et je compte sur vous pour résister à ces chiens de chrétiens qui veulent s'approprier notre sol.

— Le sang de mes hommes et le mien vous appartiennent. Mais, je n'ai plus de munitions, seigneur ; il est de toute urgence que vous récupériez pour le fort « quatre » de la poudre et des balles. Nous sommes votre dernière barrière, vous l'ignorez pas ?

— Une nation amie, car les Européens ont des intérêts contraires, dit malicieusement l'émir, doit nous ravitailler par la Perse. Lensky avait traité l'affaire. Seulement, les convois n'ont pas encore traversé la frontière et je ne puis priver mon camp du

peu de munitions qui lui reste. Il faut gagner du temps, user de ruse.

« Parlez-moi du prisonnier français dont on m'a signalé la capture ? »

— Il est sous bonne garde, répond Brandt. Nous estimons que nos ennemis hésiterons à sacrifier la vie de l'un des leurs et nous pensons que la présence de ce commandant doit retarder l'attaque, juste le temps qu'il vous faut pour nous ravitailler.

L'émir réfléchit un instant.

— Tous les prisonniers que nous avons faits, au cours des derniers combats, sont isolés dans la montagne. À la première menace d'attaque, si votre fort ne résiste pas, nous les ferons venir ici pour les exposer en avant de la ligne de feu, et nous abriter derrière leurs vies.

Il apparut à Brandt que l'émir faisait bon marché de l'existence des hommes du fort « quatre » et qu'il s'en remettait un peu trop facilement à Allah, au sujet du sort qui leur était réservé.

— Nous ne pouvons résister qu'un jour, reprit-il. Si vous ne nous donnez pas immédiatement les moyens d'envisager une plus longue résistance, vous-même n'aurez guère le loisir de recevoir le convoi dont vous escomptez la venue.

— Nous ne possédons plus, reprend l'émir, que juste ce qu'il faut pour nous défendre. J'ai ici, la responsabilité des enfants et des femmes. Un messager va partir en Perse et presser le ravitaillement. C'est, hélas ! tout ce que je puis faire. Nous sommes à bout de souffle. Le mot d'ordre pour vous est de barrer la route,

coûte que coûte, aux ennemis et de ne battre en retraite que tout espoir perdu.

Brandt allait prendre congé, après les salamalecs et les coutumes d'usage, gagné par le fatalisme de l'émir et vaincu par les circonstances. Contre la force des choses et des événements on ne peut s'insurger !

— Le soleil est trop violent, murmura l'émir. Reposez-vous jusqu'au soir, mes gens vont vous servir une collation. Vous repartirez, à la nuit tombante.

« Soyez intraitable, si quelque trahison se produisait dans les rangs de vos soldats. »

On conduisit Brandt dans une pièce fraîche ; des hommes, chargés de victuailles, vinrent lui apporter du riz, du couscous, des fruits confits, des gelées de rose et diverses sucreries. Brandt, depuis longtemps, n'avait fait aussi bonne chère. Le thé à la menthe, en cet instant, lui fit seulement regretter la bière et les boissons alcoolisées européennes dont il était privé depuis longtemps.

Le repas terminé, un Arabe lui présenta le café moulu en fine poudre. Quand il l'eut bu, il s'amusa, ne sachant que faire, à tourner sa tasse, en tous sens pour que, sur les parois intérieures, le liquide pâteux se déposât et formât, en séchant, de petits dessins. Il se souvenait qu'on lisait dans le marc de café.

« Que puis-je espérer ? »

Il cherchait dans les zébrures blanches la vision d'un cataclysme, éclat d'obus, pans de murailles démantelées, canons, fusils, blessés, son seul destin possible. Il ne vit qu'une tête, celle

d'une femme avec des cheveux ébouriffés, une femme dont le visage n'était pas voilé et dont les traits apparaissaient de plus en plus précis. Brandt regarda cette image longuement et, poussant plus avant son examen, découvrit à côté, la silhouette d'un chameau chargé de bagages. Il se mit à rire.

« Si c'est là tout le chargement de munitions que l'émir doit m'envoyer… »

Ànouveau il regarde la tête

« Une femme !… Que vient-elle faire dans ma vie ? Groff et Gestino en bâtiraient des histoires, si pareil espoir leur était donné ? »

La chaleur dans le désert devait être étouffante ; Brandt, dans la pièce fraîche que venait embaumer le parfum des jasmins, n'en ressentait pas les incommodités.

Une tenture se souleva, laissant pénétrer un musicien et une femme voilée qui se mit à danser.

« L'émir fait bien les choses, pensa Brandt. Il n'oublie rien. Après la nourriture, le plaisir. Des cartouches seraient préférables. »

Tout en regardant les arabesques créées par le corps souple de la danseuse, il s'étend et, machinalement, par instants, contemple la tête dessinée sur la paroi de la tasse à café. Certes, la danseuse qui lentement évolue devant lui ne ressemble guère à l'effigie gravée dans le marc !

La musique monotone grince, aigrelette ; la moukère, sans se lasser, tourne ; puis sur place, agitant ses voiles, s'ingénie par des

mouvements du ventre et des bras à charmer le voyageur.

Brandt reste froid. Il observe, sans la vivre, la scène, avec le détachement d'un étranger qui se documente sur des mœurs extérieures à lui.

Le musicien, la danse finie, se glisse hors de la pièce. La femme s'accroupit, aux pieds de Brandt toujours allongé, attendant le bon plaisir du maître. Pas un instant, le désir de profiter de l'occasion charnelle qui lui est offerte, n'émeut l'Européen. Le jeune homme a l'impression de poser malgré lui pour une carte postale, dont le thème serait l'Orient. Rien ne touche dans ce cadre sa sensibilité et sa sensualité. Il est las des Arabes et de leurs femmes, soumises aux moindres volontés de l'homme. Il rêve d'objets familiers, d'une présence plus proche de sa mentalité, de coquetteries et de dérobades féminines, de jeux de cœur plus que de corps.

Pour ne pas humilier l'Arabe, il ne trouve que ces quelques mots :

— Tu danses bien, continue !

Et la femme, docile, se ploie et se redresse en des mouvements rythmés qu'elle s'ingénie en vain à rendre plus voluptueux. L'énervement de l'esprit a tué les désirs de Brandt.

« Je défends une idée et non pas des gens », se dit-il, voulant donner une explication à la froideur, à l'éloignement qu'il ressent envers ces Orientaux dont les mœurs sont si loin des siennes.

Il comprend, enregistre, mais ne communie pas.

Souhaitant rester seul, il renvoie la femme et ferme les paupières.

« Je devrais envoyer ici Groff et Gestino. Pour eux, une femme, c'est une femme, sans plus. Je leur ai volé une occasion unique. Pour moi, une femme arabe, c'est une esclave. »

Àla tombée du jour, on vint le réveiller.

— Mon hospitalité t'a-t-elle donné toute satisfaction ? Mes gens ont-ils été dévoués et mes danseuses soumises à tes volontés ? dit l'émir, alors que Brandt prenait congé de lui.

— Seigneur, répond l'Européen, je partirais tout à fait content si, à ta porte, je trouvais le convoi de munitions que je suis venu chercher.

— Des émissaires sont partis à la frontière. Tâche de ruser jusqu'à nouvel ordre, de gagner du temps. J'ai confiance en ton ingéniosité. Qu'Allah te protège ! Dis à tes hommes de mourir, mais de ne pas céder. Les fuyards seraient, à mon quartier général, reçus à coups de fusils.

L'ardeur combative de l'Occidental se heurte au fatalisme de l'Oriental.

Brandt repart, emplissant ses yeux avec insistance de choses qu'il ne verra plus. Il se sent condamné à mort. Un adieu est toujours émouvant, même dans l'indifférence. Le village s'efface bientôt. Brandt remarque qu'il était moins seul dans le désert avec ses pensées qu'entouré de prévenances par les gens de l'émir.

03

Les indigènes, chargés de la résistance, ignorent encore la gravité de la situation.

Groff et Gestino, promus au grade de seconds, ne connaissent pas l'angoisse de Brandt. Celui-ci, penché, pointe, épingle, des petits drapeaux sur la carte d'état-major, essayant de combiner quelques savants plans stratégiques susceptibles, soit de tromper l'adversaire, soit de lui résister, le temps nécessaire à l'arrivée des renforts.

C'est l'heure de la sieste. Le souci des responsabilités tient Brandt éveillé, tandis que Gestino et Groff ronflent, de concert, étendus sur leur paillasse. Le jeune chef ne compte pas sur le convoi attendu. Ses entretiens avec l'émir ne lui ont laissé aucun espoir. Il sait le sens vrai des promesses, des promesses, quand elles sont faites par les Orientaux. Il ne doute pas que, dans l'esprit du chef suprême, le poste « quatre » soit sacrifié, et chacun de ses hommes condamné à faire de son corps un rempart au quartier général où se concentrent les forces rebelles. Le seul atout de sauvegarde que Brandt tient entre ses mains est constitué par la présence du prisonnier français dans le fort. Comment le jouer cet atout ?

Faire connaître encore une fois aux troupes ennemies que leur compatriote sera passé par les armes au premier coup de canon, tiré contre le poste, ou, mieux encore, placé en avant des lignes de feu, pour être tué par leurs balles mêmes, selon le conseil de l'émir. Des instincts barbares, venus de mœurs lointaines et perdues dans l'inconscient, se révèlent parfois chez les hommes les moins cruels.

Négocier au contraire une trêve, à la faveur des pourparlers, gagner du temps. Est-ce de bonne guerre ? Et ne vaut-il pas mieux tenter la partie franchement et au plus vite, tout en faisant connaître au commandant des troupes adverses que le prisonnier sera la première victime de la prochaine attaque ?

Brandt n'a eu, jusqu'ici, aucun rapport avec ce commandant ennemi que Lensky seul avait interrogé. Il parut utile à Brandt de tirer quelques renseignements de cet homme qu'une longue détention dans l'obscurité d'un cachot, avec, pour toute nourriture, des biscuits trempés dans de l'eau, a dû affaiblir. Résolu, il sort de la chambre où Gestino et Groff dorment, sans plus s'émouvoir, confiants en la sagacité de leur chef, et ordonne aux sentinelles qui montent la garde au bas de l'escalier de la cour intérieure :

— Amenez, en haut, le prisonnier français, pour que je l'interroge…

Puis, le jeune commandant, gravissant l'escalier, rentre dans la pièce que Groff nomme pompeusement : « Le Bureau état-major ».

Des objets, appartenant jadis à Lensky, traînent encore partout : le fameux journal froissé, promoteur de la crise fatale, des bouts de papier sur lesquels le chef dessinait, des arabesques, en réfléchissant ; un paquet de cigarettes commencé, même le revolver meurtrier.

Que valent donc tous ces biens dont Lensky regrettait tant la possession ?

Machinalement, Brandt relit les annonces…

« Spécialité de bouillabaisse. »

« Grande Revue de fin d'année au Palace avec Raquel Meller. »

L'homme n'est-il donc qu'une sombre brute, pour vouloir mourir, quand les instincts de son ventre et de son sexe, restent insatisfaits. La chair est faite pour être matée et soumise à l'esprit qui, seul, doit commander. Tandis qu'en Gestino et Groff la solitude avait aiguisé le sens matériel, elle avait développé en Brandt l'acuité spirituelle.

Des pas résonnent.

En hâte, Brandt remet un peu d'ordre sur la table-bureau, et, pour la première fois, s'asseoit à la place, laissée vide par la mort du commandant.

Après avoir été heurtée, la porte s'ouvre, et deux geôliers poussent sans aménité le prisonnier français devant la table où siège le chef du fort.

L'otage est un homme d'environ quarante ans ; il porte quatre galons sur la manche de sa tunique kaki. La souffrance a creusé ses traits ; sur son visage hâve, noircit une barbe d'au moins dix jours.

Toute son attitude marque une dignité fière, irréductible. Devant cet Européen, Brandt essaie de jouer dignement son rôle de chef, feignant de continuer un classement de papiers que l'entrée du prisonnier n'interrompt pas. Après quelques minutes de silence, le jeune chef lève la tête :

— Asseyez-vous, ordonna-t-il.

D'un geste, il congédie les sentinelles et poursuit :

— Notre chef Lensky est mort, c'est moi qui le remplace…

Cette nouvelle laisse le prisonnier tout à fait indifférent.

— Je n'assistais pas à votre premier interrogatoire dont je ne retrouve aucune trace dans les archives du fort, sauf vos papiers d'identité : vous êtes le commandant Veller, appartenant au corps d'armée français en résidence à Damas ?

Le prisonnier incline la tête en signe d'assentiment.

— Vous avez été capturé, poursuit Brandt, tandis que vous effectuiez une reconnaissance aux environs du poste trois, bien au delà de vos lignes d'occupation. C'était le 2 juin au soir, il y a douze jours maintenant…

Nouveau signe d'acquiescement.

— Voulez-vous répondre à mes questions ?

— Non.

Un silence.

Brandt, les mains derrière le dos, se lève et parcourt fébrilement la pièce, tel Lensky, il y a peu de temps encore.

Dans le poste, la sieste continue. Il faut le martèlement des pas de Brandt sur leur tête pour tirer Groff et Gestino du sommeil.

Ils sursautent, quelque peu effrayés de ce bruit coutumier qu'aurait dû à jamais interrompre la mort de Lensky.

— Brandt a hérité des manies du vieux… dit Gestino.

Àcette évocation l'Italien tire de sa poche, en souvenir, la fameuse carte postale, prise dans la main morte de Lensky. Il contemple la femme dont l'épaisse nudité allume, dans son regard, une lueur de basse convoitise ; ses doigts maladroits esquissent une caresse, sur la croupe rebondie…

En haut, l'interrogatoire se poursuit.

— Alors, vous ne voulez rien me dire ? insista Brandt, en fixant l'officier français.

Tête penchée, sans daigner lever les yeux, celui-ci répond :

— Non.

Brandt insiste :

— De quels effectifs les troupes d'occupation disposent-elles ?

Nulle réponse.

— Voyons, commandant, les geôles de notre poste ne sont pas précisément confortables ; l'ordinaire est plus que médiocre ; un peu de bonne volonté de votre part serait pour moi une raison d'adoucir votre captivité. Le Français ne veut rien entendre. Sa faiblesse est grande, pourtant. La patience de Brandt s'émousse.

— Vous n'ignorez pas, gronda-t-il, que j'ai tout pouvoir et que je puis vous faire passer par les armes ?

Menaces ou promesses alléchantes n'entament pas la résistance du soldat.

— L'agression de vos troupes, dites « d'occupation », est inique ! clame Brandt. Les tribus arabes sont ici chez elles. Elles ont le droit de défendre leur sol, pied à pied.

Ces considérations, d'ordre général, laissent insensible le prisonnier. Une sorte de rage froide s'empare alors de Brandt. Cette résistance implacable, ces regards lourds de mépris d'un Européen dont l'honneur est le plus grand bien insultent plus le jeune homme qu'une bordée d'injures. Il cherche une souffrance raffinée à infliger à celui qui, dans ce désert, devrait être son frère. Est-ce par la faim, la soif, qu'il pourra l'atteindre, ou par quelques faiblesses plus sensibles à l'organisme humain que le sont les besoins vitaux ? Comment pourrait-il émietter, réduire, cette énergie tenace ?

Brandt ne boit jamais d'alcool ; mais, commençant son attaque perverse, il se lève, tire d'un placard une bouteille de whisky et se verse une large rasade. Il peut boire : le commandant ne cille pas, l'odeur du liquide le laisse insensible. Brandt cherche, sur le bureau encombré, un paquet de cigarettes ; il allume le tabac et, tout près du Français, lance une bouffée de fumée qui s'étire en spirales autour de la tête du prisonnier. Cette fois, Brandt a touché juste : un trouble secoue le malheureux soldat, ses narines palpitent de désir. Le geôlier saisit cette expression furtive et croit tenir sa proie. D'un geste qui voudrait être machinal Brandt pose la cigarette allumée au bord d'une coupelle juste à portée du commandant ; puis, il s'éloigne, reprenant sa marche autour de la pièce, sans quitter des yeux, un instant, sa victime. Le jeu cruel se prolonge ; le Français paraît faiblir, ses doigts tremblants se tendent vers la cigarette ; mais, au moment de succomber, vaillant, il se redresse : la tentation a fui. Brandt a vu la lutte et la victoire. Il veut insister encore !

— Allons, commandant, donnez-moi quelques renseignements. Il ne s'agit, en aucune façon, de trahir les vôtres…

Et accompagnant d'un geste ses paroles, Brandt tend au captif le paquet de cigarettes. Trop tard, aucun désir n'amollit plus le soldat, qui reste immobile.

Rageur, Brandt murmure :

Tous mes regrets, commandant…

Il appelle les deux Arabes qui, dehors, attendent ses ordres et leur remet le Français, impassible et digne.

« Nous sommes bien de la même race, pense Brandt… Cet officier est sympathique… il commande à ses désirs et ne se laisse pas entamer par eux… »

Deux jours après cette scène, Groff et Gestino, affaire de passer le temps, ont engagé sans enthousiasme une partie de dés.

La mort de Lenshy a laissé une lourde mélancolie peser sur eux. La fin dramatique de leur chef les a violemment impressionnés. Ils ont peur.

Brandt, qui étudie encore ses cartes d'état-major, relève la tête et paternellement leur conseille

— Que diable ! secouez-vous, les enfants, vous allez devenir tout à fait « dingos »…

Mais, penchés sur le cornet comme sur leur destin, ils continuent, mornes et sans entrain, à tenter leur chance. Le bruit des dés, agités, puis jetés sur la table, rompt seul le silence.

— Double six ! crie Gestino.

— Trois et deux ! répond Groff.

— Allons, qu'est-ce que tu me donnes ?... Tu sais bien que je n'ai pas l'habitude de jouer pour rien...

Et Groff, en rechignant, avec la même mauvaise humeur que s'il s'agissait d'une perte importante, tire, d'une de ses poches, un porte-cigarettes de cuir graisseux... La partie se poursuit...

— Six et quatre.

— Quatre et trois.

— Six et cinq.

— Trois et quatre.

Les déclarations se succèdent, les dés roulent sans arrêt et, continuellement aussi, la déveine s'acharne sur Groff, qui prend fort mal cet abandon du sort. Successivement sont passés à Gestino : un couteau, une montre, une vieille ceinture...

Obstinés, les joueurs poursuivent.

Avec la même ténacité, la malchance s'attache à Groff :

— Double six.

— Double quatre.

— Mais je n'ai plus rien !... hurle Groff.

Les yeux de Gestino brillent :

— Plus rien, mon mignon... et ça ?

Ça ! c'est au lobe de l'oreille de Groff un anneau d'or dont son propriétaire se montre à la fois très fier et très jaloux.

— Ah ! non, pas ça, jamais, tu le sais bien !

— Souvenir d'amour, hein ?

Groff grogne sourdement… Même chez ces bannis, même au fond du désert, une loi demeure : dette de jeu est sacrée. Le Brésilien tend son oreille et l'Italien, triomphant, décroche le bijou dont il se pare triomphalement, narguant le malchanceux.

— Quatre, cinq.

— Double deux.

Décidément, la partie devient impossible pour Groff qui, mauvais, ricane en dessous :

— S'il y avait une femme chez toi, je dirais que tu as une veine de c…

Puis se redressant brusquement, il jette la table au loin, et, d'un bond, saute sur le butin perdu.

— Eh ! l'ami, ne te fâche pas, c'est le jeu… une autre fois, ce sera ton tour, dit Gestino.

Un coup de poing violent, placé à l'estomac, est la seule réponse. L'Italien roule à l'autre bout de la pièce, tandis que Groff se baisse pour ramasser, en hâte, les gages indûment dérobés. Mais prompt à la riposte, avec une souplesse féline, Gestino s'élance sur son camarade devenu son adversaire et, tel une panthère, le saisit à la nuque, lui enfonçant ses ongles dans la peau. La force du Brésilien, décuplée par la colère, a raison de l'adresse de l'autre. La bataille se poursuit en un corps à corps brutal. Les deux hommes roulent à terre, l'injure aux lèvres.

— Voleur ! hurle Groff, sans relâcher son étreinte.

— Canaille !

— Bandit !

— Assassin !

Durant toutes ces aménités, les coups pleuvent de part et d'autre, le sang coule et aveugle les combattants. La griserie qui les jette l'un contre l'autre menace de grandir. Brandt intervient. D'une bourrade énergique il envoie Gestino à l'extrémité de la pièce ; puis, s'interposant, il empoigne Groff. S'il est habitué à ces corps à corps, il sait aussi que les deux hommes, perdant tout contrôle sur eux-mêmes, seraient capables de terminer tragiquement une lutte sans raison.

— Gestino, tu vas me faire le plaisir de rendre à Groff tout ce que tu lui as pris.

L'homme, maté, obéit.

Groff, dès lors, a un large sourire ; il remet le précieux anneau dans le lobe percé de son oreille, enfouit en hâte son porte-cigarettes, son couteau, sa montre dans la poche de son pantalon. Il est content !

— Alors, quoi, il n'y a plus moyen de s'amuser, maintenant ? murmure Gestino.

— Je ne veux pas de bataille ici, dit Brandt ; réfléchissez, les enfants. Sans Groff, compterais-tu un ami au monde, Gestino ?

« Sans Gestino, pourrais-tu sans cesse ressasser, auprès d'un homme qui te comprend, tes vieux souvenirs, Groff ? Tous les

trois, nous formons un bloc que rien ne doit entamer… Allons, donnez-vous la main, et plus vite que ça ! Il faut être fidèle à notre seule loi : « Solidarité et Camaraderie ».

Penauds, comme deux enfants que leur maître vient de gronder, Groff et Gestino se réconcilient. L'un roule une cigarette ; l'autre, encore boudeur, se balance sur un tabouret.

— Tu te crois dans le rocking-chair d'un palace, eh ! le copain ? Tiens, je t'ai préparé un pur havane… allons, fais risette !

Se dirigeant vers un coin de la pièce, Groff, bon garçon, l'orage une fois passé, sort d'une armoire en bois blanc un litre de vin, prend deux verres, rejoint son camarade, et lui montrant la bouteille :

— Avant que tu ne me la chipes, buvons-la ensemble, coquin !

Ils trinquent ; tout va bien désormais. Brandt les quitte…

Les deux compagnons se laissent bientôt gagner par l'ivresse. Gestino a placé sur la table le morceau de carte postale soustraite à Lensky et, d'un doigt plein de convoitise, suit machinalement les contours de la croupe de la femme.

— Dis-donc, Groff, elle est bien en chair, cette poule-là…

Les yeux luisants du Brésilien asquiescent.

— Dommage qu'on ne voie pas sa tête. Pourquoi, diable, la cache-t-elle ?

— La tête, la tête… murmura Gestino, on s'en fout. Une tête trompe le pauvre monde. Par elle on se laisse ensorceler. Un

coup d'œil, un sourire. Moi, je me méfie des têtes. Ça pense, ça vous fait penser, ça vous entraîne… Au lieu qu'un corps, ce n'est qu'un corps… on le palpe, on le prend pour le plaisir qu'il donne, voilà… c'est anonyme et on recommence…

— C'est vrai ce que tu dis, la mauviette. Ainsi, Lona n'avait qu'à me regarder langoureusement, moi, la brute, pour que je me sente muselé, faible comme un petit enfant… Elle me disait, parfois, quand je hurlais de désir : « Pas ce soir, je suis lasse, » et je la berçais dans mes bras parce que son regard était suppliant.

— Et moi, ma femme savait prendre des mines si innocentes que je lui aurais donné le bon Dieu sans confession, comme on dit.

— Tout de même si, au lieu d'avoir une femme en effigie, nous en avions une ici pour de vrai… Quelle nouba !

— Moi, je n'irais pas par quatre chemins, je la flanquerais à terre…

— Moi, je la déshabillerais, d'un coup. J'ai la hantise de la chair fraîche… Et puis je l'humilierais, en la battant, en la frappant, en la traitant de toutes sortes de noms, en lui faisant comprendre qu'elle n'est rien, rien, rien…

— T'aurais raison, Groff. Une femme ce n'est rien, rien, rien…

Dans la cour, les Arabes indifférents psalmodient une mélopée. Une langueur plane au-dessus du fort.

Brandt a donné tous ses ordres. Chacun est au poste assigné. Les hommes des tribus sont dociles et disciplinés.

Le jeune commandant, oppressé par l'ennui, monte au sommet du fort.

L'image de l'officier français le hante. Il admire sa fermeté, son silence : une barre de fer rigide, qu'aucune force ne peut réussir à ployer.

Brandt, à sa place, eût agi de même. Faire souffrir un tel homme, quelle cruauté ! Une femme, une fille, une mère s'inquiètent peut-être de son sort, vivent dans l'angoisse. Brandt, moralement, se sent le frère de sa victime.

Àquoi aboutit cette guerre coloniale ? À semer le malheur dans un petit clan de gens, qui, sincèrement, ne souhaitent ni recevoir la mort, ni la donner. Les uns veulent apporter par la conquête les bienfaits de la civilisation moderne à des tribus paisibles dans l'observance de leurs coutumes. Les autres défendent contre une invasion injustifiée leur sol et leur intégrité de mœurs…

De chaque côté, des hommes… simplement des hommes, ayant au cœur le souci d'être heureux selon les besoins de leur race.

Un peu d'amour collectif…

Une grande famille humaine…

Les idées se pressent dans le cerveau de Brandt.

Des idées… des sentiments plutôt.

De nationalité hollandaise, il souhaiterait s'entretenir avec le commandant Veller, non d'ennemi à ennemi, mais, d'Européen à Européen ; parler le même langage d'âme, se trouver avec lui,

entre hommes d'une même civilisation. Ces Arabes le lassent. Instinctivement, son origine l'éloigne d'eux.

Brandt, maintenant près des créneaux, contemple le désert.

« Pauvre Lensky ! »

Parmi d'autres monticules, plus élevés, le petit tas de sable, sous lequel il repose, constitue le seul imprévu de ce paysage, depuis bien des jours.

Il fait très chaud, le soleil est brûlant.

En bas les Arabes psalmodient toujours leur chant mélancolique.

« Sera-ce ce soir, sera-ce demain, qu'à l'horizon apparaîtra l'avant-garde des troupes d'attaque ? » pense Brandt.

Du sol aride, une féerie d'images multiples jaillit, soudain ! Les longs canaux d'Amsterdam, leurs eaux calmes et stagnantes, et se reflétant les vieilles maisons de brique aux façades du seizième siècle.

Jadis, enfant, dans le port, devant les bateaux venus de tous les coins du monde, chargés de voyageurs et de marchandises, Brandt rêvait de pays exotiques et étranges, d'une vie douce, à l'ombre des palmiers et des cactus. Il avait eu soif de connaître et de s'épandre dans tout l'univers. Il se souvenait encore d'un paravent en laque de chine, aux perspectives dorées et baroques qui avaient illuminé pour lui d'un peu de soleil les brumes de l'Amstel.

La terre lui semblait petite alors ; elle lui apparaît très grande maintenant. Il se sent éloigné par des kilomètres impossibles à

franchir, de sa ville natale.

Lapidaire chez un diamantaire, il s'était épris, au cours d'une excursion aux îles Marken, d'une jeune étrangère de passage en Hollande ? Pour la suivre, il avait dérobé, jeune et inconséquent, une pierre précieuse.

Déshonoré, au regard de la société, quand la passion s'était éteinte, des gains durement acquis aux colonies, lui avaient permis de rembourser sa dette à son ancien patron.

Peines et privations se succédant ainsi, il était arrivé à l'âge d'homme sans éprouver aucune joie, sauf celle ressentie, chaque mois, au départ du mandat libérateur. De l'humanité il s'était fait une triste opinion. Il avait pris en haine l'argent et les combinaisons qu'il inspire, et en sympathie ces Arabes, réunis en tribus, autour de leurs troupeaux. Les nations européennes voulaient ravir à ces gens leur simplicité d'esprit. Il avait mis sa force au service de leur défense, et accepté une mission au poste 4.

Il se sent la conscience pure. Seulement, l'instinct de race, plus fort que sa volonté, combat maintenant ses idées et son cerveau. Revenir en Hollande, travailler honnêtement, fonder une famille, connaître ces petites joies que chaque jour donne le foyer.

« Je vieillis, pense Brandt ; la jeunesse se mesure au désir d'aventure que chacun porte en soi. Quand on rêve d'un fauteuil au coin du feu, on est mûr pour la maison de retraite. »

Et, aux yeux de Brandt, le sable du désert redevient sable et non mirage. À quoi bon rêver ? Ses jours sont comptés ; il va mourir, il le sait ; l'événement lui semble logique, inéluctable.

D'ailleurs, aurait-il pu vivre réellement dans le cadre d'une vie régulière, après avoir connu les grands horizons ? Ayant ancré en lui l'instinct d'une vie régulière, en retour pourrait-il aimer encore la solitude dans l'immensité ?

Dilemme tragique. Les remous du monde extérieur ne sont rien, auprès de ceux du monde intérieur qui s'agite en nous. Sentiments, volonté et nécessités, en ce domaine secret de nous-mêmes, se livrent la pire des guerres.

« Une balle, un éclat d'obus mettra fin à tout cela, pense Brandt. Mes désirs ne sont que les derniers ressauts d'un être, prêt à tomber dans le néant. La vie morale est plus dure à exterminer que la vie physique ! »

Quand Brandt traverse ces moments de découragement, la présence de Groff et de Gestino lui fait du bien. Ses camarades sont simples d'esprit, dans leur brutalité déchaînée.

« Si je pouvais leur ressembler ! »

Il s'apprête à les rejoindre, mais s'arrête, il entend, près de lui, la sentinelle appeler.

— Là-bas… regarde !

L'homme montre du doigt, au loin, plusieurs points mouvants.

En ligne, à une cadence régulière, il n'y a pas de doute, s'avance un détachement de méharistes ; l'avant-garde de l'ennemi, peut-être.

Brandt, par la sentinelle, fait sonner le rappel. On entend, dans la cour intérieure, les Arabes se lever, faire leur chant… Ce

n'est plus que bruit d'armes, brouhaha, ordres jetés…

Les six canons du fort peuvent cracher des obus jusqu'au soir. Les hommes ont des balles dans leurs cartouchières. En répartissant les coups, la défense peut se prolonger, laissant assez de munitions aux Arabes pour protéger leur retraite. Des charges de dynamite sont prêtes à faire sauter le fort, dès que Brandt allumera le cordon « bigford ». Le chef a la conscience nette.

Les troupes de combat montent aux créneaux.

— Allons, vous autres, secouez-vous ! crie Brandt, en entrant dans la salle où Gestino et Groff cuvent le vin qu'ils ont bu ensemble, en signe de réconciliation.

Mais les nombreuses libations des deux amis les rendent sourds à tout appel. Ils dorment d'un sommeil lourd.

« Le canon les réveillera », pense Brandt.

Le temps de prendre une jumelle de campagne, de vérifier ses armes, le jeune homme est à nouveau sur le chemin de ronde.

Le groupe se rapproche. On peut compter neuf méharistes, qui semblent accélérer l'allure de leurs bêtes. Au milieu d'eux, non revêtue d'un burnous mais gainée dans un costume colonial une silhouette se détache.

« Escouade d'éclaireurs, conclut Brandt, ou émissaires, envoyés par l'ennemi !… À moins que ce ne soit un prisonnier que nous livre le poste 3 ?

Les laissant toutefois à leur place, Brandt commande à ses hommes le repos. Descendant vers la cour intérieure, il fait seller un cheval et ordonne à une quinzaine de bédouins, armés jus-

qu'aux dents de le suivre. Il n'est pas hostile à une sortie, pouvant se terminer en escarmouche.

Les deux battants de la lourde porte du fort s'ouvrent, en grinçant.

Brandt et ses compagnons se font aussi petits que possible, derrière les monticules de sable. Les chevaux arabes sont dociles et bien dressés.

— Séparons-nous en trois groupes, commande le chef.

« Vous, enveloppez l'ennemi par la gauche, vous, par la droite ; nous, nous fonçons en avant.

Cette diversion a remis en place les idées de Brandt. Il est redevenu un chef irréductible. Oubliant la situation sans issue, il sent renaître en lui la volonté de vaincre. Le soleil l'éblouit, le souffle puissant du siroco fouette son énergie.

D'aplomb sur son cheval, il va, il vole, il franchit les petites collines de sable. Pour détendre plus complètement ses nerfs, il voudrait crier, comme le font les sauvages, quand ils attaquent l'ennemi.

Personne ne doit tirer, avant que le détachement de méharistes ait ouvert l'offensive. Mais les nouveaux venus semblent d'humeur paisible. Ils ont gardé leur fusil en bandoulière. Ils escortent simplement un jeune Européen, autant que l'éloignement permet d'en juger.

Brandt et ses hommes, agissant maintenant à découvert, galopent. À cent mètres de distance, la manœuvre commandée s'exécute en bon ordre. La petite troupe suspecte est cernée ; du

reste, elle ne cherche pas à fuir, mais à parlementer ; cela est certain.

L'un des méharistes se détache même du groupe, et, sans préliminaires hostiles, pique droit sur Brandt, présentant, après les salamalecs d'usage, un sauf-conduit, au cachet de la légation américaine, apostillé par le chef du poste « trois ». Le détachement est autorisé à traverser les lignes de défense arabes pour conduire un reporter américain, neutre, par conséquent, à la frontière persane.

Brandt fronce les sourcils.

En temps de guerre, il faut se garder de toute surprise, de toute ruse. Il y a des Arabes traîtres, des espions habiles. Le détachement ne passera pas.

Les hommes de Brandt entourent les nouveaux venus, serrés en masse compacte.

Le soleil lui a-t-il tapé sur la tête ? Brandt se le demande.

Mince sous un manteau de sport, bien abrité sous un casque colonial, agrémenté d'un voile, les jambes bien prises dans des leggins jaunes, le reporter, annoncé, n'est pas un homme, mais une femme : une femme blonde, charmante, au teint blanc.

Inconsciemment, car les images les plus contradictoires abondent. dans l'esprit au moment le moins opportun, Brandt se met à évoquer les héroïnes de films américains : les espionnes de guerre que l'on fusille, les bateaux, déchargeant dans ces pays d'Orient des gens de toutes nationalités, avides de connaître d'autres mœurs et d'autres paysages que les leurs. Compilation baroque, issue de tout ce que la mémoire peut enregistrer.

— Parlez-vous anglais, monsieur ? dit la jeune femme d'une voix harmonieuse.

Ce mot « Monsieur » paraît très doux aux oreilles de Brandt.

Depuis des mois, on l'appelle : « Chef », « Brandt », « Vieux copain », « Vieux frère », « Monsieur » ; c'est un parfum de l'ancien continent. L'atmosphère paraît changée autour de Brandt. Mais il n'en laisse rien transparaître. C'est d'une voix rude, qu'il demande :

— Qui êtes-vous ?

Le regard de la jeune fille est franc. Elle sourit. Ses lèvres ont un léger tremblement, causé par l'émotion, et la peur sans doute. Ses dents sont blanches, et bien alignées. Tous ces détails, Brandt les remarque, en attendant la réponse.

— Miss Hopkins, reporter au Chicago Tribune.

— Pourquoi n'avez-vous pas suivi la piste qui devait vous conduire directement à la frontière persane, et vous êtes-vous dirigée vers ce poste ?

— Je fais une enquête sur les tribus en guerre, répond miss Hopkins.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêtée au poste « trois » ?

— Il est en pleine ligne de feu.

— Je ne vous laisserai pas repartir avec votre escorte, sans avoir minutieusement examiné vos papiers.

La jeune fille n'est pas rassurée. Cependant, sous son expression de crainte, un œil averti eût pu observer un sourire de satis-

faction, devant la décision de Brandt.

Lentement, les hommes du poste « quatre » se remettent en marche, encadrant les méharistes.

Toute fuite est impossible.

Les fusils sont braqués. Brandt marche en avant.

Le soleil est moins droit, maintenant. Les ombres se projettent plus longues. Tranquilles, les dromadaires allongent le pas, soulevant le sable ; deux chevaux se cabrent, en hennissant. On se rapproche du fort.

Les silhouettes des guetteurs en haut, près des créneaux du chemin de ronde, se détachent, maintenant, distinctes.

Brandt pèse la portée de l'événement si, vraiment, il s'agit d'un simple reportage, le Chicago Tribune n'aurait pas choisi une femme. Affaire d'espionnage plutôt. La présence de la jeune fille au milieu des méharistes est sans doute une ruse de guerre. Il faut surveiller et connaître l'identité de tous les gens de l'escorte, camouflés en chameliers paisibles servant de guides aux voyageurs dans le désert. Tous Arabes renégats, soumis à la domination étrangère.

Sautant d'une idée à une autre, Brandt pouffe à la pensée de l'étonnement de Gestino et de Groff, quand ils apercevront la jeune fille. En tout cas, espionne et espions passeront un mauvais quart d'heure et ne sortiront pas vivants du fort.

Brandt se retourne. Le groupe des prisonniers est silencieux. Le vent soulève le voile de la jeune fille.

Impossible de percer l'hermétisme de ces figures humaines.

« Elles sont aussi mystérieuses que le désert. Seules, la joie, la souffrance ou la torture pourront révéler leur secret. »

« Mais, au cours d'un interrogatoire, je n'apprendrai rien ! »

Brandt se souvient de la mâle énergie du commandant Veller.

Un appel. La troupe est maintenant arrêtée devant le fort. Les deux battants de la porte, en grinçant toujours, s'ouvrent lentement. Les hommes du poste se précipitent vers les nouveaux venus et, déjà, les Arabes, avec un air de convoitise, regardent l'étrangère. Ils se sont vite aperçus que c'était une femme, en dépit du costume masculin.

Les hommes de Brandt sautent de cheval. Les méhara ploient les genoux. Miss Hopkins glisse à terre, ainsi que ses compagnons.

Brandt remarque que l'un des dromadaires porte seulement des bagages : deux lourdes valises, et une petite boîte carrée, gainée de cuir.

Alors que miss Hopkins veut donner des ordres à son escorte, Brandt intervient :

— Vous êtes, mademoiselle, ne l'oubliez pas, prisonnière. Ni vous ni vos hommes ne devez plus communiquer ensemble sans mon autorisation.

La jeune fille, douce et craintive jusqu'alors, change d'attitude. Sous l'injonction brève et autoritaire, elle se redresse, et, d'un geste nerveux, frappe des petits coups de cravache sur ses leggins.

— Je n'admets pas le traitement que vous infligez à mon escorte et à moi, monsieur. Nos papiers sont en règle. Nous ne demandons, les uns et les autres, qu'à vous les montrer… Vos amis des avant-postes les ont déjà vérifiés. Je me plaindrai à mon gouvernement…

— Que réclamez-vous ? Vous vouliez enquêter sur nos idées, nos mœurs, notre état d'esprit. Nous vous en donnons l'occasion. Notre accueil fera partie de votre reportage. Les yeux de la jeune fille brillent de colère. Sa bouche se crispe ; elle serre les dents ; sa cravache, instinctivement, se lève pour châtier le persifleur.

— Mauvais, miss Hopkins, ce mouvement, dit Brandt, en serrant le poignet de la jeune fille. Nous pourrions vous passer par les armes sans autre forme de procès, vous ne l'ignorez pas ?

— Ah ! c'est ainsi que vous traitez vos prisonniers ! fit soudain la jeune fille, masquant sous un ton froid une angoisse subite.

Se reprenant :

— Mœurs de sauvages !… J'aurais dû m'en douter…

Brandt s'incline.

— Conduisez la prisonnière dans la salle du bas. En attendant l'interrogatoire, Groff et Gestino prendront soin d'elle.

Deux Arabes s'emparent de la jeune fille, et Brandt, digne, complète ses ordres.

Son premier soin est de désarmer les hommes de l'escorte de miss Hopkins et de procéder à une fouille stricte. Les méharistes ne sont pas des soldats, leurs papiers sont en règle.

Ils ont accepté, par force, disent-ils, les exigences du protectorat, mais n'appartiennent pas aux tribus rebelles. Ils suivent qui les paient, sans souci de politique, de patrie ou de race, et se montrent quelque peu inquiets de leur sort. Les rebelles les considèrent comme des traîtres, et leurs têtes tranchées, ils le savent, réjouiraient l'émir, dont l'idéal est de voir la révolte s'étendre à la population entière. Les Arabes du fort les malmènent durement.

— Paix, vous autres ! crie Brandt. Conduisez les prisonniers dans le souterrain du fort, mais qu'aucun mal ne leur soit fait !

Quelle décision va-t-il prendre à l'égard de cette femme qui se présente à l'abri du pavillon américain, donc citoyenne d'un pays neutre ?

« Jusqu'ici, j'ai agi selon mon droit… Toutefois, l'accueil de Gestino et de Groff avertira, sans doute, l'étrangère qu'un peu plus de docilité et moins de dédain doit présider à son attitude. »

Brandt prend un plaisir cruel à songer que cette étrangère, qui a osé le menacer de sa cravache, passera auprès de ses camarades un mauvais quart d'heure.

« Ces gens d'Amérique, comme les Européens, ont une morgue ! Ces gens d'Amérique ?… Je suis bien bon d'admettre d'emblée cette explication. Miss Hopkins est peut-être Anglaise, Française… Que sais-je ?… Une espionne au service de nos ennemis. »

Brandt n'est pas assez sot pour admettre sans contrôle les sornettes qui sortent d'une bouche féminine.

Cette pensée de défiance le satisfait, sans faire attention que dans son cerveau une autre se glisse.

« Espionne ou reporter ?… cette femme est belle, en tout cas… »

04

Groff et Gestino dorment profondément ; leur ronflement mutuel ne parvient pas à les réveiller l'un et l'autre. Leur face, aplatie contre la table, parmi les verres et les bouteilles, est congestionnée et luisante.

De vieux mégots traînent. Aucun des deux hommes n'entend la porte s'ouvrir.

Sous la poussée brutale des Arabes, miss Hopkins est littéralement jetée dans la pièce. Le bruit des crosses de fusils, retombant sur le sol, surprend tout de même Gestino. Ses paupières s'entr'ouvrent, laissant filtrer un regard ensommeillé, vitreux, sans expression. Levant légèrement la tête, redressant le buste, étirant ses bras, il est aussi près de la brute qu'un fauve à son réveil. Tout de même, il comprend que les soldats lui disent en leur idiome :

— Ordre du commandant : gardez la prisonnière !

Gestino rit bêtement, bâille, les mots atteignent son oreille, mais leur sens ne parvient pas à son esprit.

— C'est bon, c'est bon, rompez !

Puis, quand la porte se referme :

— Pourquoi, diable, m'ont-ils parlé de prisonnière ?

Il cherche, et, peu à peu, secoue sa torpeur.

— Qui ont-ils donc capturé ?

Il se retourne.

— Nom de Dieu ! Une femme ! dit-il, en sursautant.

En un clin d'œil il est debout, hésitant à croire à la réalité.

Pas d'erreur possible, une femme, et pas une bédouine encore ! Gestino se frotte les yeux.

— Mille tonnerre, quelle belle femme !

Il est maintenant tout à fait éveillé !

Il se dandine sur place, remonte la ceinture de son pantalon, avance la mâchoire inférieure, tend le cou, s'approche à pas comptés de miss Hopkins, qui recule jusqu'au fond de la pièce, la cravache au poing.

Une chaise gêne Gestino, il la renverse violemment. Groff ronfle de plus belle. Gestino est maintenant tout près de la jeune Américaine. Il la détaille : ses cheveux sont blonds, ses yeux sont bleus, son nez est fin, ses lèvres rouges, son menton légèrement proéminent, juste ce qu'il faut pour y déposer un baiser. Comme il voudrait écarter ce manteau de voyage pour mieux apprécier la rondeur des seins, la finesse de la taille, l'étroitesse des hanches, qu'il juge impeccables. L'étrangère est petite, bien musclée. Toute son attitude prouve qu'elle est décidée à se défendre.

« La garce ! elle se méfie »… pense Gestino.

— N'aie pas peur, la belle !

Et, comprenant que la jeune fille est de race saxonne :

— Anglaise ? dit-il.

— Non, Américaine.

Miss Hopkins se tranquillise. Une détente de ses traits permet à Gestino de caresser son menton. Ce geste familier provoque une vive et soudaine réaction. La cravache se relève, menaçante.

Gestino, tout à coup, se souvient de l'existence de Groff ; d'un bond, il est près de son camarade, et, le secouant par les deux épaules :

— Eh ! Groff, réveille-toi !

Un grognement sourd est toute la réponse.

— Groff, une femme !

Le mot magique a opéré. L'autre remue, tandis que Gestino, d'une voix qui s'enfle et met en relief chaque syllabe :

— Une femme :

— Une femme !…

— Une femme !…

— Quoi, qu'est-ce ? T'es pas fou. Laisse-moi dormir, dit Groff, laissant retomber sa lourde tête.

— Je ne blague pas. Rends-toi compte !

Groff regarde droit devant lui, ne voit rien. Un rire épais l'agite tout entier, incrédule, il donne mollement un coup de poing dans l'estomac de Gestino.

— C'est bon, je profiterai de l'aubaine tout seul, grogna l'Italien.

Alors, cette fois, Groff se réveille tout à fait. Il tourne la tête.

— Nom de Dieu ! c'est vrai, une femme !...

Puis, ayant détaillé l'Américaine :

— Et même que c'est une belle femme...

Subissant les mêmes réflexes que Gestino, il remonte la ceinture de son pantalon, se dandine sur place et s'avance à pas comptés ; il fait le « beau ».

Miss Hopkins, réalisant le danger, cherche à gagner la porte. Ce geste déclenche en même temps chez les deux hommes l'ardent désir de la jeune proie. En un bond, ils l'ont rejointe.

Àsa droite, la mine chafouine de Gestino ; à sa gauche, la face canine de Groff. La journaliste change de tactique. Se ressaisissant et dominant la crainte qui l'étreint, elle fixe tour à tour ses geôliers, en souriant.

Cette amabilité a le don de plaire.

Groff et Gestino, de concert, proposent :

— Voulez-vous boire un coup ?

N'est-ce pas ce qu'ils ont de meilleur à offrir à cette femme qui leur donne son sourire ?

Amenant alors la jeune fille vers la table, avec des clignements d'yeux complices, ils lui versent, dans un de leur verre, une rasade de vin.

— Fais pas de manières, eh ! la môme. Tu peux boire, nous n'avons pas de mauvaises maladies !

Miss Hopkins regrette la cruauté froide de Brandt. Cette familiarité de Groff et de Gestino ne lui dit rien qui vaille. Il faut gagner du temps, louvoyer.

En retour de leur politesse, elle tire de son trench-coat un petit étui d'or massif et l'ouvre. Gestino prend une cigarette, la retourne. Groff, plus brutal, prend l'étui, le contemple, le polit de la main, le soupèse et, finalement, le met dans sa poche.

— Vous permettez, mademoiselle ?

Mais, Gestino, frappant du doigt la table, s'écrie :

— Butin de guerre, Groff… On partage…

Et le gros homme sort à regret le bibelot précieux.

— D'accord, mais on le jouera aux dés.

— Alors, la petite aussi… dit Gestino.

La trêve est terminée ! À ces mots de Gestino, Groff, pour montrer sa force, intimider son camarade et prouver son droit de priorité, bondit, en poussant des grognements de fauve sur la jeune fille, qui se sauve.

— Aux dés, aux dés, elle aussi ! hurle Gestino.

Groff a pour lui la puissance de ses muscles. Il se saisit de miss Hopkins, lui arrache son manteau, son chapeau, sa cravache ; Gestino, jaloux de l'avance prise par son camarade, le fait tomber d'un croc-en-jambe.

Cette diversion permet à miss Hopkins d'attraper le loquet de la porte et de fuir au bout d'un couloir obscur, mais sans issue. Ramassée le long du mur et vraiment effrayée, elle hurle :

— Au secours !... au secours !...

Rien ne répond à son appel, sinon Groff qui apparaît, titubant, aviné, grossier, plus vil encore dans son désir de brute. Gestino, assommé par un bon coup de poing, ne proteste plus. L'homme velu est là, tout près d'elle, ses grosses mains la palpent.

D'une bouche déformée par la terreur, miss Hopkins ne sait que crier :

— Au secours ! au secours !

— Allons, laisse-toi faire... Ce n'est pas si désagréable que cela, dit Groff, dont les mouvements brutaux ont eu raison de la résistance de la jeune fille.

Un coup de pied bien appliqué lui fait lâcher prise. Il se retourne, furieux, les yeux injectés de sang, la bave aux lèvres.

— File, et plus vite que cela !

C'est Brandt qui commande ainsi, attiré par les cris de la prisonnière.

— Eh ! morveux, mêle-toi de ce qui te regarde ! hurle Groff.

Un coup de poing à la mâchoire fait encore tituber le colosse.

La jeune fille respire. Brandt a pris sa défense.

Les coups de pieds, les coups de poings, les injures fusent entre les deux hommes.

— À la garde ! crie Brandt.

Dix Arabes surgissent aussitôt, et empoignent Groff.

— C'est parce que tu veux la petite pour toi tout seul… Compris, faux frère… mais ça ne se passera pas comme ça !

Brandt hausse les épaules, remettant en ordre ses cheveux et sa vareuse.

Tout rentre dans le calme. On entend, à travers la porte, Groff hurler :

— Salaud !… Salaud !…

Et la voix mielleuse de Gestino répondre :

— Bien fait, Groff… tu voulais te servir avant les autres… il faut respecter la hiérarchie, mon vieux…

Le civilisé, l'homme de bonne éducation qu'il fut autrefois, inciterait Brandt à s'incliner et à dire :

— Excusez-le, mademoiselle, ce n'est qu'un rustre…

Mais ces relents du passé s'évanouissent sous la volonté du jeune chef qui, d'une voix rogue, répond au sourire charmant de la jeune fille :

— Maintenant, vous, suivez-moi. Je dois examiner vos papiers…

Un couloir, un escalier.

La discipline du fort « quatre » s'est relâchée. Les soldats arabes, intéressés par la jeune roumi, ont tous quelque chose à demander à Brandt.

Miss Hopkins, moins effrayée maintenant, regarde de tous côtés, inspecte les lieux. Elle se rend tout de suite compte que l'architecture du fort est très simple : une cour intérieure autour de laquelle la vie se déroule ; le rez-de-chaussée est en retrait du premier étage ; en haut, d'étroites fenêtres grillagées.

Ayant gravi des escaliers raides, sans aucun ornement et d'une blancheur douteuse, Brandt s'arrête devant une petite porte, l'ouvre, fait passer la jeune fille.

— Vos papiers, mademoiselle.

Miss Hopkins regarde le fameux bureau de l'état-major. D'autorité, elle s'asseoit, avant d'en être priée, et tire de la poche de sa culotte de cheval son passeport qu'elle tend à Brandt sans le déployer. Ayant aperçu des cigarettes sur la table, elle en prend une.

— Vous permettez, monsieur ?... Vos hommes m'ont volé mon étui, et fumer me reposera de leur accueil !

« Cette femme ne tremble pas, elle agit avec une assurance parfaite. »

Brandt pour la première fois, s'incline devant elle. Il admire son courage, il voudrait qu'elle continuât à parler, pour entendre sa voix harmonieuse.

Afin de cacher à la prisonnière l'impression favorable qu'elle lui produit, Brandt, tournant le dos, se dirige vers l'unique fenêtre de la pièce.

— Pourriez-vous me donner du feu, monsieur ?

Brandt, sans se retourner, répond :

— Mon briquet est sur la table, prenez-le !

Puis, il s'assied à son tour, afin d'étudier à son aise le sauf-conduit.

Miss Hopkins cherche en vain le briquet de Brandt. Elle remue les papiers, les crayons, les objets.

Brandt la regarde du coin de l'œil.

« Elle est charmante, cette femme ! pense-t-il, pourvu que je ne sois pas obligé de la passer par les armes !... »

En frissonnant, il évoque le peloton d'exécution, le corps de la jeune fille tombant sous les balles au petit matin. Mais, si son identité est dûment établie, elle repartira ! Qu'importe, après tout !...

— Je ne trouve pas votre briquet, monsieur !

Après avoir cherché dans sa poche, le jeune chef, mû par un vieux souvenir de galanterie, se dérange pour allumer la cigarette de la prisonnière. Celle-ci croise les jambes, s'étend sur sa chaise comme dans un rocking-chair, envoie la fumée au plafond.

Brandt, impassible, lit le papier du consulat.

« Miss Hopkins (Clara, Suzan, Lilian),
« née, à Chicago, le 16 novembre
« 1908 ;
« Venant de New-York, se rendant
« à Téhéran.
« Profession : journaliste
« Signes distinctifs :
« Couleur des yeux bleus, très
« grands.
« Cheveux blonds, frisés.
« Nez : aquilin.
« Taille : un mètre soixante-cinq.

Et, sur le côté, il regarde la photographie de la jeune fille.

La femme qu'il avait aimée autrefois était blonde aussi, c'était une Anglaise, elle avait ce rire, cette désinvolture, cette crânerie.

Que tout cela est loin !...

Les femmes n'avaient jamais directement fait du mal à Brandt ; mais elles savent tourner la tête aux plus sérieux des hommes, et l'amour qu'elles inspirent s'envole. Leur présence passagère ne sert qu'à bouleverser une vie, parfois, pour sa durée entière...

Brandt juge de très haut, se croyant parvenu au sommet d'une montagne inaccessible, dans une région sereine, à l'abri des passions.

Miss Hopkins se balance toujours, les regards perdus dans les volutes de la fumée.

Brandt réfléchit longuement ; une seule chose doit compter pour lui : la défense du fort, la sécurité de ses hommes. Cette Américaine est trop charmante. Elle représente à ses yeux l'espionne rêvée, sachant séduire et conquérir.

Ce charme devient, sinon une preuve, du moins une présomption. Il se lève et se rapproche de la jeune fille.

— Ce laissez-passer est insuffisant, tout le monde peut en acheter un semblable, et se camoufler en reporter neutre.

La jeune fille bondit, jetant la cigarette dans le cendrier !

— Insolent !

Elle ne sourit plus, dressée devant Brandt, prête à le frapper. Les regards des deux adversaires s'accrochent et s'entremêlent, se défient et se pénètrent.

Brandt, avec un sourire ironique, s'incline :

— Dans le désert, mademoiselle, on désapprend la politesse.

Et posant le passeport sur la table, recouverte de papiers :

— Levez les bras… ordonne-t-il.

C'est la fouille banale, que l'on fait à tout prisonnier de guerre, ou de droit commun !

Depuis bien longtemps, Brandt n'a pas tenu entre ses mains un corps de femme. Correct, il ne laisse rien voir de son trouble, mais une chaleur l'envahit. Ses doigts tremblent, maladroits, quand, entre la peau et la chemise, il cherche si aucun document secret n'est caché. Il s'attarde à sa besogne.

Pris de honte :

« Aucune différence entre moi et Gestino, pense-t-il. Un léger vernis d'éducation, c'est tout ! »

Comme d'un danger, il s'éloigne de la jeune fille.

Rogue et dur :

— Videz vos poches.

Miss Hopkins met, sur la table, un mouchoir, un canif, des choses inoffensives, rien d'autres. Si, pourtant… un fétiche, une sorte de petit oiseau japonais. Brandt ne peut s'empêcher de sourire à cet enfantillage. Les yeux de l'Américaine s'adoucissent, se font innocents, miss Hopkins joue à la petite fille.

Croit-elle vraiment le séduire, lui, l'homme irréductible, par ces mines de gosse qui n'a pas la conscience tranquille ?

— Vous comprenez l'obligation où je me trouve de vous garder à ma disposition quelques jours, le temps de vérifier votre identité ?

Les deux adversaires sont maintenant éloignés l'un de l'autre. Miss Hopkins très à l'aise, après s'être assise, se balance à nouveau. Sans embarras ni crainte, elle répond, narquoise, au jeune chef :

— Si ma société vous convient…

Un silence, à la fois hostile et sympathique, plane sur eux. Le rompant soudain, elle demande :

— Et mes hommes, monsieur, j'espère que vous les traiterez bien ?

— Autant qu'on le peut dans un fort en état de siège…

— Pourrai-je les voir ?

— Non ! Ils sont au secret !

Une question brûle les lèvres de l'Américaine.

— Avez-vous beaucoup de prisonniers, ici ?

— Je ne puis vous répondre, mademoiselle.

— Allons, conduisez-moi à mon cachot.

Brand s'aperçoit depuis quelques instants que miss Hopkins interroge et commande :

— Venez, dit-il, trouvant que l'entretien se prolonge à son désavantage.

Escaliers, couloirs, d'autres marches à gravir, tout cela au milieu d'Arabes, qui vont et viennent, épient. Miss Hopkins se trouve maintenant dans une petite pièce rectangulaire, très simplement meublée d'un lit de camp, d'un banc, de deux chaises, d'une table et d'un lavabo, enfermé dans un meuble, comme on en voit dans les cabines de navires. Des têtes de portemanteaux sont accrochées aux murs.

— Vos geôles sont assez confortables, monsieur, remarque miss Hopkins.

Exécutant un ordre donné par Brandt au passage, un Arabe apporte les bagages de la jeune fille. Miss Hopkins rit.

— C'est une hospitalité de palace, moins la liberté !

— Jusqu'à nouvel ordre, vous pourrez circuler dans le poste, dit Brandt, en s'inclinant.

Miss Hopkins répond :

— Je proteste contre mon internement.

Brandt, sans écouter cette revendication, quitte la prisonnière qui n'entend, selon la promesse faite, aucune clef tourner dans la serrure.

Le fort est en rumeur. Une femme est là ! Dans la salle du haut. Groff, hargneux, comme un bouledogue à qui l'on vient d'enlever un os, ressasse on ne sait quelle vengeance contre Brandt. C'est en vain que, par des pitreries de clown, Gestino essaye de lui arracher quelques paroles. L'Italien a revêtu le trench-coat de la jeune Américaine, et coiffé son chapeau.

— Allons, Groff, regarde-moi… Ne suis-je pas séduisant ?

Et Gestino sourit, se tortille, Groff pousse un grognement.

— Tiens, respire le voile…

— Tu m'embêtes. Fous-moi la paix !

Gestino pirouette, se dandine, imite la démarche de la jeune fille et ses sourires. Groff hausse les épaules, se contentant de donner des coups de poings à son camarade lorsque celui-ci, avec des mouvements de chat et des mines de femme, s'approche de lui.

— Évidemment, Groff, je ne suis pas aussi joli que… Comment, diable, peut-elle s'appeler, cette donzelle ? Mary, Loïs, Margaret. Je me souviens de girls au music-hall où je travaillais,

qui portaient ces noms. Allons, répète avec moi, en me serrant dans tes bras :

« — Margaret, ma chérie !

« — Mary, mon amour !

« — Loïs, mon ange ! »

Groff pousse un grognement.

— Veux-tu que nous la jouions tout de suite aux dés, mon mignon ?

Aucune réponse.

— Allons, console-toi, on se procurera, ce soir, alors que tout dormira dans le fort, une clef du cachot. On la forcera bien, cette femelle, à nous rendre, sans faire la mijaurée, le petit service que nous attendons d'elle. Mais que diable est-elle venue. chercher au poste « quatre » ?

Groff, ramassé sur lui-même, regarde méchamment son camarade.

— Si tu touches à l'un de ses cheveux avant moi, tu verras… Voyou !

— Eh ! Groff, ne te fâche pas ; les dés diront qui, d'entre nous, le premier, aura la fille… Et elle criera de joie, entends-tu ?… Elle est bien belle, la mâtine… Elle me plaît. Je vais aller aux nouvelles et apprendre ce que Brandt a fait d'elle.

Alors que Gestino esquisse un pas vers la porte, Groff se retourne, prend un tabouret, le lève au-dessus de sa tête. Gestino, souple, d'un bond gagne le fond de la pièce, se sert de la table

comme d'un rempart, sachant bien, par habitude, que tout ceci forme les préliminaires d'un combat. Le tabouret va s'écraser contre le mur, derrière lui… il était temps…

— Camarade, camarade ! crie Gestino drôlement, agitant, en guise de drapeau blanc, son mouchoir sale.

Mais Groff s'élance sur lui, les poings tendus, bousculant tout au passage.

La force de Groff est légendaire, ses coups assommeraient un bœuf.

Gestino, en une minute, saute sur une armoire, et, tel un Sioux, met son couteau de tranchée entre ses dents. Une chaise, envoyée en projectile, l'atteint à la tête. Il est étourdi et redescend, en se frictionnant le crâne lamentablement.

La présence d'une femme a suffi pour jeter la discorde entre les deux aventuriers. Déjà, des questions de priorité se posent.

Dans la pièce qui lui est assignée au fort « quatre », miss Hopkins, assise sur le lit de camp, réfléchit longuement. Son air est grave, inquiet. Elle prête l'oreille à tous les bruits, pesant, calculant une résolution sans doute difficile à prendre. Une expression douloureuse a, sur son doux visage, remplacé le rire et la crânerie.

Elle enfouit sa tête entre ses mains, et du bout de ses pieds martèle le sol ! Le long de ses doigts, des larmes coulent. Mais un bruit de pas, un cliquetis d'armes lui rendent bientôt toute son énergie. En un clin d'œil, miss Hopkins est debout, désinvolte ; elle ouvre sa valise, en tire un peignoir, une robe, un peu de linge, quelques objets de toilette. Telle une voyageuse, prenant posses-

sion de sa chambre d'hôtel, avant de visiter une ville, elle s'installe et se prépare à procéder à une toilette soignée.

Brandt, si net habituellement dans sa conduite, est perplexe. Vérifier l'identité de la jeune fille est impossible. En quatre jours, un émissaire aurait le temps d'aller au poste « trois » chercher quelques renseignements sur le récent passage de l'Américaine et les lui rapporter. Mais le poste « trois » doit être en pleine ligne de feu. A-t-il le droit, lui, Brandt, pour se montrer juste vis-à-vis d'une étrangère, de risquer la vie de l'un de ses hommes ?

En cas d'attaque, et si les présomptions demeurent, on évacuera miss Hopkins à l'intérieur. Si, au contraire, une suite d'interrogatoires serrés et d'observations judicieuses permet à Brandt de croire en la bonne foi de la jeune fille, il la laissera poursuivre sa route, vers Téhéran. Brandt évoque les rues de la capitale persane, qu'il connaît bien : les marchands de poteries, de tapis, de pâtes sèches, et miss Hopkins passant, curieuse et mutine, au milieu de toute cette bimbeloterie. Il se voit même à côté d'elle, s'amusant, prenant de la vie ce qu'elle offre de bon.

« Décidément, pense Brandt, je rêve comme le ferait un riche négociant de la Kalbert-Straat, préparant son voyage de noces.

« Deviendrais-je un sale bourgeois ? »

Malgré lui, depuis l'arrivée de miss Hopkins, ses désirs prennent une forme tangible… Brandt ne pense plus à la mort, et il retire même une satisfaction inexprimable à se sentir jeune et bien portant.

« Cependant, que puis-je attendre de l'avenir ? songe-t-il. Mon tombeau est ouvert, et, ne le serait-il pas, quels avantages et

quelles joies puis-je attendre du destin ? »

Quand il voulait se rasséréner, Brandt recherchait toujours la présence de Gestino et de Groff. En ouvrant la porte du repaire des deux aventuriers, c'est un champ de bataille qui s'offre à sa vue. Les meubles sont renversés, les bouteilles vides, cassées. Affalé sur une chaise, Gestino geint, la tête entourée de bandelettes. Sur la planche de bois qui lui sert de lit, Groff est étendu, cuvant sa rancune.

— Qu'as-tu, Gestino ? demande Brandt.

L'autre répond, dolent et comédien :

— C'est Groff qui m'a battu, parce que je trouvais la petite demoiselle à mon goût…

Le chef hausse les épaules et regarde avec pitié ces deux hommes qui, devant une femme, sont aussi naïfs que des enfants.

— Groff, tu es donc incorrigible ? s'indigne-t-il, en s'approchant du Brésilien. Pas d'histoires de femmes entre nous. Devoir et camaraderie avant tout, tu le sais bien !

Groff réfléchit, se lève ; il a pour Brandt un certain respect. Se souvenant de Lona, sans doute, et de sa haine pour tout le sexe faible en général :

— C'est vrai, Brandt… on est pourtant payé pour savoir ce qu'elles valent les femmes !

Brandt tape amicalement sur l'épaule de Groff, calmé.

— Fièvre du désert… susurre Gestino.

Les trois hommes rient ; une fois de plus, ils se sentent unis, solidaires, frères.

— Vous devez respecter miss Hopkins. C'est un reporter américain ; elle ne doit pas, quand elle retournera dans son pays, dire que le poste « quatre » était défendu par des bandits et des brutes. Elle travaille et jusqu'à nouvel ordre, elle a droit à notre protection.

Gestino, mâlin, insinue :

— Avoue, Brandt, que tu aimerais bien lui dire deux mots à la petite ?

— J'ai d'autres soucis, mon vieux, crois-moi.

L'instinct animal semble s'être endormi chez ces trois hommes.

Affaire de sceller la paix : Brandt, pour la première fois depuis bien longtemps, trinque avec ses camarades. En vérité, il ne veut pas rester en tête à tête avec lui-même.

Miss Hopkins, profitant de la liberté réduite qui lui est laissée, parcourt le fort. Elle va à travers les escaliers, les couloirs. Seul, l'accès du chemin de ronde lui est interdit par les sentinelles.

Elle cherche, prend des points de repère, écoute. Dans le poste, rien d'autre que la vie des soldats, subissant l'état de siège et attendant l'heure d'un combat toujours possible. En bas, dans la petite cour carrée, les chameaux de son escorte ruminent, paisibles, indifférents. Les chevaux, tout sellés, piaffent. Les Arabes, quand elle passe, ne bougent pas, mais la regardent avec des yeux de convoitise sauvage qui l'effraient.

Convaincu que des interrogatoires successifs et bien calculés pourront amener miss Hopkins à se contredire ou se troubler, si les raisons de son voyage à travers le désert ne sont pas celles qu'elle avoue, Brandt, après avoir quitté Groff et Gestino, se dirige vers la pièce où est enfermée la jeune fille.

Est-ce bien un interrogatoire qu'il cherche, ou, mieux, un prétexte pour revoir l'Américaine ? Le sens réel des actes est parfois opposé à leur apparence, et les impulsions du cœur provoquent souvent d'imprévues réactions de l'esprit.

Devant la porte, Brandt s'arrête ; il pourrait en franchir le seuil directement, sans autre forme de politesse. Cependant, il hésite, frappe. Heurter une porte, attendre qu'une voix de femme dise : « Entrez », c'est encore une impression que Brandt n'a pas éprouvée depuis longtemps.

Chose étrange, son passé se relie directement à son présent. Tout le long espace qui les séparait est aboli dans sa mémoire.

Rien ne répond à son appel. Une inquiétude le saisit. L'émotion du chef qui redoute une évasion, c'est tout du moins le sentiment qu'il croit ressentir, alors qu'en vérité, c'est bien plutôt la crainte de ne plus revoir miss Hopkins qui l'étreint. Il pénètre dans la pièce. La culotte de cheval, la fine blouse de batiste sont accrochés aux patères, ainsi qu'un peignoir de crêpe de Chine blanc brodé. Les valises sont ouvertes, étalées sur le carrelage, au milieu de la pièce, laissant apercevoir du linge et des menus objets. Sur l'unique table, la grande boîte carrée, gainée de cuir, est précieusement déposée. La jeune fille s'est installée dans le fort comme pour y faire un long séjour. Brandt se souvient du semblant de liberté qu'il a laissé à la prisonnière. Miss Hopkins, du

reste, pourrait-elle s'évader d'un camp où tant d'yeux la surveillent ?

Brandt rit de ses transes.

Une bonne odeur d'eau de Cologne, mélangée d'ambre, flotte dans la pièce. Brandt, sans façon, s'asseoit sur le lit.

Jamais il n'aurait cru qu'une simple odeur puisse tant le bouleverser dans sa chair et dans son cœur.

« Comme tout est relatif, pense-t-il. De l'eau de Cologne, ce n'est pas rare, c'est à la portée de tout le monde… »

Mais il ne peut plus penser sainement.

« Allons, se dit-il, enquêtons. »

Àterre, dans les bagages de la jeune fille, il cherche quelque chose qu'il ne trouve pas. Le portefeuille contient des dollars, des billets ; c'est tout, aucun papier subversif. Les combinaisons, les bas, les mouchoirs, ne recèlent aucun secret.

Aucun secret !… Celui de l'intimité charmante d'une femme. La couleur rose du linge, les petits plis bien repassés font vibrer en lui une fibre qu'il croyait morte. Il fouille maintenant pour le plaisir de palper des tissus d'où s'échappe un parfum féminin. Il respire longuement, comme pour s'en griser, la chemise de l'Américaine, et c'est d'un geste, lent et minutieux, qu'il polit sur sa manche le dos d'argent d'une brosse à cheveux. Il tourne dans la pièce, il hume l'air, il va, il vient, il reprend machinalement l'enveloppe aux billets de banque. À cet instant, sans doute apeurée par un visage trop bestial croisé en chemin, miss Hopkins,

dans un élan de fuite, ouvre brusquement la porte de sa chambre et s'arrête sur le seuil.

Brandt, ayant le sentiment d'être pris en faute, remet hâtivement le portefeuille en place, confus, embarrassé et contrit comme un accusé qui ne peut se défendre. Un regard méprisant de la jeune fille le cloue sur place.

Il est le chef, pourtant ; il a un droit de vie ou de mort sur cette Américaine. Il ne doit pas se disculper d'une enquête normale, son autorité le lui défend ; et, cependant, il cherche de bonnes raisons à donner. Étrange renversement des valeurs.

Miss Hopkins, d'un geste offensant, prend le porte-billets pour en vérifier le contenu.

— Vous me prenez pour un voleur ? murmure Brandt, d'une voix blanche.

Ces paroles ont le ton d'une prière.

Après tout, pourquoi tient-il donc à l'estime de cette femme ; voyageuse en mal de sensations, ou espionne présumée qu'il condamnera peut-être demain ? L'estime des hommes, des femmes, il n'en a nul besoin, lui, le révolté, le rebelle… Il sait ce qu'il vaut, l'approbation de sa conscience doit lui suffire. Comme il hait cette miss Hopkins de réveiller en lui tant de préjugés abolis.

Il salue, s'apprêtant à quitter la pièce ; puis, après un instant, le cœur serré, il se retourne, froid en apparence, mais en vérité, quémandant un regard, une parole, une absolution. Il est heureux de voir l'Américaine le suivre des yeux, adoucie.

Si Groff et Gestino le surprenaient dans cette humble posture, comme ils riraient !…

« Avoue, Brandt, que tu aimerais bien lui dire deux mots, à la petite !… »

C'est tout ce qu'ils trouveraient à lui crier, ces brutes, ces imbéciles, ces ignorants…

La voix mélodieuse de miss Hopkins rompt le silence, apaisante :

— Non, je ne vous prends pas pour un voleur !…

Il voudrait saisir l'Américaine dans ses bras, la presser contre lui. Comme il la respecte !…

On dirait qu'une sorte d'amitié naît entre eux ; mais Brandt, toujours glacial, s'incline. Il ferme la porte, mettant ainsi un terme à un entretien nuisible à son énergie.

Désormais, il évitera tout tête-à-tête avec cette femme.

05

Àl'heure du coucher du soleil, tournés du côté de La Mecque, les Arabes rendent à Allah un hommage pieux, obéissant à leurs coutumes. L'horizon prend des teintes lilas, et le sable lui-même, comme un miroir, change de couleur suivant les teintes du ciel. Le croissant de lune doit bientôt apparaître, prélude de la nuit. L'hyène et le chacal se taisent encore…

L'heure de la soupe est venue. Les cuistots du fort, peu habiles cuisiniers, nourrissent les hommes d'une soupe grossière faite de lait et de pain trempé. Un peu de riz complète le repas. Soldats et chefs se contentent du même ordinaire.

Gestino et Groff respirent l'air frais, et s'entretiennent, assis sur un rebord de pierre, les jambes pendantes, des événements de la journée.

— Elle est tout de même bigrement jolie, l'Américaine !... dit Gestino ; je n'ai jamais vu de cheveux si fins ni d'yeux si limpides !

Groff est bougon : tenir une femme à sa merci dans le fort et ne pouvoir y toucher, c'est dur !

Le camarade Brandt est vraiment sans pitié !

— M'est avis, poursuit l'Italien, que tu n'as jamais su faire la cour aux femmes, Groff. Si tu crois que tes manières de brute peuvent leur plaire, tu te trompes...

— J'ai passé l'âge de faire le joli cœur, et n'en ai nulle envie. L'expérience m'a démontré que toutes les femmes sont des mijaurées qui cherchent à entortiller les hommes. Quand on s'aventure dans le désert, on doit accepter tous les risques... Veux-tu mon avis, Gestino ?... Cette fille est une vicieuse en quête de sensations, ressemblant en cela à tous les spécimens de son sexe.

Gestino pousse un profond soupir ; il pense aussi que les femmes sont des êtres sans foi ni loi, légers, inconsistants, infidèles.

— Tout de même, Groff, reprend-il, cette Américaine me paraît avoir l'habitude du beau monde, et en voyant ton mufle de bête, je comprends qu'elle ait crié : « Au secours ! »

Groff est méditatif ; il tire sur un vieux bout de mégot, le mâchonne et le fait passer d'un coin de ses lèvres à l'autre.

— Je suis sûr que Brandt, poursuit l'Italien, sera plus habile que toi. Mais il ne faudrait pas que le gars, sous prétexte de discipline, profite seul de l'aubaine…

— Sais-tu qu'elle est forte, la mâtine ! réplique Groff. Quand je la serrais d'un peu près, elle se défendait bien. J'ai encore dans le nez le parfum de sa peau fine.

— Groff, dit tout à coup Gestino, si nous essayions de rentrer en grâce auprès d'elle ? Qu'est-ce que cela nous fait de jouer au joli cœur, si nous parvenons au but que nous souhaitons. Seulement, Groff, tu feras bien de faire un peu de toilette. Tu ne t'es pas lavé depuis dix jours, au moins.

— Crois-tu donc que toi t'es un Adonis pommadé ? Non, mais tu ferais bien de mirer ta sale trogne dans un coin de glace…

Le soleil s'est couché. Les Arabes ont allumé un grand feu au milieu de la cour.

— Qu'est-ce que tu penserais, Groff, si, après avoir fait un brin de toilette, nous allions rendre visite à la fille ? Elle doit s'embêter, la pauvrette, toute seule dans sa chambre.

— Ça, c'est une idée, Gestino… c'est même une bonne idée. Tope là.

Et les deux hommes, comme des soldats rendus à la liberté et préparant une bordée, après la soupe, rentrent dans leur cambuse. Les animaux mâles, eux-mêmes, ne cherchent-ils pas à séduire les femelles en adoucissant leurs manières, bien que disposant de la force ?

Les pensées de Brandt suivent un autre cours. Le jeune commandant s'était défendu de rechercher tout tête-à-tête avec la jeune fille ; mais, dans le calme du fort, il rejette sa décision.

Quel prétexte invoquer pour revoir la prisonnière ? L'interroger ? Ce serait se montrer à elle, encore une fois, sous le jour défavorable de l'ennemi. Un rebelle, c'est un pillard, par définition. Un Européen, prêtant la main aux intérêts guerriers d'une autre race, ne peut être qu'un déclassé, digne de tous les mépris et accusé des pires méfaits antérieurs.

Àsa demande : « Vous me prenez pour un voleur ? », la réponse négative de l'Américaine lui avait fait du bien.

Il voulait plus encore prouver à miss Hopkins qu'il était estimable et hors de soupçon.

« Elle me prend pour un bagnard évadé, sans doute ! »

Il ressasse cette pensée et la retourne en tout sens, quand un souci presque paternel la remplace. L'Américaine est courageuse, saine, musclée et forte, mais elle est malgré tout, qu'une femme, c'est-à-dire un être faible, digne de ménagements. Il n'a, en somme, nulle raison de la martyriser, de la traiter en prisonnière avant de savoir si le but qu'elle poursuit n'est pas conforme à ses aveux.

« Qu'est-ce que les gardiens ont bien pu lui donner à manger ? se dit-il.

« S'ils ont soumis miss Hopkins à l'ordinaire du fort, la pauvre enfant risque d'avoir des haut-le-cœur devant la ratatouille qu'on lui présentera. »

Et Brandt va jusqu'aux cuisines s'enquérir du repas préparé.

— Étranglez un poulet, dit-il.

Puis, remontant vers son bureau, il tire d'une armoire, où Lensky tenait des vivres en réserve, une bouteille de whisky et des gâteaux secs, qu'il remet à un soldat de service.

Le prétexte de rapprochement est trouvé. Se présentant, peu après, devant miss Hopkins, il la trouve, boudant devant une soupe grossière, composée de lait et de biscuits durs qu'un Arabe lui a servie dans une écuelle. Elle apaise sommairement sa faim avec une tablette de chocolat et quelques menues galettes prises dans sa valise.

— Mademoiselle, je m'excuse, dit Brandt, en s'inclinant, mes gens vous ont traitée en prisonnière, alors que vous n'êtes que prévenue.

— À la guerre comme à la guerre ! répond, en riant, miss Hopkins. J'use les provisions de bouche que j'avais prises pour mon voyage.

Et, à belles dents, elle mord dans la tablette de chocolat.

— Je vous ai fait préparer un autre repas !

Les Arabes, justement, apportent le poulet, le whisky et les gâteaux, dus à la munificence de Brandt. Sur une petite table, on dresse un couvert. Le riz croustillant, monté en pyramide, est appétissant.

Miss Hopkins évolue gracieusement, mettant la main à tout, aidant les geôliers maladroits. Elle a pris, dans ses bagages, une serviette, dont elle se sert en guise de nappe.

— Dans le fond, mon aventure est très drôle, dit-elle à Brandt. Si je n'avais pas reçu, de vos gens, un si mauvais accueil, je trouverais préférable de coucher ici qu'à la belle étoile.

— Mes gens n'ont pas été seuls à mal vous recevoir et je m'excuse d'avoir été obligé, mademoiselle, de me livrer à la petite enquête dont vous avez surpris le secret, dit Brandt, désireux d'effacer tout soupçon dans l'esprit de l'Américaine.

Pouvait-il avouer que, s'il s'était complu dans le parfum du linge, dans l'attouchement des objets lui appartenant, c'est qu'il avait obéi à un instinct déguisé de brute, semblable à celui que doivent ressentir Gestino et Groff, plus francs dans leurs désirs.

La voix de miss Hopkins jette le trouble dans ses réflexions.

— C'est charmant et la situation est piquante…

Avec un souci bien féminin des arrangements ménagers, elle a mis avec élégance un vulgaire chandelier sur la table et disposé coquettement des fruits, puisés dans ses provisions personnelles.

— C'est le confort moderne ! dit-elle. On croirait voir une table de restaurant chic !

La voici qui découpe avec aisance le poulet. Brandt reste debout, indécis, n'ayant plus rien à faire dans la chambre et souhaitant s'y attarder.

— Vous ne vous asseyez pas, monsieur ?... Monsieur mon geôlier. D'abord, comment vous appelez-vous ? dit miss Hopkins.

— Brandt, répondit le jeune homme.

— Eh bien ! monsieur Brandt, puisque je suis votre hôte forcée, je l'avoue, ne voulez-vous pas pousser la politesse jusqu'à partager mon repas ?

— J'ai déjà dîné, mademoiselle.

Mais il reste, demandant la permission de fumer une cigarette et de boire un verre de whisky.

La petite chambre du poste « quatre » a pris un air civilisé : cette assiette, ce verre, cet arrangement de la table flattent son souvenir et Brandt ne sait plus s'il est attiré vers la jeune fille parce qu'elle est femme ou simplement parce qu'elle s'ingénie à trouver des détails qui dissipent sa nostalgie.

— Vous êtes sûre de ne pas m'avoir menti, mademoiselle ?

Les grands yeux de miss Hopkins se lèvent vers Brandt.

— Non, vous pensez, vraiment, que je suis une espionne ?...

— À vrai dire, je ne le pense pas. Vous venez d'Amérique ?

— Tout droit, en faisant escale dans le Sud de la France et en Italie, dit-elle...

— Vous êtes orpheline, pour tenter de si longs et périlleux voyages ?

Un grand silence. La jeune fille, rieuse jusqu'alors, pique le nez dans son assiette et ne répond pas tout de suite.

— Je n'ai qu'un père… S'il mourait je serais seule au monde !

Beaucoup d'émotion passe dans ses yeux. Brandt a touché au point sensible de sa vie.

— Vous avez l'air de bien l'aimer, votre père, et cependant vous l'avez quitté ?

— Il voyage, dit miss Hopkins, maîtrisant une bizarre émotion. Durant son absence, j'ai tenté cette randonnée pour m'assurer une belle situation dans le journalisme.

— C'est bien dur, pour une jeune fille, de gagner sa vie, surtout de cette façon. Votre père est reporter, aussi ?

— Non, reprend-elle, laconiquement.

— Je m'excuse, je suis indiscret, reprit Brandt. Ces questions, croyez-le, ne sont pas un interrogatoire.

— Vous n'êtes pas indiscret, monsieur Brandt ; seulement, voyez-vous, mon père est l'unique affection que je me connaisse… Il est toute ma vie, et quand mes pensées se reportent vers lui, je ne peux maîtriser un instant d'émoi et de spleen.

— Vous recevez souvent de ses nouvelles ?

— Hélas ! non, et vous me voyez particulièrement anxieuse à cette heure même !

Vraiment, miss Hopkins n'a rien d'une espionne, Brandt s'en rend compte. Elle apparaît trop sentimentale pour se plier aux calculs et aux ruses qu'un tel état comporte.

Miss Hopkins, heureusement, se met à rire.

— Mais vous, monsieur Brandt, vous ne semblez pas plus voué que moi à la vie du désert parmi les Arabes ?...

— Pourquoi ? interroge Brandt.

— Vous n'avez rien d'un Oriental, et tout dénote en vous un être différent de ceux que j'ai rencontrés ici.

— Peut-être me jugez-vous mieux que je ne le mérite. La vie est mélancolique, mademoiselle, et les circonstances peu favorables aux développements de certains êtres.

Brandt allait raconter ses aventures à miss Hopkins, comme à une amie de longue date. Il oubliait, près d'elle, les contingences. L'Américaine avait eu la subtile habileté de lui dire les mots capables d'endormir sa nostalgie.

— Vous n'avez jamais visité la Hollande ? demande-t-il.

— Autrefois, pourquoi ?

— Parce que, dit Brandt, c'est mon pays.

Miss Hopkins a dévoré à belles dents la moitié du poulet. Son repas est fini. Elle répond :

— Je me souviens de grands champs de tulipes, de canaux ombragés.

— Enfant, mon ambition était de

trouver le secret de la tulipe noire.

— Suis-je indiscrète en vous demandant les raisons de votre présence ici ?

— Les circonstances… répond Brandt brièvement.

— Je vous vois beaucoup mieux assis devant un bock de bière, fumant une longue pipe, vêtu de pantalons larges, d'un boléro court et d'un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, qu'en farouche guerrier.

— En Hollandais pour exportation, réplique Brandt, en riant, ou pour carte postale ?

— Dans le souvenir, on n'évoque les pays qu'au moyen d'images populaires.

— C'est vrai, dit Brandt, amusé ; ainsi, pour moi, l'Orient se résume en tapis, en brûle-parfums de cuivre, en lances ou en piques soutenant des étoffes qui retombent en cascade, en femmes alanguies aux pieds d'Arabes immobiles. J'avoue que je n'ai rien trouvé d'aussi parfait sous ce ciel…

— D'un pays qui n'est pas le sien, tout reste extérieur. Votre cœur n'est pas à l'unisson de cette contrée, monsieur Brandt !

Le jeune homme se laisse conquérir par l'atmosphère de confiance que crée miss Hopkins.

— Mon cœur n'est pas à l'unisson de cette contrée, pourquoi ?

— Je crois bien que vous l'avez laissé loin, là-bas, en Hollande.

— Peut-être !… répond brièvement le jeune homme.

Il aurait pu avouer à miss Hopkins que ce soir, pour la première fois, il se sent à l'aise et heureux dans ce pays d'Orient.

Les notes aigrelettes d'un instrument monocorde parviennent jusqu'à eux, ainsi qu'un chant.

— Tout nous différencie de l'âme Arabe.

— Même la musique, reprend miss Hopkins.

— Les races ont des mystères que nous ne devons pas violenter, mais respecter. Tenez, miss Hopkins, c'est la raison qui m'a guidé ici.

— Je ne vous comprends pas !

— Parce que l'émir que je sers veut délivrer sa race d'une domination étrangère, je trouve qu'il est dans son droit et que les Européens ont tort de vouloir l'asservir. Chaque nation représente une force nécessaire à l'équilibre de l'humanité.

— Nous voici partis dans de hautes sphères philosophiques, monsieur Brandt… Dites-moi, pour ma documentation, avez-vous beaucoup de prisonniers ici ?

— Secret d'État, mademoiselle !

— Miss Hopkins se mord les lèvres, sa figure se rembrunit.

— Vos prisonniers ne sont pas nécessairement condamnés à mort ?

— Craignez-vous donc quelque chose pour vous ?

— Je suis journaliste, monsieur Brandt, ne l'oubliez pas ; donc, je suis curieuse…

— Vous ne saurez rien, inutile !

Brandt tend à miss Hopkins une cigarette.

— Du moins, dans vos reportages, n'écrirez-vous pas que tous les rebelles sont des brutes ?

— Je me souviendrai du poulet, dit miss Hopkins ; il était fort bon, un peu étique, un peu dur, mais agréablement cuit et parfumé !

Brandt se sentait en grande sympathie avec l'Américaine ; il aurait voulu que ce sentiment fût réciproque et, en lui-même, il craignait qu'il ne le fût pas, que le sourire et les regards doux de miss Hopkins ne soient qu'une coquetterie engourdissante vis-à-vis du chef et du maître qu'il représentait à ses yeux.

La main de l'Américaine joue avec une fourchette, Brandt se retient pour ne pas la prendre et l'embrasser. Il se souvient, à cet instant, du supplice qu'a subi le commandant Veller devant le verre de whisky et la fumée de cigarette. Il faut rompre cet entretien trop doux. Brandt voit ses forces fondre comme la neige au soleil.

Brusquement, il se lève. Pourquoi a-t-il recherché ce tête-à-tête alors que la sagesse eût voulu qu'il s'en tînt à ses premières résolutions.

— Mademoiselle, dit-il, en prenant congé, je souhaite que vous ne m'ayez rien celé de la vérité et que vous puissiez bientôt repartir pour la frontière persane. Ne craignez rien de mes hommes. Ils m'obéissent, et vous n'aurez, dans ce poste, à vous plaindre de quiconque !

Àla faveur des quelques pas qu'il esquisse pour regagner la porte, Brandt sent une pesanteur lui alourdir les jambes… Il est rivé au sol par son désir de prolonger un entretien trop doux, de respirer une atmosphère inusitée. Tout son être moral se sent revivifié singulièrement.

Miss Hopkins, finement, observe le trouble du jeune homme, Brandt s'en aperçoit et voulant garder sa dignité, son pouvoir :

— Bonsoir, mademoiselle !

Une sentinelle de garde vient enlever le couvert et tout rentre dans le calme.

Brandt s'en va par les couloirs, il n'a rien fait de mal, mais pour un empire, il ne rejoindra Gestino et Groff. Il lui apparaît que les soldats arabes croisés au passage le regardent avec ironie. S'il s'écoutait, il prendrait son cheval pour aller dans la nuit apaiser sa fièvre et son désarroi au grand souffle du désert. Il se contente de monter aux créneaux.

Que le soir est doux ! La nature s'est faite apaisante. Quelques étoiles commencent à briller. Le ciel est pur. Il semble que la terre s'étire, sensuelle et bienheureuse. De légers souffles soulèvent le sable, Brandt évoque le parfum des jasmins qui l'a séduit un matin dans le palais de l'émir.

« Comme cette odeur serait bonne à respirer, ce soir ! »

Il ressent la nostalgie du bruit de la source. Tout à coup, le souvenir de la tête entrevue dans le marc de café lui revient aussi et cet enfantillage l'amuse.

« Vais-je croire aux sorcelleries, maintenant ? », se dit-il.

Et, désemparé, il redescend vers son bureau.

06

La nuit est tombée. Dans la cour, les Arabes, accroupis, psalmodient leur éternelle mélopée. L'atmosphère s'est rafraîchie. Les chameaux somnolent et ruminent paisiblement, les pattes de devant repliées ; les chevaux, attachés par la bride aux anneaux de fer d'un mur, restent immobiles, n'ayant plus à chasser de leur queue des mouches insupportables.

Tout est calme dans le fort, les guerriers reposent dans l'attente de la bataille. Les silhouettes des sentinelles sur le chemin de ronde évoquent seules l'état de siège actif.

De petites lumières, çà et là dispersées, trouent l'uniformité de la nuit, à l'intérieur du fort.

Miss Hopkins s'est enfermée dans sa chambre. Le tête-à-tête avec Brandt n'a pas apaisé ses craintes. À l'affût de tous les bruits, elle écoute, perplexe, collant son oreille contre la porte quand des voix ou des pas se font entendre. Elle réfléchit. Son visage reflète le tourment, parfois le calcul.

Vêtue maintenant d'un peignoir chinois à grands ramages, elle fume, s'asseoit, se lève, attentive aux rumeurs ambiantes. Si Brandt la surprenait ainsi, il pourrait certes douter de sa bonne foi. Mais Brandt a décidé fermement de fuir la présence de miss Hopkins. Il s'est créé de multiples occupations : classer les papiers administratifs, rédiger le journal du bord, réviser un plan de défense du fort.

Il veut maintenant, changeant de tactique, tenir tête à l'ennemi. Sa provision de munitions lui accorde une marge de douze heures de combat. Une habile répartition lui permettra, peut-être, de les prolonger. Faire sauter le fort, il n'y songe plus. Sa propre vie lui est devenue précieuse ; il veut la sauver, tout en faisant son devoir.

« Que se passe-t-il en moi ? pense Brandt. J'étais prêt à mourir, à partir sans regrets pour un autre monde, et voici que la terre, malgré ses ennuis, ses luttes, ses injustices, m'apparaît bonne, digne de s'y défendre et d'y vouloir rester. »

Tantôt, ce sont des cheveux blonds qui s'interposent entre sa raison et lui, tantôt des yeux bleus, un nez aquilin, des dents blanches.

« Pourquoi ai-je appris par cœur le signalement de miss Hopkins ? » se dit-il.

Il se rend compte qu'au bout de ses doigts, qui ont palpé la jeune fille pour la fouiller, la chaleur d'une chair de femme s'est accrochée.

« Fièvre du désert, murmure Brandt, en se moquant de lui-même. Lensky l'a subie, Gestino et Groff en sont les victimes ! »

Poussant un peu plus loin son examen de conscience, Brandt remarque pourtant avec curiosité qu'il n'est pas le jouet d'une séduction uniquement charnelle, puisque son cœur est encore plus troublé que ses sens. Mais s'il reste maître de ceux-ci, il ne peut dominer des sentiments qui, confusément, se révèlent tyranniques.

« Subtilité dont je ne me serais pas cru capable. »

Il souhaite à ce moment, par exemple, que miss Hopkins vienne poser sa main sur son front.

« Voyons, je vais me suggestionner, m'imaginer que mes souhaits s'accomplissent. »

Il ferme les yeux.

C'est en vain.

Il se sent seul, irrémédiablement.

Sortant du songe qu'il cherche à se créer, il ne trouve devant lui qu'une photographie, celle du passeport de l'Américaine.

Pourquoi s'est-il fait une vie différente de celle des autres hommes de sa race ? Une erreur de jeunesse est pardonnable, quand la conscience est droite et l'esprit honnête. Et puis, a-t-il eu raison de prendre dans un mouvement de révolte le parti du plus faible contre le plus fort ? Qu'est-il venu faire au milieu de ces Arabes qui lui demeurent étrangers ? Jamais Brandt, depuis bien longtemps, ne s'est posé autant de questions. Il ne peut plus travailler. Afin de secouer tant d'idées mauvaises et inopportunes, il quitte la pièce pour faire sa ronde.

Les hommes qu'il commande sont paisibles, fatalistes ; ils attendent leur destin, prenant de l'heure qui passe la joie qu'elle peut donner.

Le voici près des créneaux.

Rien à l'horizon ; au ciel, des étoiles et la lune narquoise.

Comme Lensky est heureux dans sa tombe au milieu du désert !

Brandt redescend.

Chacun est à son poste.

Que peut-il faire, que peut-il dire ?

Rien, tout le monde lui obéit ponctuellement. Il n'a même pas la ressource de se distraire par un regain de travail, et, dans son désœuvrement, il regagne « le bureau de l'état-major ».

En bas, Groff et Gestino se mettent à rire. Au-dessus d'eux, les pas réguliers de Brandt résonnent comme autrefois ceux de Lensky.

Levant le doigt vers le plafond, Gestino, la face barbouillée de savon, un rasoir à la main, explique :

— Ça ne va pas là-haut.

Mais les deux hommes n'insistent pas. Ils sont très occupés. Groff, devant un morceau de glace, contemple son visage de bull-dog et s'ingénie, avec un peigne mouillé, à dompter sa chevelure touffue et rebelle. Il a frotté ses leggins et revêtu une vareuse qu'il n'a pas portée depuis bien longtemps. Il essaye de la boutonner.

— Nom de Dieu ! s'écrie-t-il, j'ai grossi. L'ordinaire du fort n'est pas favorable à ma taille.

D'un cran il serre sa ceinture. Son ventre, ses hanches ressortent ; ça ne fait rien.

Tandis qu'il pivote sur lui-même :

— Dis donc, Groff, as-tu regardé le fond de ton pantalon ?

Triomphant, l'Italien montre à son camarade un accroc formidable qui laisse passer la chemise.

— T'en fais pas, Groff, ajoute-t-il, d'un ton bon enfant, en prenant du fil et une aiguille.

En trois points, élargissant le geste, il a réparé le dommage.

Groff, reconnaissant du service, ne veut pas demeurer en reste envers son compagnon.

— Ta raie, à toi, n'est pas bien faite.

Et d'un coup de peigne, il arrange les cheveux de Gestino, ne manquant pas de leur donner un pli en accroche-cœur sur le front.

Les deux hommes se regardent. Ils s'admirent, ne se reconnaissent plus.

— T'as l'air d'un gandin, Gestino.

— Et toi d'un gommeux, Groff.

— Tâche de te tenir bien droit, Gestino.

— Rentre donc ton ventre, Groff.

— Dis donc, Gestino, c'est malheureux que nous n'ayons pas de gants.

— T'as donc l'habitude du grand monde, Groff ?

— L'Américaine sera bien difficile si elle ne nous trouve pas à son goût.

Et Groff, poussant du coude son camarade, ajoute :

— Dis donc, si nous allions rompre un doux tête-à-tête entre Brandt et la petite ? Les deux hommes se frappent sur les cuisses, rient grossièrement. Des images lubriques traversent leur esprit.

— Pauvre vieux Lensky ! murmure Gestino. Une telle aubaine l'eût calmé. Il est mort dix jours trop tôt.

Tels deux coqs, Groff et l'Italien, avantageux, sortent de la cambuse. Tout cet effort de toilette tend à rendre visite à l'Américaine dans les meilleures conditions de séduction possible.

Groff, trop serré dans ses vêtements, est gêné. Il marche droit, guindé, par crainte de voir les manches de sa veste éclater aux entournures.

— Tu feras attention en t'asseyant à ne pas faire craquer la reprise perdue que j'ai faite à ton pantalon, dit Gestino.

Àquoi Groff réplique : — Et toi, la mauviette, tâche de ne pas regarder la donzelle avec des yeux dévorants. Nos chances doivent rester égales.

Miss Hopkins a un petit frisson, quand elle entend dans le couloir des pas et des voix d'hommes se rapprocher.

Un petit coup discret, timidement frappé, l'avertit d'une visite.

— Entr…

Puis, se reprenant :

— Come in, dit-elle, en se glissant derrière une table pour se garer d'une attaque possible.

Dans l'entre-bâillement de la porte qui s'ouvre lentement, les têtes de Groff et de Gestino apparaissent en échelon.

Miss Hopkins, dans un geste de frayeur, se précipite au-devant des deux hommes, pour défendre son seuil contre une violation dangereuse, peut-être.

Mais Gestino et Groff ne se laissent pas intimider. Ils sourient, rient, affectent un très grand embarras, mais entrent avec décision et force plus avant dans la pièce.

— Chère mademoiselle, disent-ils en chœur, nous venons nous excuser pour « la petite chose de ce matin ».

Cette périphrase agréable et naïve a le don de mettre en confiance l'Américaine. Elle donne une poignée de main cordiale aux deux hommes et les prie de s'asseoir. Groff, maladroit, tire de sa poche, pour le restituer, le porte-cigarette subtilisé le matin.

La conversation languit. Il faut rompre à tout prix ce silence inquiétant. Miss Hopkins ouvre la boîte mystérieuse. C'est un phonographe, marque Columbia, venant droit d'Amérique.

— Un blues ?

— Oui, font les deux hommes de la tête, ayant soudain perdu leur langue et leur audace.

Le disque tourne ; le diaphragme posé, des harmonies s'épandent dans la pièce, allant à travers les murs surprendre Brandt, qui, avec fermeté, a trouvé un travail urgent.

Pour lui comme pour Gestino et Groff, le désert a disparu. Un peu de rêve flotte pour tous, en lieu et place de la réalité.

Un blues ? C'est le jazz qui remplissait de ses sonorités barbares et entraînantes le bar où Groff fut arrêté. Parfum d'alcool, de cocktails frelatés, nuques de femmes, chevilles fatiguées, gai-

nées de bas de soie bon marché, atmosphère de fumée, dans les lumières masquées par des fleurs en papier. C'est Lona, en un mot, dont la tête tourne dans une surimpression cinématographique sur et avec le disque. Mais les souvenirs de Groff sont moins cuisants, ce soir ; il peut les supporter sans rage. Le passé disparaît aux yeux du Brésilien dans une brume épaisse et propice. Le cœur de l'homme est ainsi fait, que les sentiments et les désirs s'y succèdent en s'effaçant les uns les autres. La petite Américaine est bien plus jolie que ne l'était cette pauvre Lona ! Et l'esprit de Groff, qui ne se perd pas à l'ordinaire en subtilités psychologiques, s'applique à reconstituer sa propre vie avec des vestiges qu'il ne parvient pas à regrouper. Ses yeux s'emplissent des joies présentes.

Il est parfaitement heureux.

Gestino évoque la figure de certains musiciens des orchestres qui, autrefois, accompagnaient son numéro. Mentalement, il salue le public, lance son chapeau sur la scène, revoit les œufs danser sur un jet d'eau, point blanc, rouge ou jaune. Aussi les lames brillantes de ses poignards. Dans son souvenir, sa femme n'a pas des traits bien nets. D'elle, il n'évoque maintenant qu'une silhouette, des contours, l'éclat d'un sourire. C'est tout. Pourquoi s'être fait tant de bile, avoir risqué sa tête, le bagne, alors qu'un visage féminin peut si bien en remplacer un autre ?

Le charme de l'Américaine a opéré ce miracle : endormir les instincts brutaux des deux aventuriers et leurs rancœurs anciennes. Ils sentent la jeune fille supérieure à eux par un degré d'évolution morale qu'ils ne comprennent pas, mais qu'ils subissent.

Le disque tourne toujours, le diaphragme a terminé sa course. Au blues succède un tango, dont les harmonies alanguissent l'auditoire.

Brandt, enfermé dans la fameuse salle de l'« état-major », prend sa tête entre ses mains, fermant ses oreilles, son cœur et son cerveau à tout ce qui n'est pas son devoir immédiat : la défense du fort, la sécurité de ses hommes.

Il réfléchit.

« On fera donner l'un après l'autre les canons des deux extrémités du fort, face à l'ennemi. L'adversaire sera ainsi bombardé sur son aile gauche et sur son aile droite alternativement. La grosse pièce, celle du milieu, ne tirera qu'en troisième, fauchant les assaillants en plein centre de leur ligne. »

Brandt n'a rien d'un stratège. Il guerroie avec son bon sens et sa logique. Il faut obtenir le maximum de résistance avec un minimum de munitions, et, surtout, épargner les vies humaines.

Il ignore les subtiles tactiques. En fin de combat, Groff et Gestino battront en retraite avec les Arabes ou mourront avec lui, au choix, en faisant sauter le fort. Les ruines du poste leur serviront de linceul.

Une idée l'assaille soudain.

« Si ce phonographe était un signal convenu entre miss Hopkins et un espion ayant échappé à la surveillance du fort dans l'immensité du désert ? »

Cette présomption contre l'Américaine rassérène soudain Brandt. L'action est l'antidote rêvé contre les troubles moraux. Il

sort, il va sur le chemin de ronde, essaye de percer la nuit. Le désert est vide, affreusement monotone et silencieux.

Aucune ombre, aucun bruit !

Tout est calme, il peut rêver ; il rêve.

Au matin, il laissera repartir miss Hopkins et son escorte vers la frontière persane.

Non, il ne la laissera pas repartir, et, pourtant…

La caravane suit son chemin ; une horde de fauves surgit, rugissante, mauvaise ; elle attaque la petite troupe qui ne peut se défendre.

Brandt accourt avec ses hommes, met les bêtes en déroute, sauve la jeune fille.

Il rit en lui-même de ce roman. Il sait très bien qu'il n'y a pas dans le désert de horde de fauves, sauf l'hyène cafarde et le chacal peureux, et que la petite troupe sans peine se défendrait en tout cas contre toute agression isolée de ce genre, et peu probable du reste.

« Vieux souvenirs ridicules des films américains, pense-t-il. Si miss Hopkins ressemble à une jeune première, moi, je n'ai rien d'un séducteur. Mais que faire de miss Hopkins en cas de bombardement du fort ?

Le souvenir de l'officier français surgit dans la mémoire de Brandt. Nul doute que la présence d'un tel otage soit une sécurité pour le poste. Les troupes européennes, il le sait, ne sacrifieront pas volontiers la vie de l'un des leurs. Grâce à cette sentimen

talité, une trêve sera accordée au fort « quatre ».

Interroger le commandant Veller, non sur le ton d'un chef tout-puissant, mais d'homme à homme ? Une conversation avec ce soldat lui permettrait peut-être d'oublier l'inquiétude morale dont il est la victime ce soir.

— Allez me chercher le prisonnier et conduisez-le dans la salle du haut, commande Brandt à deux Arabes qui passent.

Le phonographe s'est arrêté. Miss Hopkins n'a plus de cigarettes.

Groff et Gestino, cloués sur leur banc comme deux enfants bien sages, prolongent inutilement une visite qui leur a coûté un gros effort de bienséance, mais dont ils tirent une joie béate et combien imprévue !

La conversation n'est guère animée. Lentement, pour gagner du temps, miss Hopkins change l'aiguille du diaphragme, choisit un autre disque. C'est un chant, cette fois. La voix de Damia, l'enfant de Paris, s'élève :

Pars sans te retourner, pars !...

Groff et Gestino ont appris un peu de français en Syrie ; ils suivent les paroles, dodelinent de la tête, subissent la beauté dramatique de la diction.

— Voilà qui eût plu à ce pauvre Lensky dit Gestino gravement, en regardant Groff. Il est mort en contemplant un programme de music-hall !

Le disque tourne toujours.

Pars sans un mot d'adieu, pars !...

Le chant arrive jusqu'à Brandt, à travers les murs épais, et la porte du bureau largement ouverte du reste.

Encore le silence. Le phonographe, arrivé à bout de course, s'est tu. Mais sur les marches de l'escalier les pas du commandant et de ses gardiens retentissent.

L'officier, étonné de subir un interrogatoire à cette heure tardive, est maintenant seul devant Brandt. Les geôliers sont partis, la porte s'est refermée.

La force de résistance du commandant décroît. Son visage est plus creusé encore que le matin. Brandt, poliment cette fois, prie le Français de s'asseoir. D'une armoire, il tire des verres, une bouteille de whisky, et c'est d'une voix étrange, angoissée et inquiète qu'il offre au commandant :

— Voulez-vous être mon invité ce soir ?

L'officier ne répond rien, se demandant quelle ruse peut cacher tant d'amabilité.

Brandt verse l'alcool, offre des cigarettes. En dépit de sa faiblesse et de ses désirs, le commandant reste immobile, refusant de pactiser avec un homme qui combat son pays.

Anxieux, énervé, étonné de tant de stoïcisme et cherchant une excuse à son propre trouble, Brandt l'interroge :

— N'êtes-vous donc jamais tout simplement humain ?

Le commandant se redresse.

— Je ne vous comprends pas, répondit-il.

Cet homme pourrait subir toutes les tortures morale ou physiques sans pousser une plainte ou un cri. Irréductible, il reste farouchement enfermé dans le sentiment qu'il a de son devoir.

Brandt voudrait lui crier :

— Parlez, dites un mot ; je ne suis pas, ce soir, le chef qui commande, l'ennemi qui interroge, mais tout simplement un homme dont le désir est de parler cœur à cœur avec un autre homme de sa race. Évidemment, je ne suis à vos yeux qu'un aventurier ; mais vous ne savez rien de moi. Je suis capable, comme vous, de respecter un devoir, de mourir bravement.

Àquoi bon dire tout cela ? Les humains ne communiquent entre eux que par des apparences, des mots insuffisants, des regards incompréhensibles. Ils se sculptent eux-mêmes une figure qui les rend esclaves et derrière laquelle leur véritable essence reste secrète.

« Que peut-il ressentir, ce commandant ? Il a faim, il a soif ; il ignore si, demain, la mort ne viendra pas le surprendre. Il doit avoir peur, il doit souffrir. Cependant, son visage est de marbre. »

— Je m'excuse, commandant, d'être obligé de vous traiter avec tant de rigueur, mais vous connaissez les lois de la guerre ?

L'officier s'incline. Brandt l'envie d'être aussi calme, sûr de lui dans ces régions sereines où l'individu reste maître de soi, et insensible à toutes les compromissions terrestres. Cette région avait été jusqu'ici le domaine de Brandt. La présence d'une femme a suffi à l'en tirer.

Le silence du fort devient impressionnant. La nuit, habituellement fraîche, est lourde.

Dans sa chambre, miss Hopkins, anxieuse, se demande si elle devra subir jusqu'au lever du jour la présence de Groff et de Gestino.

Elle cherche un autre disque, mesure ses mouvements pour gagner du temps.

— Home, sweet home ! annonce-t-elle.

Et elle recommence à fredonner avant de mettre en marche le phonographe.

— Home, sweet home !

— Vous chantez bien, murmure Gestino, galamment. Continuez !

— Si cela vous fait plaisir, dit en riant la jeune Américaine.

Et, soudain, dans le silence du fort, remplaçant l'éternelle psalmodie des Arabes, les échos apportent le rythme d'une mélodie anglaise, scandée par une voix de femme, pas mécanique cette fois.

— Home, sweet home !

Brandt, qui griffonne, pour se donner une contenance, des dessins sans suite sur une feuille de papier, s'arrête et lève la tête, prêtant l'oreille.

Est-ce le reflet de son propre trouble ! Il croit voir le commandant tressaillir et s'émouvoir, impression fugitive, vite réprimée.

— Home, sweet home ! poursuit la chanteuse.

Le commandant se mord les lèvres, son port de tête s'amollit, ses yeux s'embuent de larmes. Le trouble du commandant n'est pas un mirage, il est réel. Brandt en est sûr.

— Cette voix semble vous émouvoir, commandant ?

L'officier sourit, désabusé, mais son regard n'a plus la franchise que Brandt aimait.

Au loin, la voix s'affermit, prend de l'assurance ; on dirait un appel. L'officier écoute, muet, sidéré.

— C'est une jeune Américaine égarée dans le désert, explique Brandt. J'attends des renseignements sur son compte.

Les yeux du commandant s'agrandissent démesurément. Sa main a un tremblement, et ce détail, Brandt le remarque encore.

L'âme du chef renaît en lui. Conscience de sa responsabilité, curiosité, émoi, il ne le sait ; mais, sans un mot, brusquement, pressentant un traquenard, il entraîne le commandant à travers les couloirs jusqu'à la porte de miss Hopkins. — Home, sweet home ! Cette fois, Brandt en est sûr, le prisonnier titube, ses jambes flageollent, et, de sa face déjà pâle, le sang s'est tout à fait retiré.

Sans frapper, sans prévenir, mû par un désir de savoir, de comprendre, Brandt, d'une seule poussée, ouvre la porte de la chambre de la jeune fille.

Miss Hopkins, droite près du phonographe, à la façon d'une chanteuse qui, sur une scène, exécute son tour de chant, auprès

d'un accompagnateur, s'arrête, saisie. Gestino et Groff se lèvent. Brandt, dont la silhouette masque celle du commandant, s'efface.

L'officier et miss Hopkins se font maintenant vis-à-vis.

Qu'a-t-elle donc, la jeune Américaine ?

L'uniforme d'un Français ne devrait pas l'émouvoir à ce point, ni la vue du commandant la troubler, plus que celle de Groff, de Gestino ou de lui, Brandt.

La voici qui refrène un cri, un élan, tandis que l'officier, nerveusement, fait passer un peu de salive dans sa gorge sèche et cherche à réagir contre la contracture des muscles de son visage.

Brandt observe, surveille, note les moindres détails de cette rencontre. Gestino et Groff également. La confrontation donne un résultat non prévu…

Miss Hopkins n'a pas bougé, elle poursuit, souriant bizarrement :

— Home, sweet home !

Mais sa voix s'étrangle, abandonnant tout synchronisme avec le disque. Brandt, immobile, prolonge la situation. Il guette le moment où l'Américaine et le Français se trahiront.

Gestino et Groff, l'un malin, l'autre méfiant, constatent le trouble, cherchent à percer le mystère.

Qu'il y ait une relation entre la présence de miss Hopkins et la capture du commandant, Brandt n'en doute plus. L'Américaine est une espionne au service des Français, chargée probablement

de repérer la geôle de l'officier, d'en signaler l'emplacement et de favoriser une évasion nécessaire à l'attaque prochaine.

En tout cas, une femme désignée pour rapporter des renseignements sur le fort et ses moyens de résistance.

Confondre miss Hopkins. Cette idée cruelle hante un bref instant le cerveau de Brandt. Certes, une telle solution serait logique et conforme aux injonctions du devoir, mais peut-il l'envisager ? Les espions sont passés sans jugement par les armes. Il ne se sent pas le courage de livrer cette fille charmante et gracieuse, qui l'a si fort troublé, aux fusils meurtriers ?

La guerre est une convention passagère, qui permet aux partis en lutte de piller, de violer, de tuer, sans être poursuivis par les lois. Mais un tel pouvoir est-il équitable et doit-on faire si bon marché des vies humaines ?

Miss Hopkins, d'ailleurs, aura quelque difficulté à nuire si Brandt la fait reconduire par quelques-uns de ses hommes, vers l'intérieur des terres, sous prétexte de lui laisser gagner la frontière persane. Le point important est de garder le commandant comme otage.

— Emmenez le prisonnier, commanda brutalement Brandt aux sentinelles.

Puis, s'avançant vers Groff et Gestino, simulant une violente colère pour mieux masquer son désarroi :

— Qui donc vous a permis d'entrer ici ?

L'Italien et le Brésilien ne sont pas dupes, d'autant plus qu'ils entendent le chef dire à la jeune fille :

— Votre identité, mademoiselle, a été vérifiée, vous êtes libre.

Le disque, machine indifférente, continue à tourner. Gestino et Groff partent ; la porte se referme ; le commandant est reconduit à son cachot. La jeune fille, ayant perçu l'imminence du danger, abandonne toute crânerie, toute coquetterie. Sa bouche ne murmure aucune parole, mais ses yeux expriment à l'égard du chef une infinie reconnaissance.

Le phonographe déraille, le diaphragme grince. Brandt le soulève et l'arrête, heureux, en se détournant, de masquer son émoi à la jeune fille. Sa pensée n'ose se préciser. Pourtant, il en convient, il donnerait maintenant sa vie pour cette Américaine dont il ne sait même pas le véritable nom. Il aime. Pour la première fois, il se l'avoue.

Miss Hopkins, lentement, consciente d'une protection, pose une main sur la manche de Brandt, et sa tête sur l'épaule du jeune homme.

— Vous êtes bon, murmure-t-elle.

Brandt sent fondre son cœur.

— Vous êtes bon.

Ce n'est pas vrai, il voudrait se défendre. Il n'est pas bon, il est égoïste, comme tous les hommes qui désirent une femme.

La désire-t-il vraiment ? Le sentiment qui le pénètre lui semble dépasser un mobile de ce genre. De sentir miss Hopkins blottie contre lui, il est heureux et ne souhaite rien d'autre. L'idée ne l'effleure même pas de toucher à l'un des cheveux de la jeune fille.

— Il faut que vous partiez, reprend-il d'une voix sombre et impérative.

Il voudrait ajouter :

— Je ne suis pas dupe. Vous êtes une espionne, mais je n'ai pas le courage de sévir. Vos yeux, votre charme m'ont ensorcelé.

Il murmure, au contraire, d'une voix qu'il rend dure :

— Vous poursuivrez votre route vers la frontière persane. Seulement, je distrairai quelques-uns des hommes de mon contingent pour vous escorter. Vos gens, eux, seront dirigés vers l'arrière. Je n'ai obtenu aucune précision sur leur identité.

La jeune fille voudrait parler. Son hésitation à accueillir avec joie la nouvelle de sa libération prouve à Brandt le bien-fondé des soupçons qu'il avait eus.

— Si vous le permettiez, dit-elle, dominant son émotion, j'aimerais passer un jour entier encore au poste « quatre ». Il est intéressant pour moi, et pour vous peut-être, de démontrer à mon pays que les troupes rebelles défendent un idéal.

— Impossible, répond Brandt ; dans une heure, il faut que vous soyez partie. Ne me forcez pas à vous donner d'autres explications.

Miss Hopkins n'ose insister ; seulement, elle lève vers Brandt de grands yeux suppliants ; le jeune chef s'incline.

— Dans une demi-heure, mademoiselle, quatre de mes hommes seront dans la cour du fort à vous attendre, avec l'ordre de vous conduire à la frontière.

Le commandement est ferme. Brandt, maintenant qu'il a agi, s'attarde en considérations secondaires.

— Je vous rendrai vos papiers et vous donnerai un autre sauf-conduit vous permettant de poursuivre votre route sans encombre, miss Hopkins.

Et, cependant, Brandt veut hâter le départ de l'Américaine. Il considère le passage de l'étrangère comme un mauvais tour du destin. Quand on doit livrer bataille, faire face au danger, il faut une sérénité d'âme inattaquable, être en quelque sorte un héros éloigné des sentiments coutumiers aux hommes. Dans sa révolte contre la vie, Brandt avait accepté la pensée de la mort comme une délivrance. Parce qu'une femme est entrée dans le fort, qu'elle est belle, charmante, séduisante, que ses grands yeux sont innocents, et sa voix douce, il se sent tout à coup replongé dans les promiscuités humaines ; des hésitations, des problèmes se proposent à lui.

Cette simple odeur d'eau de Cologne répandue dans la chambre, ces vêtements épars de femme, cette sensation de tenir un être désirable à sa merci rongent lentement ses forces.

S'il gardait miss Hopkins prisonnière pour lui montrer, dans la bataille proche, sa bravoure et son intelligence… Si, pour la défendre, il allait concevoir une tactique nouvelle lui permettant de mettre en déroute les troupes ennemies… Les rêves les plus fous assaillent la cervelle de l'homme aux moments les moins opportuns. Mais les rêves appartiennent au domaine de la féerie, de l'irréalisable. Brandt le sait.

— Mademoiselle, dit-il, je surveillerai votre départ.

Va-t-elle se trahir, l'inconnue, qui voudrait parler et garde le silence ? D'avoir échappé au danger qui la menace, aucune joie ne transparaît. Elle est rivée au sol par un secret désir. Le mensonge est entre elle et Brandt.

Les lèvres de l'Américaine remuent. Brandt, ne souhaitant aucun aveu qui l'obligerait à sévir, se dirige vers la porte. Il va la franchir, quand trois sèches détonations retentissent, venant de l'intérieur du fort, immédiatement suivies d'un cri, d'un brouhaha, d'une lutte.

Brandt se précipite dans le couloir, mais doit battre en retraite vers la chambre de miss Hopkins, refoulé par Groff et Gestino, qui arrivent en courant revolver au poing.

— Le prisonnier a voulu s'enfuir ! braillent-ils.

Àpeine le temps pour miss Hopkins de comprendre et Brandt de réaliser l'acte, que Gestino et Groff expliquent :

— Alors, nous lui avons collé deux balles dans la peau. Il a son compte.

Brandt n'a pas le temps de répondre, de demander des détails qu'un cri retentit, un cri sauvage et désespéré : c'est miss Hopkins qui, le visage en larmes, contracté, effrayant de désespoir, en proie à une crise nerveuse, hurle :

— Papa… mon papa…

Puis, sans se soucier de la situation et des dangers qu'elle peut courir :

— Où est-il ?… je veux le revoir…

Groff et Gestino lui ont, déjà, de leurs mains, emprisonné les poignets et les lui tordent, pour la maîtriser et l'obliger, ainsi, à rester sur place. Des Arabes, accourus, empoignent la jeune fille.

— Que son souhait se réalise ! disent Gestino et Groff. Emmenez-la auprès du prisonnier.

La jeune fille, pauvre loque humaine, se laisse faire et n'oppose aucune résistance. Elle est prostrée, ses dents claquent ; elle ne sait que murmurer dans un frisson de douleur :

— Papa ! mon papa !

Brandt ne commande plus ; il laisse ses deux seconds agir, prendre les initiatives qui lui incombent. La révélation de l'identité de la jeune fille a été si rapide, le drame a éclaté si brusquement que Brandt s'imagine être le jouet d'un cauchemar. De grosses gouttes de sueur perlent sur ses tempes. Il doit être prisonnier de son devoir, de l'exemple à donner, de la discipline du fort. Son cœur est remué.

Groff et Gestino éclatent d'un gros rire et se frappent sur les cuisses comme deux méchants garçons, se réjouissent d'une sinistre farce. L'Italien doucereux rompt le court silence :

— On se doutait, Groff et moi, que la petite demoiselle était une espionne. Alors, on a voulu savoir…

Et les deux hommes racontent qu'ayant surpris des regards de connivence et une émotion inexplicable entre l'Américaine et le commandant français, ils ont, après être sortis de la chambre, tiré en l'air pour faire croire à la fuite, puis à la mort du prisonnier. Ayant pressenti une manœuvre louche, au moyen de cette sinistre comédie, ils ont voulu forcer l'aveu de la jeune fille.

— Que penses-tu de notre petit truc, Brandt ?

— Très habile, dit le chef, complimentant ses subordonnés, alors qu'il eût voulu les pulvériser et leur faire payer cher l'abominable stratagème auquel miss Hopkins… non, M Veller s'est laissé prendre.

— Qu'allons-nous faire ? dit Brandt.

— Les fusiller tous deux, répliquent Groff et Gestino, et sans autre forme de jugement.

— Mais si j'ai bien compris, mes amis, essaye de répliquer Brandt, cette jeune fille n'est pas une espionne… Donc, nous n'avons qu'à la garder prisonnière ici…

— Nous ne voulons pas de ça… la loi, c'est la loi. Non, mais vois-tu qu'il faille rogner sur notre ration pour nourrir la jeune demoiselle !

Brandt sent qu'il est inutile de discuter ; ses deux camarades se frottent les mains, pirouettent. N'ont-ils pas raison, du reste, et lui, Brandt, n'a-t-il pas tort, en cédant à une pitié dont, seul, il connaît le secret.

— Si ça te fait trop de peine, Brandt, c'est moi qui, au petit matin, commanderai le peloton d'exécution, propose Gestino, en clignant de l'œil.

— Et puis, tu sais, nous ne t'en voudrons pas si, avant la fusillade, tu passes un moment agréable avec la Française. Non, mais a-t-elle bien joué son rôle tout de même, la péronnelle !

Brandt le sait maintenant : la jeune fille n'échappera pas aux lois de la guerre. S'il résistait, lui, le chef, à la volonté de ses com-

pagnons, il susciterait l'indiscipline et la révolte.

Il peut retarder l'heure fatale, veiller à ce que la jeune fille soit respectée, mais c'est tout.

« Elle a voulu son sort, pense-t-il, je n'y puis rien. J'ai fait vis-à-vis d'elle ce que j'ai pu. »

Il sait, malgré tous ces beaux raisonnements, qu'il ferait bon marché de son existence de rebelle pour la sauver.

— Est-elle sous bonne garde ? demande Brandt pour dire quelque chose.

— Les Arabes l'ont conduite dans le même cachot que son père et le nombre des sentinelles a été triplé.

— Eh bien ! les amis, allons nous coucher ; nous procéderons à l'exécution dès demain à six heures, après avoir prévenu de la sentence les prisonniers une demi-heure avant !

L'incident est clos. Brandt entraîne ses compagnons en dehors de la pièce, non sans que Gestino ait tenté de subtiliser à son profit le fameux phonographe.

— Allons, dit Brandt, laissez cela, vous n'êtes pas des voleurs, tout de même !...

Et, en refermant la porte de la chambre de la Française, il apparaît à Brandt que le couvercle d'un cercueil retombe sur lui.

07

Les Arabes n'avaient pas conduit directement la jeune fille à son cachot. C'est un plaisir rare que de molester une roumie. Le détachement de garde s'était amusé à promener la prisonnière à travers le fort : les soldats rebelles crachaient sur elle, l'injuriaient, lui envoyaient des coups de crosse dans les reins ou la tiraient par les cheveux, prétexte pour approcher leur visage du sien. La Française ne pouvait rester insensible aux coups, mais sa souffrance morale était plus grande encore ; elle poussait des gémissements, hoquetait de douleur, se laissait presser et bousculer comme une pauvre petite chose inerte. Enfin, la sinistre promenade prit fin. Les seuls mots qui sortaient de la bouche de la pauvre enfant étaient ceux-ci :

— Conduisez-moi près de mon père, je veux le revoir.

Mais les Arabes ne parlaient que leur idiome et ne savaient entendre aucune supplication.

Un geôlier ouvre une porte au judas grillé et, par un coup de poing violemment asséné dans le dos, la captive est jetée dans une ignoble caverne presque noire. Sa tête heurte une paroi et ses oreilles perçoivent un grincement de clef dans la serrure de la porte. Étourdie, cahotée, aplatie contre le mur, elle égratigne de ses ongles la pierre lisse, dans l'inconscience de sa douleur. Tout à coup, assourdies, comme ouatées, les syllabes de son nom sont prononcées :

— Marie-Anne !…

Tout le monde, ici, ignore qu'elle s'appelle Marie-Anne. Elle ne sait plus si elle vit ou si elle est le jouet d'un cauchemar, si elle

appartient au rêve ou à la réalité.

— Marie-Anne, ma petite Marie-Anne !

Avant qu'elle ait pu réfléchir, deux bras l'enserrent ; elle se retourne et, par la mince clarté de lune que laisse passer la meurtrière du cachot, elle aperçoit le commandant Veller.

— Papa ! hurle-t-elle.

Elle le regarde, se colle à lui, l'étreint comme pour bien se persuader qu'elle ne serre pas dans ses bras un fantôme, mais l'être cher, bien vivant dont elle pleurait la mort.

— Papa, papa, mon cher papa !

— Marie-Anne, ma petite Marie-Anne !

Des noms, des mots familiers, des pleurs mêlés :

— Pourquoi es-tu venue ici ? dit le commandant Veller.

— Je voulais organiser ton évasion, père.

— Folie, ma pauvre petite ! Qui a commis l'imprudence de te laisser partir ?

— Le général ne voulait rien tenter pour te sauver. Ma connaissance de l'anglais m'a permis de me faire passer pour miss Hopkins, tu sais, la journaliste américaine de qui nous avions fait la connaissance à Damas ! Elle m'a prêté ses papiers, attendrie par mon désespoir et trouvant very exciting mon projet d'aller à ton secours.

Puis, soudain, s'interrompant :

— Mais les deux hommes qui étaient avec moi, là-haut, m'ont dit que tu avais voulu t'enfuir et qu'ils t'avaient tué !

— Ruse de guerre, dit après un temps de réflexion le commandant, pour te faire avouer ce que tu ne voulais pas dire. Ils ont remarqué notre émotion en nous retrouvant. J'ai vu que nous étions perdus.

— Que peuvent-ils contre nous, ces monstres, maintenant que nous sommes réunis ?

— Nous faire mourir ensemble, nous torturer, nous séparer, que sais-je ?

— Il faut agir, père, vite, vite, vite !

— On ne sort pas d'un cachot bien gardé sans complicités secrètes, et personne, ici, ne nous veut du bien.

— Qui sait, père ?

Que Brandt eût été heureux si, à cet instant, il avait pu pénétrer dans la pensée de la jeune fille. Du cerveau de Marie-Anne Veller, c'était un Brandt chevaleresque, généreux, bon, qui jaillissait, armé de pied en cap, de toutes les qualités.

— Personne dans ce fort ne nous veut du bien, répète le commandant Veller d'un ton sombre, tâchant d'enlever doucement toute illusion à sa fille ; je n'y ai rencontré que des traîtres, des gens que des intérêts particuliers ou des haines individuelles ont dressé contre nous.

De sa main, l'officier français caresse les boucles blondes de sa fille, essuie ses larmes. Le commandant Veller, veuf très tôt, avait élevé son enfant avec les soins d'une mère ; sa petite ne l'avait ja-

mais quitté au cours de ses séjours dans les colonies. Ces deux êtres étaient l'un pour l'autre tout leur univers. Dans la joie de se trouver, ils oubliaient que la mort les guettait.

En haut, un véritable conseil de guerre se tient sous la présidence de Brandt :

— Pensez, disait le chef à Groff et à Gestino, que la présence au poste « quatre » du prisonnier français peut retarder l'attaque de l'ennemi ou tout au moins servir nos tractations avec lui. La présence de sa fille, que nous ne manquerons pas de faire connaître, augmente la valeur de notre monnaie d'échange.

— Baliverne, mon vieux ! Nos Arabes ne comprendront pas la subtilité de ton raisonnement : pour eux, une espionne est une femme qui doit être passée par les armes. Ils savent très bien que, si l'un d'eux était surpris dans le camp ennemi remplissant pareille mission, douze balles dans la peau mettraient un terme à sa chienne de vie.

— Les Arabes n'ont qu'à obéir et à ne pas discuter les ordres que je donne.

— Alors, Monsieur veut jouer au dictateur ; il se croit Mussolini ou Primo de Rivera, réplique Groff. Les Arabes peuvent se soumettre à la discipline qu'on leur impose, mais s'ils te critiquent, à l'heure du combat, ils agiront à leur guise. Il ne faut pas que leur foi en toi soit diminuée.

— Croyez-moi, mes amis, nous galvaudons des atouts aussi précieux qu'un as ou un valet à la belote, dans la formidable partie qui est engagée, dit Brandt en forme de blague, pensant qu'un langage familier le rapprochera de ses compagnons.

— Brandt, mon petit ami, réplique Gestino, on dirait, ma foi, que tu cherches à nous endormir pour sauver la donzelle. Si tu veux, je te propose une chose : dirige la Française vers le camp de l'émir, qui décidera de son sort et pourra, si cela lui convient, la garder en otage ou s'en servir comme d'une « monnaie d'échange », ainsi que tu le dis si bien, ou encore l'envoyer dans l'autre monde.

Le raisonnement de cette brute de Gestino est juste. Brandt ne peut rien lui opposer, mais il n'ignore pas le sort qui attendrait la jeune fille si on la conduisait à l'arrière : le viol d'abord, la mort ensuite, et quelle mort !

Il faut à tout prix que M Veller reste dans le fort et que la menace d'exécution soit écartée.

— Je ne puis distraire une escorte de notre contingent, tous nos hommes doivent rester à leur poste de combat ; nous n'avons pas trop d'unités pour nous défendre.

— Alors, l'exécution sans phrase, commande Groff.

Et, se frottant les mains :

— Je me réjouis à la pensée de voir les petites manières de la condamnée, ses regards suppliants, sa peur au petit matin, quand les fusils seront braqués sur elle.

— Jolie vengeance sur les femmes, hein, Gestino ?

— Remarque, Brandt, que nous ne te demandons pas la peau de l'officier français, lui seul suffira bien à nous servir de rempart. Le tuer, certes, serait une faute, je te l'accorde.

Une idée lâche traverse l'esprit de Brandt : celle de livrer en pâture à la férocité de ses troupes la personne du commandant et de sauver sa fille, en la faisant passer comme un otage de valeur supérieure, les Français répugnant à sacrifier la vie d'une femme. Mais cette solution ne serait-elle pas pour M Veller le plus cruel des supplices ? Brandt écarte cette idée, il réfléchit. Il ne sait plus que dire.

— Une suggestion, Brandt, capable de tout concilier : si tu crois vraiment que notre double prise soit de nature à favoriser notre défense, livre la jeune Française au plaisir des Arabes et au nôtre, cela calmera les esprits. L'on verra ensuite !

Brandt sent la colère monter en lui. Ses pires ennemis ne sont pas les Français, mais ces gens qui l'entourent. Comme il aimerait les voir disparaître ; comme il voudrait qu'un obus vint, à ce moment les anéantir !

Àtous ses arguments, Groff et Gestino opposent une fin de non-recevoir, juste dans les attendus.

— Votre haine des femmes vous fait commettre la pire des gaffes. Qu'il soit fait selon votre volonté et qu'à six heures du matin le peloton d'exécution soit prêt !

— Enfin, nous te reconnaissons, vieux frère ! s'écrient joyeusement Groff et Gestino. Quand on pense que, jusqu'ici, dans le désert, ces sacrées femmes viennent nous diviser. Devoir et camaraderie avant tout, c'est ce que tu nous rabâches, hein, Brandt…

— Il ne s'agit pas de cela, vous le savez bien. Tout de même, vos cerveaux de brutes…

— Merci pour le compliment, Brandt.

— … pourraient être plus subtils. Cette Française, j'en suis sûr, n'est pas une espionne ; elle est venue simplement ici dans le but de sauver son père, de le faire évader. Elle n'y a pas réussi. Cela vaut-il la mort ? T'as eu une mère, Gestino ? T'as eu une mère, Groff ?

— Moi, pas connu, répond l'Italien, suis enfant de l'Assistance publique.

— Je ne me souviens que de coups, de cris. À l'âge de dix ans, je me suis engagé chez des planteurs de mon pays pour fuir la tyrannie des auteurs de mes jours, dit Groff.

Brandt a de plus en plus la ferme conviction qu'il s'égare.

— T'as jamais souhaité, Gestino, voir un enfant égayer la petite maison d'Herculanum dont tu rêvais ?

— Ma foi, non.

Brandt regarde ses compagnons comme s'il considérait des fauves :

— Vous êtes des bêtes humaines, plus esclaves de vos instincts et de votre égoïsme que les hyènes qui viennent rôder le soir par ici.

— Nous te remercions de tes aménités, Brandt. Tu nous avais habitués à plus de politesse.

— Et puis, cessons ce débat ; vous êtes contents, puisque votre jugement prévaut et que, demain, la jeune Française sera passée par les armes, même ce soir, si vous le voulez.

— Allons, t'emballe pas, maintenant.

Et Groff et Gestino clignent de l'œil en signe de connivence.

Le conseil de guerre est levé ; afin de se débarrasser de ses seconds, Brandt prend un dossier et joue à l'homme qui veut être seul pour travailler.

Gestino et Groff s'en vont ; les pas pesants du Brésilien et ceux plus furtifs de Gestino s'éloignent.

Brandt, resté seul, essaie de jeter quelque lumière sur ses sentiments. Il le sait, tout son être se dresse contre l'odieux supplice qui se prépare.

Pourquoi ?

Question de justice ? Non, la jeune Française, fille de militaire, n'ignore pas les lois de la guerre et, par conséquent, n'a tenté de pénétrer dans le fort que connaissant bien les dangers qu'elle courait.

Humanité ? Non, la guerre est cruelle par principe et ceux qui attaquent ou se défendent ne sauraient obéir à un idéal de pitié.

Une femme arabe s'égarant aux avant-postes de l'adversaire aurait subi le même sort. Aux batailles et aux conquêtes ne doit se mêler nulle préoccupation sentimentale. C'est un fait admis du monde entier.

Sauvegarde du fort ? Précaution inutile, ainsi que l'a fait remarquer le Brésilien. La présence du commandant Veller suffit.

Brandt revient vers les sentiments d'humanité : tuer un être sans malice, un être jeune qui ne demande qu'à vivre, le faire mourir sous les yeux d'un père impuissant à le protéger, n'est-ce pas indigne de gens civilisés ? On traite les Chinois de barbares

parce qu'ils inventent, avant de donner la mort, des raffinements monstrueux. N'est-ce pas se rabaisser que de les imiter ? Supprimer une vie humaine, passe encore, si cette vie gêne une collectivité, mais distiller la souffrance prend figure de monstruosité. Pourtant, Brandt n'est pas responsable du drame, ce n'est pas lui qui l'a créé, voulu. Il le subit, voilà tout, et se doit à son rôle de chef.

Il ne connaissait pas, le matin encore, M Veller… Son prénom, il l'ignorait même. Au fait, comment peut-elle se nommer cette jeune Française ? Marie, Marguerite, Madeleine !

Mais que va-t-il chercher là !… Brandt regarde la photographie du faux passeport au signalement de miss Hopkins. La bouche souriante est bien dessinée. On pressent que, plus tard, elle sera voluptueuse après l'initiation amoureuse. Les yeux sont francs, courageux, purs sans coquetterie, miroirs d'une âme sans détours. Les cheveux blonds sont adorables. Une auréole, un diadème ! Gagner la confiance de cet être charmant, se mettre à son service, pénétrer dans son intimité, connaître ses mobiles secrets d'action, la consoler, la rassurer et recevoir d'elle en échange un peu d'affection : c'est l'unique récompense que souhaite Brandt. Malgré l'heure tragique, il rêve… il espère retarder, par l'évocation de biens imaginaires, le moment prévu où il réalisera son impuissance.

S'il organisait la fuite de la prisonnière, en lui faisant jurer sur l'honneur de ne rien révéler aux Français de la position du fort, de son état de défense, la priant seulement de proposer à l'état-major ennemi une sorte de trêve dont la vie du commandant Veller serait le prix. Mais oui, c'est cela, la solution est trouvée. Elle partira, plénipotentiaire, chargée de négociations officielles.

Comment n'a-t-il pas offert ce marché à Gestino et à Groff, qui craignent de mourir dans la bataille prochaine ?

Une sorte d'exaltation envahit le cerveau de Brandt ; il sort de la pièce, descend en hâte les escaliers, entre dans la cambuse de ses seconds : elle est vide.

Le fort a ce soir un air de fête, les yeux des sentinelles brillent et un sourire de féroce contentement anime leur face. Brandt doute, déjà, de voir sa proposition bien accueillie. Les actes que l'on commet et que l'on croit issus de nécessités et de réflexions altruistes ne sont que la manifestation de sentiments inconscients et individuels plus forts que tout.

Brandt est résolu maintenant à sauver la jeune fille, dût-il, lui-même, servir de victime expiatoire.

Comment est-il arrivé à prendre cette brusque décision, après tant de tâtonnements ? il l'ignore ; il ne s'analyse même plus, il ne cherche pas à définir les mobiles qui le poussent à agir.

Il est en proie au désir d'une action immédiate.

— Groff, Gestino, crie-t-il, pénétrant dans la cour où règne parmi les Arabes une certaine agitation.

— Chef ?

— Que faites-vous donc ?

— Nous tirons au sort ceux qui, demain, feront partie du peloton d'exécution.

Petit jeu auquel se livrent les gens du fort, assis autour d'un grand feu réchauffant. À la lueur des flammes, des parties de dés

se sont engagées, et les gagnants doivent avoir l'honneur de tirer sur la roumie.

— Sonnez l'extinction des feux. Tout le monde dans les chambrées, sauf les sentinelles de nuit. Je ne veux plus voir personne dehors.

Brandt est obéi.

— Ils sont contents ce soir, les soldats, dit Groff à Brandt, chacun d'eux sait déjà où il placera sa balle dans le corps de la belle, comme moi, autrefois, mes poignards.

— C'est à Ahmed que revient la tâche de viser au cœur, ajoute Gestino.

Brandt ne dit rien, il pense à l'inanité de la proposition qu'il voulait faire.

— Allez dormir, les copains, en attendant la petite fête, dit Brandt, bon enfant, alors qu'une sueur froide lui couvre le corps entier.

Les trois hommes se séparent. Brandt s'imagine que Groff et Gestino veulent lui parler. En fait, les deux hommes s'arrêtent, reviennent vers lui, puis se retournent :

— Nous te souhaitons de beaux rêves, Brandt, crient-ils d'un ton plein de mystère et de sous-entendus.

La porte de leur repaire refermée, le jeune homme demeure seul, avec la sentinelle de garde. Dans un coin de la cour, les chevaux et les chameaux reposent paisiblement ; Brandt remarque que les fins coursiers sont sellés, toujours prêts, par prudence, à partir en cas d'alerte.

Quand tous les bruits se sont éteints, le chef se dirige vers le cachot des prisonniers, et donne des ordres aux geôliers qui montent la garde :

— Conduisez en haut les Français, pour leur dernier interrogatoire.

En écoutant la serrure grincer, le commandant Veller et Marie-Anne se serrent l'un contre l'autre :

— N'aie pas peur, petite ! dit le père, voulant masquer son angoisse.

Lui, a la pleine conscience du danger.

Le geôlier entre, et dans son idiome commande :

— Suivez-moi !

Le commandant soutient sa fille.

— Je n'ai pas peur, papa…

La porte du cachot se referme.

Des couloirs, des escaliers.

— Encore un interrogatoire sans doute, murmure le commandant, dont le visage exprime plus de sérénité en considérant que l'intérieur du fort est dépouillé de cet apparat militaire qui prélude aux exécutions.

— Vous comprendrez, commandant, qu'il est de mon devoir, vu les circonstances nouvelles, de procéder à une enquête ? dit Brandt, froid, en accueillant le commandant et sa fille.

L'officier français s'incline et ne répond rien.

— Rompez ! commande Brandt aux geôliers arabes, et montez la garde dans le couloir.

Les trois Européens, restés seuls, gardent le silence ; le commandant est très digne, très froid. Marie-Anne Veller s'enveloppe frileusement dans son kimono à ramages. Elle ne regarde pas le jeune chef, elle a perdu toute coquetterie et tout entrain. Brandt remarque ses joues pâles, la bouffissure de ses yeux, les mèches de ses cheveux en désordre.

« Comme elle est attendrissante ! » pense-t-il.

Et il frémit à la pensée qu'Ahmed, l'habile tireur, pourrait viser juste et mettre fin à une vie qui s'extériorise avec tant de charme et d'attrait dans les moindres circonstances.

— Votre nom et vos prénoms, mademoiselle, dit-il d'une voix rude pour cacher son émoi.

— Marie-Anne Veller, Française, fille du commandant Veller.

— Quels ont été vos buts en forçant par ruse l'entrée du poste « quatre » ?

— Faire évader mon père.

— Vous jurez que nulle mission d'espionnage ne vous a été confiée…

— Je le jure. J'ai quitté les lignes françaises sans l'autorisation de l'état-major.

Les questions sont nettes, les réponses précises.

— Me feriez-vous le serment, sur votre honneur de fille de soldat, que vous ne révéleriez rien de ce que vous avez vu ou enten-

du ici, au cas où je consentirais à vous rendre la liberté, et accepteriez-vous de vous diriger vers la frontière persane sous le nom de miss Hopkins avec un ou deux hommes de votre escorte ?

Le commandant Veller, avec une infinie reconnaissance, regarde Brandt, dont il commence à comprendre les intentions généreuses.

— Monsieur, je jure de ne révéler à quiconque ce que j'ai pu entendre et voir ici et de me diriger, comme vous me l'offrez, vers la frontière persane, sous le nom de miss Hopkins, si vous rendez à mon père la liberté.

— Vous me demandez une chose impossible, mademoiselle. Le commandant est notre prisonnier, il doit le rester. Mais je voudrais oublier votre imprudence, voilà tout.

— Je ne quitterai pas mon père, monsieur.

Les questions et les réponses sont officielles, faites à haute voix.

— Parlons moins fort, je vous en prie, dit Brandt, délaissant tout à coup le ton de chef pour prendre celui de l'ami. Commandant, écoutez-moi bien et ne m'interrompez pas, quoi que vous puissiez entendre. La situation est grave. Il a plu à mes subordonnés, malgré mes conseils, mes avis, mes ordres, de considérer votre fille comme une vulgaire espionne et ils ont décidé, en conséquence, sa mort. L'exécution doit avoir lieu dans quelques heures, au petit matin. Vous connaissez l'âme de ces gens, ils se délectent à la pensée de faire souffrir une roumie !

Instinctivement, le commandant prend sa fille dans ses bras et Brandt remarque que les dents de Marie-Anne Veller se mettent

à claquer.

— Ne craignez rien : j'ai décidé de sauver Mademoiselle. Je ne trahis pas ma cause, puisqu'il ne s'agit pas de rendre la liberté à une espionne, mais à une fille qui veut protéger son père. Deux conclusions s'imposent : soit que M Veller, je le répète, consente à poursuivre sa route, soit que, retournant vers les lignes françaises, elle accepte de négocier une trêve dont votre vie, commandant, sera le prix. Je ne doute pas que vos compatriotes ne trouvent le moyen de nous satisfaire et de vous épargner.

Le prisonnier a compris les intentions du chef rebelle. Il lui tend la main. Brandt est très ému par ce geste spontané.

— Je ne quitterai pas mon père. Je ne partirai d'ici qu'avec lui ou je ne partirai pas.

— Mademoiselle, ne me demandez pas plus que je ne puis offrir, je ne puis devenir un traître.

Et, devant l'entêtement de Marie-Anne :

— Mais, mademoiselle, vous ignorez le sort qui vous attend. Je ne pourrai vous défendre contre la grossièreté de mes gens, avant qu'ils vous exécutent. Réfléchissez. En acceptant de mourir, vous ne sauvez pas votre père, qui restera notre prisonnier avec cette affreuse douleur de voir sa fille chérie fusillée comme une simple espionne.

— La mort ne m'effraie pas, monsieur !

— Marie-Anne, murmure le commandant, accepte. Je dois courir le sort des batailles, c'est mon métier et mes jours peuvent encore être épargnés. Mais toi…

Puis, se tournant vers Brandt :

— Monsieur, n'écoutez pas ma fille, sauvez-la malgré elle.

— Mademoiselle, à votre contact et à celui du commandant, mon âme d'Européen m'a rendu solidaire de vous. J'ai cru bon de soutenir jusqu'ici la cause des Arabes ; je la défendrai durant toute cette guerre, estimant qu'un homme d'honneur ne doit pas faillir à la mission qui lui a été confiée. Mais, en mon âme et conscience, je juge ne pas y contrevenir en vous sauvant de la mort et des humiliations physiques qui la précéderaient. Vous me comprenez, commandant ?...

— Ma petite, je t'en prie, j'en ai la certitude, je retournerai bientôt près de toi à Damas. Tu saisis le problème, il ne s'agit pas de mourir ensemble, mais, pour moi, de continuer à vivre sans toi ; tu n'as pas le droit de m'infliger cette souffrance, si profonde qu'aucun homme ne saurait l'envisager sans trembler.

— Je ne te quitterai pas, père !

Et, soudain, ce sont deux voix d'homme suppliantes qui parlent sans éclat :

— Marie-Anne, ma petite !

— Mademoiselle !

— L'heure est grave !

— Ce n'est pas une comédie, mais une réalité.

— Les Arabes sont sans pitié, ils exécuteront la sentence.

— Marie-Anne, ma petite, retourne vers les lignes françaises.

— Mademoiselle, pensez que, dans quatre heures, le peloton d'exécution sera prêt à vous fusiller.

— Je ne partirai pas, je ne partirai pas, murmure Marie-Anne. Inutile d'insister, monsieur, si vous m'offrez la liberté avec mon père, je l'accepte, sinon je préfère mourir.

De grosses larmes coulent maintenant sur les joues du commandant, ce militaire, jusqu'ici impassible, est redevenu tout simplement homme.

Marie-Anne Veller est exaltée, Brandt ne sait plus que faire, que dire ; il voudrait briser sa tête contre les murs, en criant.

Dans la salle basse, les deux lieutenants sont aux aguets.

— M'est avis, dit Groff à Gestino, que Brandt tient un conciliabule. Avec qui ?

Ils se regardent, méfiants.

— Brandt conte peut-être fleurette à la petite.

Et les deux hommes de rire et de se bourrer de coups de poing.

— Il serait sans doute prudent de lui rappeler que les copains veulent prendre part à la fête.

Et les deux hommes montent l'escalier en courant. En voyant, à la porte de Brandt, le geôlier armé, ils se regardent.

— Nous avons eu du flair !

Chacun d'eux se redressent, très dignes, et bousculant l'homme de garde, entrent dans la pièce.

Le père et la fille sont effondrés, les yeux fixés au sol. Le corps mou, Brandt, silencieux, guette leur réponse.

Gestino et Groff, en guise de prétexte à leur entrée inopinée :

— Nous avons entendu du bruit dans votre bureau, commandant Brandt, et nous venons voir si notre aide vous est utile.

Brandt est obligé de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de reprendre son masque de chef hostile.

— Vous n'êtes pas de trop, camarades. Je prévenais Mademoiselle de la sentence prononcée contre elle, en lui proposant une unique chance de salut, offert sous forme de marché, au commandant Veller.

Gestino et Groff, intéressés, se rapprochent et se mettent aux côtés de Brandt.

— Commandant, dit le chef, les renseignements que vous pouvez nous donner sur les positions et les intentions de vos troupes nous seraient, vous ne l'ignorez pas, d'une grande utilité. Si vous voulez bien sortir de votre mutisme et répondre à mes questions, nous nous engageons, mes amis et moi, à respecter la vie de votre fille. N'est-ce pas, les copains ?

— C'est à voir, répond Groff.

— Voulez-vous parler, commandant ? interroge Brandt.

Spontanément, Marie-Anne Veller s'écrie, craignant que son père ne faiblisse :

— Je suis prête à mourir !

Et le père ajoute :

— Aucune menace ne saurait délier la langue d'un officier français.

— Alors, que l'arrêt s'exécute ! dit Brandt. Quant aux hommes de votre escorte, ils seront envoyés à l'arrière, l'émir décidera de leur sort.

La jeune fille se jette dans les bras de son père.

En français, pour que les prisonniers comprennent, Brandt ajoute :

— Gestino, aie soin que le geôlier apporte, dans le cachot, d'ici une demi-heure, à M Veller, ses habits d'homme. Nous ne voulons pas avoir l'impression de tuer une femme.

— L'ordre sera exécuté, commandant, réplique Gestino, très solennel.

Brandt, encore une fois, reste seul. La porte fermée, il s'assure que les pas s'éloignent.

Certain de ne plus être dérangé, il vérifie si deux burnous sont toujours dans une armoire et aussi deux fortes limes parmi des outils. Puis, il prête l'oreille aux moindres bruits.

Brandt est résolu à sauver Marie-Anne.

« Mais, je trahis…

« Voyons, est-ce que je trahis, vraiment ? Récapitulons :

« Marie-Anne Veller n'est pas une espionne, l'amour filial seul a guidée sa conduite.

« Elle n'a rien surpris de nos secrets.

« La présence du commandant ici est inutile à notre sauvegarde. Lui-même s'offrirait en holocauste s'il croyait que sa mort pusse favoriser l'attaque des siens et leur marche victorieuse.

« Son départ, donc, ne changera rien. »

Mais a-t-il le droit de prendre seul, lui, Brandt, une telle décision, bien qu'il soit le chef ?

Pourquoi se cache-t-il de ses camarades ?

Pourquoi agit-il sournoisement ?

Jamais il n'aurait eu l'idée de faire évader le commandant si Marie-Anne ne l'avait troublé, séduit.

« Suis-je donc comme les autres, pis que les autres ?...

« Groff et Gestino, dans leur cerveau de brute, n'auraient jamais conçu un plan aussi machiavélique... Je dois me maîtriser !

« Mon devoir, quel est-il ?

« Rendre au bonheur deux êtres que la barbarie de la guerre a séparés ?

« Respecter ma consigne ?

« Mourir me serait plus facile... »

Au diable les limes et les burnous... Brandt a pris une résolution extrême... Il va, sans plus réfléchir, confier à ses camarades ses pensées mauvaises ; il leur demandera de le lier, de l'enfermer dans un cachot...

Mais, aussitôt, la vision des canons braqués sur Marie-Anne se met à se former, à se déformer, à se reformer dans son esprit...

Et, comme un automate, il reprend les limes et les burnous.

Gestino et Groff ont fait escale dans la chambre de la jeune fille, se livrant au plus éhonté des pillages.

— Eh ! l'ami, dit Groff à un Arabe qui passe, va porter cela à la roumie.

Et il lui lance une chemise de sport, une culotte de cheval et des bottes souples.

L'ordre de Brandt étant ainsi exécuté, les deux hommes s'amusent à palper les fines chemises de batiste, les autres vêtements épars.

— Il y a beau temps qu'on n'avait pas respiré des frusques de femme. Ma parole, le linge de Lona n'était ni aussi fin ni aussi parfumé.

Gestino se couvre d'eau de Cologne et Groff met une chemise dans sa poche. Demain, ils se partageront le reste.

— Dis donc, Groff, j'espère qu'on va séparer la Française de son père et qu'on l'isolera, avant l'exécution, dans la cellule des condamnés.

Cette phrase est pleine de sousentendus. Les deux hommes se sont compris.

— Je veillerai moi-même à ce que cette petite formalité s'accomplisse, répond Groff.

— Pas sans moi, eh ! vieux bandit !

Le fort est rentré dans le calme : dans les pièces isolées, chacun est solitaire avec ses pensées, ses préoccupations, ses

douleurs.

Dans le cachot, le père et la fille, serrés l'un contre l'autre, ne parlent plus.

Groff et Gestino se sont étendus sur leurs couchettes de planches.

On pourrait s'étonner de voir Brandt, à pas de loup, descendre les escaliers, parcourir les couloirs, portant sur son bras deux burnous. Mais, à l'intérieur, les sentinelles sont à moitié endormies ; en haut, sur le chemin de ronde, les veilleurs ont les yeux fixés vers l'horizon.

Aucune horloge, aucune sonnerie ne marquent les minutes qui passent. Seule, l'ombre de Brandt se profile sur les murs. Jamais encore le jeune chef n'a paru, dans la nuit, aussi anxieux du bon ordre du fort. Il vérifie les sangles des chevaux arabes, et craignant, explique-t-il, qu'un coup ne soit tenté avant le lever du jour, il donne l'ordre aux sentinelles disséminées dans la cour d'aller face à l'ouest, près des créneaux, renforcer la théorie des veilleurs :

— Aucune garde vers l'est, dit-il. De ce côté, rien à craindre, le danger ne peut venir de l'arrière.

Il va, il vient, payant de sa personne.

08

Cependant, le commandant et sa fille ont regagné leur cachot :

— Ma petite, ma pauvre fille, je ne survivrai pas ! dit en sanglotant le commandant.

Le père et la fille, blottis l'un contre l'autre, sont immobiles, perdus dans leurs pensées et dans leur amour. Ils ne peuvent plus rien espérer : les barreaux de la fenêtre sont solides, la lourde porte hermétiquement fermée et gardée par des sentinelles vigilantes. Eussent-ils réussi à s'évader d'entre les murs de leur prison, qu'au dehors, dans la cour intérieure, ils n'auraient pu se soustraire à la garde des veilleurs.

Un coup de fusil aurait devancé l'heure du supplice, voilà tout. Devant l'inévitable, il faut s'incliner, subir et accepter le destin aussi cruel soit-il.

— Courage, mon petit, courage, murmure le commandant, répondant à une larme qu'il vient de sentir couler sur sa main.

Mais, hélas ! il se sait impuissant.

— Courage, répète-t-il encore, en écoutant claquer les mâchoires de Marie-Anne.

— Nous ne pouvons en vouloir à ces gens. Ils font leur devoir. D'autres qu'eux se seraient montrés plus brutaux. Le commandant du fort a tout fait pour te sauver.

Puis, un nouveau silence.

— Voyons, Marie-Anne, écoute-moi : accepte le risque de me laisser ici et pars. Un homme seul trouve le moyen de se tirer d'affaire. Que sais-je : le poste « trois » conquis, une trêve peut intervenir, le quartier général imposer des conditions et proposer un échange de prisonniers dont je bénéficierai. Le chef, de qui

notre sort dépend, envisageait, je crois, la possibilité de t'envoyer comme émissaire auprès des nôtres. Ce serait du temps de gagné. Je suis certain que rien ne sera tenté contre ma vie durant les pourparlers.

— Tu dis cela pour me tranquilliser, père, mais je sais très bien que nos troupes comptent attaquer le fort « quatre » et que tu seras la première victime.

— Ce n'est pas sûr, ma chérie. Je puis obtenir encore d'être envoyé au camp de l'émir. Durer, vois-tu, serait, dans notre cas, la suprême habileté. Réfléchis, ma fille bien-aimée. Toi morte, je ne te survivrai pas, tu le sais. Le sacrifice de ta vie n'est pas une solution.

— Je comprends, père, je comprends, mais je préfère mille fois périr sous les balles de nos adversaires que vivre séparée de toi, ignorant tout du sort que l'on te réserve.

— Ai-je appris l'égoïsme à mon enfant ? Le courage, vois-tu, petite, ce n'est pas seulement d'offrir sa vie en holocauste et d'accepter crânement la mort, mais de dominer sa propre volonté, de calculer, à l'heure du danger, le meilleur rendement des forces. Lutter, ce n'est pas accepter les coups, mais mieux encore réagir contre eux au mépris de ses propres sentiments, de ses propres faiblesses, selon les circonstances. Que dirais-tu d'un soldat qui, montant à l'assaut, se contenterait d'offrir sa poitrine aux balles de l'adversaire ? Courage, c'est entendu, mais vain. Crois-moi, l'homme brave n'expose pas sa vie inutilement, mais il n'épargne rien pour vaincre l'adversaire. Une attitude prudente est aussi héroïque et plus nécessaire à une cause. Tu dis, ma chérie : « Je préfère mourir plutôt que de te laisser au milieu de gens qui vont

te tuer. » C'est presque lâche. Tu ne penses qu'à toi. Ne serait-il pas préférable d'essayer de me sauver, quitte à courir le risque de me pleurer ta vie durant, si ma mort est inévitable ? Tu agis comme une femme, mon enfant, et non pas comme un soldat.

Le commandant sait fort bien qu'il ne persuadera pas Marie-Anne. Il tente, malgré tout, une suprême manœuvre, en hypnotisant sa fille par une action possible. N'abrège-t-il pas ainsi la longueur des minutes qui précèdent le supplice ?

Dans le calme du cachot, chaque bruit prend une importance tragique. Le commandant croit entendre, soudain, des pas s'arrêter devant la fenêtre grillagée.

— Ne parlons plus, dit-il à sa fille.

La lune éclaire les épais barreaux.

— Silence ! répète à nouveau le commandant.

Après un temps, la tête de Brandt apparaît, puis, bientôt, sa main. Un paquet de chiffons tombe brusquement entre le commandant et sa fille.

— Sciez les barreaux, mais doucement, lentement pour ne pas attirer les sentinelles par un bruit régulier. Je veille.

L'apparition bienheureuse se dérobe à leurs regards. Le commandant comprend tout de suite la portée de l'événement.

— Vite, dit-il à sa fille. On nous sauve…

L'heure n'est plus aux paroles. L'officier se saisit des deux limes enveloppées dans le paquet.

— Tiens, petite, imite-moi.

Et les deux prisonniers, lentement, s'arrêtant parfois dans leur besogne libératrice, se mettent à entamer les durs barreaux.

— Oh ! père, tu le vois, nous avons un ami dans le fort. Je te l'avais bien dit : ce jeune homme qui commande n'est pas méchant.

L'officier ne parle plus. Brandt, au dehors, veille. Il pose les deux burnous près de la fenêtre du cachot, puis attend, fume des cigarettes, joue au promeneur tranquille, au cas où quelque sentinelle le surprendrait dehors à cette heure insolite.

De temps à autre, il s'approche des chevaux attachés au mur, vérifie les sangles, les selles, les mors, puis, à la faveur de sa marche, fait glisser tour à tour, à de longs espaces de temps, les verrous de la porte du fort, allant même, à la dernière promenade, jusqu'à l'entr'ouvrir légèrement.

Brandt agit, poussé par une sorte de fièvre. La vue du mur où, dans quelques heures, Marie-Anne sera collée pour recevoir la mort, l'exalte et lui fait trouver mille bonnes raisons d'excuses à sa trahison. Car, il trahit, il le sait. Il calcule :

« Dans deux heures, les prisonniers pourront sortir du fort. Je dirai au commandant de ne pas prendre la route directe, mais de faire un détour. »

« Les deux Français en sécurité, je prendrai leur place dans le cachot et mes hommes me fusilleront à la place de Marie-Anne. »

Se reprenant :

« Mais je suis fou, fou à lier… Si je ne revois pas la Française, je l'oublierai bien vite. Je ne la connais pas. Jusqu'ici, ma vie a

suivi une ligne droite. Allons, Brandt, un peu de courage. Va rejoindre Gestino et Groff, raconte-leur ta faiblesse. Ils riront et te pardonneront. »

Mais Brandt continue sa faction, se gardant bien d'aller rejoindre ses compagnons, et quand il pense à « la Française », c'est le nom suave de Marie-Anne qui lui vient aux lèvres. avec un parfum d'intimité douce. En se rapprochant de la fenêtre grillagée du cachot, le bruit régulier des scies le comble d'allégresse.

Au bout de deux heures, le travail des prisonniers est terminé. Le père et la fille attendent, indécis. Le passage est ouvert, mais comment se risquer ?

— Habille-toi ! dit le commandant Valler à Marie-Anne.

En hâte, nerveusement, la jeune fille revêt son costume de cheval, tandis que le commandant regarde au dehors.

Brandt, l'apercevant, sans un mot lance les burnous à l'intérieur du cachot.

— Écoutez-moi bien, dit-il à voix basse. Quand vous aurez jeté sur vos épaules ce déguisement, passez par la fenêtre et suivez-moi sans un mot jusqu'aux chevaux attachés au mur ; sans hésitation, mettez-vous alors en selle. Je vous montrerai la route. Ne vous troublez pas si nous rencontrons des sentinelles. Masquez bien seulement vos visages.

— Monsieur, dit le commandant, je vous remercie de votre geste chevaleresque, mais pour prix de votre aide qu'attendez-vous de moi ?

— Rien, répond Brandt. Ne parlez pas, surtout.

« Puisque je trahis les miens, je prendrai la place de Marie-Anne dans le cachot, au retour », pense-t-il, s'exaltant à l'idée de la mort qui l'attend.

La seule récompense qu'il envie !

— Pas de bruit, suivez-moi surtout sans parler ni discuter, commande le jeune chef.

Ayant exécuté les ordres point par point, l'officier et Marie-Anne, le cœur battant, respirent bientôt l'air pur de l'espace.

Ce sont deux bédouins qui traversent la cour intérieure, guidés par Brandt.

— En selle ! dit le jeune homme.

— Monsieur Brandt, j'ai peur pour vous…

— Qui trahit doit payer, mademoiselle.

« Je vais vous accompagner jusqu'à la bifurcation.

En cela, il se disait que, ne devant plus revoir Marie-Anne, il avait le droit peut-être de jouir durant quelques heures encore de sa présence.

La porte du fort refermée, trois ombres se perdent dans la nuit du désert.

Gestino dort, Groff se tourne et se retourne sur sa couche. De temps en temps, il gratte une allumette pour consulter sa montre ; puis, dans l'attente de la minute qu'il souhaite, il se confectionne un oreiller fait avec la chemise de Marie-Anne Veller.

Les heures passent ; Groff enfin se lève, l'ombre devient moins épaisse, les aiguilles du petit cadran marquent trois heures et demie.

Ce matin, le Brésilien évite d'éveiller Gestino, qui dort du sommeil de l'innocence. Plein de sollicitude, il enlève, même, ses chaussures pour ne pas faire de bruit.

« Comment vais-je procéder ? réfléchit-il. Primo, extraire de son cachot la condamnée ; secundo, la conduire avec beaucoup d'égard et de dignité dans sa nouvelle cellule ; tertio, refermer sur elle et moi la porte. Et là, comme je me vengerai de toutes les femmes en général !...

Groff sourit à la pensée de l'orgie qui se prépare et dont il sera le seul bénéficiaire. À l'évocation de tous les plaisirs qu'il se promet, sa face se congestionne. Gestino n'a qu'à se débrouiller, qu'à ne pas dormir ; après tout, chacun pour soi ! Puis, reprenant son rêve : certainement la petite sera docile, espérant l'acheter par la séduction et échapper ainsi au supplice qui l'attend. Mais lui, Groff, sera inflexible. Son plaisir satisfait, il jettera la femelle aux fusils comme un morceau de viande aux chiens, en lui criant son mépris.

Tout cela n'empêche pas Groff de faire toilette.

Àtâtons, il passe de l'eau sur la figure, se peigne, ajuste ses vêtements.

Il est prêt.

Ah ! ses souliers, il allait les oublier !

En les cherchant, il heurte un escabeau de bois.

Damnation, Gestino va se réveiller !

Groff retient son souffle, mais l'Italien se redresse brusquement, et gratte une allumette. Voyant Groff prêt à passer le seuil de la porte, il saute de son perchoir, allume un bout de chandelle et se campe devant le Brésilien.

— Tu vas la retrouver, hein ?

Le gros Groff, pris en flagrant délit, n'ose se défendre ; il sait bien qu'il ne faut pas en conter à l'ami Gestino.

— Ça ne l'empêchera pas d'être fusillée dans deux heures ! répond-il en manière d'excuse.

L'Italien ne l'entend pas ainsi.

— Mon petit ami, tu ne respectes pas nos conventions !

Groff calcule sa force : un coup de poing enverrait Gestino à l'autre bout de la pièce, mais l'Italien, prévoyant cette mauvaise intention, saisit un couteau.

— Tu l'auras dans le dos, Groff, si tu bouges !

Les deux hommes redevenus ennemis se mesurent du regard.

Groff le sait bien : Gestino le tuerait sans autre forme de procès.

Il s'avance vers lui, le poing levé, trouvant prudent, malgré tout, de s'éloigner de la porte.

— Aux dés, crie Gestino, nous la jouerons aux dés. C'est de bonne guerre, c'est juste. Le sort décidera qui de nous ira cher-

cher l'espionne dans son cachot et profitera, le premier, de l'aubaine. Car il est bien entendu que l'on partage.

Groff doit accepter la proposition ; il le fait en grognant comme un fauve.

« Satané Italien ! » marmotte-t-il entre ses dents.

Gestino, menaçant toujours du couteau son compagnon, décide de prendre les devants au cas où celui-ci se montrerait récalcitrant Et, à la lueur de la chandelle, la partie commence.

— En trois coups de dés, c'est compris !

Les cornets et les dés sont sur la table.

Une invocation à la madone et Gestino commence, non sans avoir au préalable embrassé la médaille fétiche qu'il porte toujours, à secouer le cornet, les dés tombent :

— Double six !

Gestino fait des bonds de joie.

— Six et six douze, bon signe.

Il couvre de baisers la petite médaille.

C'est au tour de Groff : un coup sec, le cornet se relève. Les deux visages comptent les points.

— Trois et deux !

Groff donne un grand coup de pied de colère dans l'escabeau qui est près de lui.

— Au premier coup, douze pour le petit Gestino, cinq pour cette brute de Groff, fait remarquer l'Italien, en reprenant le cornet.

Trois petites secousses successives, les dés roulent :

— As et deux !

Un grand silence. L'Italien ne triomphe plus.

— Double cinq ! s'écrie Groff.

Et cette fois, lui-même faisant le point :

— Trois et deux cinq… deux fois cinq dix… trois fois cinq quinze…

— Au pair, mon vieux. À la belle !

Jamais Gestino n'a tant embrassé sa petite médaille.

— Quatre et deux, six !

L'anxiété se peint sur le visage des deux brutes. Le dernier coup, c'est Groff qui le joue.

— Cinq et deux : sept ! crie-t-il victorieusement. À un point, tu es battu, mon brave Gestino !

Gestino ressasse :

— Deux fois six douze, as et deux trois, quatre et deux six : douze plus trois, plus six égalent vingt et un.

— Et moi, dit victorieusement Groff : trois et deux cinq, cinq et cinq dix, cinq et deux sept égalent vingt-deux points. Bonsoir,

l'ami… Tâche de dormir, je viendrai te chercher quand ton tour sera venu !

L'Italien ne proteste plus ; seulement, de rage, il arrache de son cou la petite médaille et la piétine.

— Mauvais, mauvais, tu offenses la madone et cela ne te portera pas chance ! dit Groff, gouailleur, en ouvrant la porte.

Resté seul dans la pièce, l'Italien tourne, pour calmer ses nerfs, comme une hyène en cage. Groff, d'un pas allègre, se hâte vers le cachot.

— Ouvre-moi, dit-il au geôlier.

La clef grince, Groff prend un air digne et, d'une voix solennelle, s'écoutant parler, tandis que la porte tourne sur ses gonds :

— Mademoiselle, veuillez me suivre…

Dorment-ils, les prisonniers ? On entendrait une mouche voler, aucun gémissement ne répond à l'injonction de Groff.

Un mince rayon de jour naissant passe à travers la fenêtre grillée.

— Mademoiselle, répète le Brésilien… Mais, où sont-ils donc, ces diables de Français ?

Dans les coins obscurs que les premières lueurs du matin n'ont pas encore éclairés, Groff cherche.

— Répondez-moi, vous n'échapperez pas aux lois de la guerre.

Un grand silence.

— Une lanterne ! hurle Groff, pris de panique, s'adressant au geôlier.

Bientôt, Groff doit se rendre à l'évidence : le cachot est vide. Seul, traîne à terre le peignoir à grands ramages de la jeune fille.

— Damnation !... Tu les as laissés fuir, crie Groff au gardien, en le secouant violemment, prêt à l'étrangler.

— Moi, donné vêtements à la roumie, puis vu personne sortir.

Mais Groff a compris. Quatre barreaux de la fenêtre sont descellés.

— Trahison ! trahison ! jette-t-il en cri d'alarme.

Et l'écho du fort répète : Trahison trahison !

— Où est Brandt ? Prévenez le chef, battez le désert, fouillez le fort.

En vain, cherche-t-on Brandt. Le chef, lui aussi, a disparu. Interrogatoire, enquête, personne n'a rien vu, rien entendu.

Gestino, attiré par tout ce remue-ménage, rejoint son compagnon.

— L'officier et la petite se sont enfuis tous deux ! dit Groff, dans un hoquet de colère.

Gestino fait une pirouette, puis, regagnant sa cambuse, ramasse la petite médaille et avec frénésie la couvre de baisers.

Dans le désert, on trouve seulement la trace de pas allant vers l'est, puis, au bout de trois kilomètres, retournant vers l'ouest hors de la portée du fort.

La consternation règne au poste « quatre » : Brandt a trahi.

— Pas d'histoire de femme entre nous, devoir et camaraderie avant tout. Il nous la baillait belle, Brandt, avec ses grands préceptes. Une donzelle apparaît et il la suit, n'hésitant pas à mettre dans le pétrin tous les copains.

Il fait maintenant jour, Groff, plein de son importance, prend le commandement du fort.

Je vais méditer sur la situation, dans le bureau de l'état-major, dit-il pompeusement à Gestino. Toi, veille à ce que la discipline soit respectée. Toute la défense du fort repose maintenant sur nous.

La vie du poste reprend, mais le chef a trahi, et un vent de méfiance règne désormais.

09

Il faisait maintenant grand jour. En dépit du sable et des cailloux du désert, le commandant, Marie-Anne Veller et Brandt forcent l'allure de leurs montures. Brandt marche en avant, le commandant et sa fille le suivent. Les Français, ayant revêtu les deux burnous que Brandt leur a lancés par la fenêtre aux barreaux descellés, ont quitté le fort sans encombre.

Les trois Européens n'échangent aucun propos : le commandant et Marie-Anne ont obéi à Brandt, sans demander aucune explication. Au début, ne pouvant croire à une si soudaine libération, ils ont pensé que le jeune chef, pour gagner du temps et re-

tarder l'exécution, les conduisait à l'arrière dans le but de les livrer en otage à l'émir ; mais, en quittant la piste de l'est pour revenir vers l'ouest, ils ont compris que c'est vers la liberté qu'ils vont.

Personne ne les a suivis. Les hommes du poste « quatre », habilement disséminés par Brandt, en des points où ils ne pouvaient s'apercevoir de la fuite, ne les ont pas pourchassés. Maintenant, leur avance les met à l'abri de toute surprise de ce genre.

Le soleil commence à darder ses chauds rayons. Brandt s'arrête, se retourne pour fouiller l'horizon aux quatre points cardinaux. Pas de doute : les prisonniers sont désormais en sécurité. Le danger, pour eux, ne viendra plus du poste « quatre », mais plutôt de la retraite possible des hommes du poste « trois ».

La tactique de Brandt, afin d'éviter toute rencontre, tend à dévier la ligne directe, pour contourner le but à atteindre.

— Commandant, dit-il d'une voix froide, je vais vous accompagner durant quelques kilomètres encore.

Marie-Anne s'approche de Brandt.

— Merci, monsieur.

Elle chemine, maintenant, auprès du chef. Elle est pâle, ses yeux sont creusés. Les émotions de la nuit l'ayant secouée, un grand attendrissement l'amollit.

— Mademoiselle, dit Brandt, après un silence, vous allez me mépriser. J'ai trahi la cause de mes frères, en favorisant l'évasion de votre père et sauvegarder votre vie. Je ne me repens pas, car je

pense qu'à cette heure les fusils de mes hommes auraient fait justice de votre héroïque imprudence.

Marie-Anne ne répond rien. Que pourrait-elle dire à ce rebelle, grâce à qui, ce matin, elle revoit le soleil, respire l'air, escompte l'avenir ?

Elle ne murmure, en guise de remerciement, que des phrases fragmentées et banales.

— Je vous dois tout, je vous dois de vivre.

— Vous vous êtes acquittée de votre dette, mademoiselle, puisque vous avez fait renaître en moi des sentiments humains avant que je quitte cette terre.

— Avant que je ne quitte cette terre ?… interroge Marie-Anne.

— Mais oui, mademoiselle. À mon retour, mes camarades me fusilleront, pour crime de haute trahison, ou, s'ils ne le font pas, une balle dans la bataille, se chargera de mettre un terme à mes jours.

— Mais, monsieur, vous n'appartenez pas à la tribu des Arabes. Aucun devoir fraternel ne vous oblige à les défendre. Soyez assuré que mon père, en rendant hommage à votre conduite, vous évitera les ennuis graves que vous pourriez rencontrer, en pénétrant dans les lignes françaises. Au cas où, interprétant votre dévouement comme une ruse de guerre, l'on vous considèrerait, à votre tour, comme un espion, je suis assez forte pour vous protéger, ajoute la jeune fille, en souriant doucement, heureuse de cette taquinerie.

— Mademoiselle, si je me suis attaché à la cause de ceux que l'on nomme des rebelles, c'est que je la juge digne d'être soutenue. Je porte en moi la haine de la colonisation, estimant que chacun d'entre nous, comme tout peuple, doit vivre heureux et libre, selon les tendances de sa race. Ces campagnes, dites civilisatrices, me font l'effet d'un vol organisé, sanctionné par les sociétés.

« Je poursuis l'idéal du bonheur individuel et collectif, poussé au paroxysme dans la liberté. Obliger un peuple, par la voix des fusils et des canons, ou par l'envahissement économique à se soumettre à des lois nouvelles, me paraît être le comble de la barbarie. Aucune nation ne sera ni plus forte, ni plus grande, parce qu'elle aura astreint des tribus nomades, par exemple, à suivre ses coutumes. Politique d'égoïsme et d'impérialisme, voilà tout, mais politique inhumaine.

« Hollandais d'origine, je n'ai pas failli à l'honneur, en combattant les vôtres et leurs alliés. La force, voyez-vous, mademoiselle, je la hais. Entre une armée qui veut conquérir les administrateurs qui veulent imposer leurs méthodes et des détrousseurs de grands chemins, je ne vois pas grande différence. Rien n'est plus barbare que la persuasion qui oppresse.

Brandt s'anime, et poursuit : — Qu'est-ce qu'un rebelle ? Un homme à qui l'on veut prendre quelque chose et qui défend avec juste raison son âme plus encore que ses biens.

Exalté, il se confie, ne voulant pas que Marie-Anne emporte de lui le souvenir d'un bandit sans foi, ni loi.

— Je vous ai sauvée de la mort, mademoiselle. J'estimais que vous représentiez une valeur morale très belle, un caractère.

Vous ne vouliez pas vous attaquer, en forçant la porte du fort « quatre », ni à notre défense, ni à nos idées. Simplement vous êtes venue chercher votre père, soit un être qui vous appartenait. Avais-je le droit, malgré tout mon pouvoir, de créer sciemment un malheur, sans profit pour personne ? Illusoire, en effet, la sauvegarde qu'offrait la présence de votre père dans nos lignes, un mythe dont nous nous grisions tous, pour conserver l'espoir.

Le commandant avait écouté jusqu'ici cette conversation, sans y prendre part.

— Vous vous méprenez, monsieur, dit-il enfin. Coloniser, c'est révéler aux peuples ignorants qui ne connaissent pas la valeur de leur sol, les richesses qu'ils peuvent en tirer. C'est éclairer les retardataires sur les bienfaits de la vie moderne, unifier le rythme du monde…

— Commandant, répond Brandt, l'aspect de chaque pays est intimement lié à l'âme des gens qui l'habitent. L'un et l'autre suivent la même évolution. Il faut que la personnalité de chaque race progresse selon « son rythme », pour employer vos termes.

« Mais l'Europe a-t-elle le droit d'imposer ses méthodes à des peuples qui ont les leurs ? Parce qu'il plaît à des financiers de mettre en coupe réglée pour des besoins matériels l'âme des patries, doit-on les approuver et les suivre ? Avoir le grand désir humain de se comprendre, de s'entendre, en respectant l'idéal individuel et la liberté des pays en deçà de leurs frontières, c'est, à mon sens, ce que l'on peut appeler « la civilisation ».

« Aimeriez-vous, commandant, que les États-Unis, par exemple, se mêlent « d'américaniser la France » ?

Tout en parlant, la petite caravane fouillait l'horizon. La conversation avait cessé. Marie-Anne était soucieuse et, chose étrange, elle se rapprochait de Brandt plus que de son père, dans cette course libératrice.

— Mademoiselle, dit Brandt à voix basse, tout à l'heure, nous serons séparés. Vous m'avez procuré le plus grand bonheur que je pouvais souhaiter : celui de penser qu'à travers votre vie, je resterai dans votre souvenir. Les heures que nous avons passées ensemble ne s'oublient pas. À chaque aube et à chaque crépuscule qu'il vous — sera donné de contempler, vous direz : « C'est à ce pauvre diable de Brandt, au rebelle si farouche, que je dois cette joie. »

Brandt s'attendrit. La jeune fille pose une question :

— Monsieur Brandt, vous ne retournerez pas au poste « quatre ».

— Mademoiselle, je ne faillirai pas au devoir que je me suis tracé.

— Vous ne me connaissiez pas, monsieur ! Puisque vous escomptez la mort, en punition de votre acte généreux, à quels motifs avez-vous obéi en me sauvant la vie ?

— C'est le mystère de mon cœur, mademoiselle !

La jeune fille ne pousse pas plus loin la conversation. Elle sent le terrain dangereux. Une pudeur ignorée l'oblige au silence, mais elle regarde Brandt à la dérobée, admire son grand air, son allure distinguée, sa beauté virile. Il n'a fallu qu'un seul jour pour qu'elle s'habituât à sa présence, à sa protection. Elle le sent fort et décidé, elle voudrait lui dire sa sincère amitié. Les heures tra-

giques de cette dernière nuit, la chevaleresque conduite de Brandt ont aboli le temps. Marie-Anne s'imagine avoir toujours connu le jeune chef, et c'est même avec mélancolie que la perspective de ne plus le voir s'offre à elle. Ce silence sympathique fait du bien à Brandt, qui voudrait se persuader que cette longue course sera sans fin. Le désert s'étend, monotone et, pourtant, jamais Brandt ne l'a senti si beau. Il oublie son existence d'aventures, la mort qui le guette ; il ne pense pas, puisant dans l'instant présent un indéfinissable bonheur. En secret, il aime Marie-Anne et ce sentiment, il ne le désavoue pas, il en est fier ; il se plonge en lui comme en une atmosphère délectable, il sait qu'à son retour au fort, il prendra au poteau d'exécution la place de la Française, il n'ignore pas que ses camarades ne lui pardonneront pas sa défection, mais cette perspective n'assombrit aucunement son bonheur présent.

Le désert se déroule. De temps à autre, Brandt approche sa monture de celle de la jeune fille. Comme ce serait bon de mourir en la regardant !

Encore un temps d'arrêt, il faut guetter.

Personne à l'horizon.

Pas un instant, la pensée d'une fuite plus lointaine n'a effleuré Brandt. Il se livre entièrement et simplement à son sentiment d'amour, sachant bien qu'il le paiera de quelques balles dans la peau.

Il plane, victorieux et puissant, dans la région sereine des sentiments nobles et forts. Que peut-on faire, pour un être, de plus beau que de lui donner sa vie ? D'autres hommes pourront aimer Marie-Anne et lui dire :

— Pour vous, je mourrais.

Mais aucun, comme lui, n'aura réalisé cette promesse. Il aura, il le sait, une place unique dans le souvenir de Marie-Anne.

La jeune fille le regarde : — Je ne puis pas vous parler, monsieur, les mots me semblent trop insignifiants.

Ah ! quelle fraîcheur morale tombe sur lui dans le désert de sa destinée, jusque-là aussi aride que le sol brûlant, foulé par les chevaux !

— Encore quelques kilomètres et je vous quitterai, mademoiselle. En obliquant sur la gauche, vous ne craindrez plus rien et vous pourrez facilement, avec un jour de marche, gagner les lignes françaises.

Le commandant a repris une allure toute militaire. Il examine le terrain ; sans doute, combine-t-il une manœuvre ! Brandt sent en lui l'ennemi ! Ennemis, les hommes d'une même race ? Quelle aberration ! Alors que chacun d'eux est animé des mêmes désirs, des mêmes instincts, épris des mêmes joies, anxieux des mêmes peines. Brandt juge de très haut la vie du monde.

Et la petite cavalcade chemine à travers les rocailles et les sables, bouleversée par l'aventure, éblouie par la lumière du soleil.

Au fort « quatre » Groff a pris le commandement des troupes. Dans le bureau de Brandt, il s'étale, remue des papiers, essayant de comprendre le but des plans de défense élaborés. Sur les cartes d'état-major, piquées au mur, il étudie la ligne des petits drapeaux. Mais si son ancienneté lui vaut ses galons de chef,

l'âme et l'autorité lui manquent. Il se sent, en vérité, incapable de commander.

« Ces sacrées femmes ! pense-t-il. À tout propos, elles viennent bouleverser les combines. On devrait en purger la terre, les tuer en bloc comme des bêtes nuisibles. Après, il ferait bon vivre.

« Tout de même, elle a eu du cran, la petite ! »

Groff n'éprouve aucune rancune contre la Française. Il en veut à Brandt d'avoir trahi, non qu'il soit susceptible de comprendre que les traditions d'honneur veuillent qu'on reste à son poste à l'heure du combat, mais, pense-t-il, un copain ne doit pas « salement » lâcher des camarades.

Après Lona, et même avant peut-être, Brandt est la plus grosse déception de sa vie.

« Ah ! si je le tenais celui-là ! »

Puis :

— Gestino ! Gestino ! hurle-t-il du haut de l'escalier, pour ne pas se sentir seul.

Mais Gestino, qui dans la cour stimule les Arabes de la parole et du geste et vérifie leurs fusils, n'entend rien et ne répond pas.

— Gestino ! Gestino ! insiste Groff.

— Qu'est-ce qui te prend, le vieux ? nasille finalement l'Italien, accourant, armé jusqu'aux dents.

— À quelle besogne emploies-tu ton temps ?

— Je passe la revue des hommes.

— Non, mais alors on fait maintenant la sourde oreille quand le chef appelle ? Je croyais que tu avais rejoint Brandt sur le chemin de la fuite !

— Ah ! Brandt, si je le tenais ! dit Gestino.

Les deux hommes sont désemparés ; ils s'agitent, ils parlent, réfléchissent, essaient de se remémorer les instructions stratégiques de Brandt, les batteries tirant tour à tour, dès l'apparition des premières vagues d'assaut.

— Aurons-nous assez de munitions ? Brandt en attendait…

Gestino et Groff ignorent encore que l'émir est incapable de diriger vers eux un convoi d'intendance.

— Que veux-tu, Groff, nous battrons en retraite, quand nous verrons que nous ne pouvons plus tenir.

Et Brandt, en cheminant dans le désert, évoque avec remords le désarroi momentané du fort. Au loin, il aperçoit la petite ligne de monticules inégaux qu'il s'est donné comme but à atteindre. Elle se rapproche avec une trop grande rapidité. Le rêve va prendre fin, il faut brusquement s'arracher à son étreinte trop douce.

— Commandant, dit-il, s'arrêtant soudain, ma mission est terminée. Vous n'avez qu'à poursuivre votre route, tout droit. Vous êtes maintenant hors de la zone dangereuse.

— Vous ne nous quitterez pas ainsi, monsieur Brandt ? dit, angoissée, Marie-Anne.

— Mademoiselle, ma présence ne vous est plus utile.

— Je ne permettrai pas, monsieur, dit le commandant, que vous retourniez auprès des rebelles. Venez, je vous l'ordonne. Je réponds de votre grâce et vous pourrez recommencer une autre vie.

— Commandant, j'ai le regret de ne pouvoir vous obéir. Toutes mes forces appartiennent aux compagnons que je me suis choisis.

— Ils vont vous tuer, s'écrie Marie-Anne.

— Mademoiselle, mon destin doit s'accomplir.

Il apparaît à Brandt que Marie-Anne Veller est émue.

Le commandant intervient encore, mais en vain.

— Mon devoir me dicte de rejoindre mes camarades.

Puis, afin de lutter contre un nouvel appel suppliant de la jeune fille :

— Je ne veux pas les quitter à l'heure du combat.

Il n'y a plus rien à dire.

— Au revoir, commandant, que Dieu vous garde ! dit-il.

Mettant pied à terre, il presse contre ses lèvres la main de la jeune fille.

En selle ! Il ne faut pas s'attarder à ce premier geste plus familier, sa récompense unique. Brandt retourne en hâte vers son poste, emportant en lui le souvenir du regard profond de Marie-Anne.

S'arrêter, voir décroître petit à petit, puis disparaître, comme absorbée par l'aride désert, la silhouette de celle qu'il aime, à quoi bon ? La réalité de l'heure n'admet ni attendrissement, ni retard. Il tourne bride et repart vers son destin, là-bas, au fort « quatre ». Mais est-ce une illusion ?… Derrière lui, il entend les pas d'un cheval.

— Monsieur Brandt ! monsieur Brandt ! crie la voix de Marie-Anne Veller.

Il ne se détourne pas, ferme ses oreilles à toute sollicitation heureuse et poursuit sa route.

La jeune fille l'a rejoint.

— Je vous dois tout, dit-elle, je ne puis vous quitter ainsi.

Ànouveau, il saute de son cheval, appuie sa tête sur le genou de la cavalière, son épaule contre le flanc de sa monture. Quelle douceur de sentir sa bien-aimée si près !

— Partez, je vous en prie, dit-il, adieu !

La voix impérative du commandant résonne ; l'officier s'impatiente et, cette fois, Brandt s'échappe et reprend sa course ; il abandonne définitivement celle à laquelle son âme d'homme a tout donné.

Un petit espace, un plus grand espace. Quand Brandt, dans un dernier accès de sentimentalité, regarde en arrière, l'horizon est vide. Les deux Européens ont disparu. Alors celui qui fut un chef rebelle, se met à pleurer comme un enfant, dans ce désert syrien.

C'est à petits pas que son cheval avance. Ah ! tomber là, frappé d'une insolation !

La lâcheté morale, même tenue secrète et sans effet sur les actes, n'est pas digne de Brandt, qui a pour évangile le respect de soi-même. Non seulement il n'offrira pas sa tête nue aux rayons du soleil, mais il regagnera au plus vite, par le chemin le plus court, le poste « quatre ». Malgré son amour, pas un instant, il ne s'est désolidarisé de ses compagnons.

Tout autre eût hésité, profité des circonstances, pour échapper à la mort et rentrer, pardonné, dans les rouages sociaux. Ce désir ne l'a pas effleuré. Brandt est un homme de devoir. Pour s'étourdir, il harcèle son cheval. Autant que le lui permettent les pierres et le sable, il trotte, il va. Le siroco s'élève et des tourbillons de sable l'aveuglent. Cette lutte avec les éléments anesthésie sa sensibilité trop douloureuse, parce qu'exacerbée. Chacun, ici-bas, porte sa croix et sa peine. Le destin vient de lui accorder une accalmie, il aurait tort de se plaindre. Marie-Anne ! A-t-elle existé vraiment, cette femme ? N'a-t-elle pas été une entité créée par son cerveau malade, avide d'amour et de bonheur ? Rien ne reste d'elle, dans ce désert. Les empreintes mêmes de son cheval ne se retrouvent plus.

Les heures passent ! Brandt n'éprouve aucune fatigue, si du moins son coursier trébuche. Le sable léger se soulève : longues écharpes qui s'étirent, l'enveloppent et retombent.

Au poste « quatre », sous l'apparente discipline, le désarroi est grand.

Groff et Gestino ont constaté le manque de munitions ; ils supportent seuls le poids moral de la défaite prochaine. Groff, comme une bête traquée aux approches de la mort, ne coordonne plus ses idées. Assis devant la carte d'état-major, piquée au mur,

et zébrée de petits drapeaux, il essaie de déduire des circonstances une manœuvre pratique ; mais, fait pour obéir, il ne sait pas commander.

« Ah ! le salaud, le salaud ! marmonne-t-il. Sachant que nous étions perdus, il a fui comme un couard ! »

Se replier, il ne faut pas y songer. L'émir ne badine pas.

Groff, avec des réflexes de bête, triture, dans une grossière écuelle, sa soupe, faite de biscuits trempés et de lait de brebis. Dans la cour, Gestino, nerveux, harangue les Arabes.

— Brandt a déserté la cause. L'ennemi peut nous assaillir à tout instant.

Les soldats l'écoutent, fatalistes, ne prenant pas de tels propos au sérieux. Tous ces soldats indigènes aiment Brandt, sa douceur et sa fermeté, et ne s'imaginent pas qu'un chef tel que lui ait pu les abandonner à l'heure du danger. Gestino s'agite ; il continue de vérifier les armes, de calculer les munitions de chacun, de les répartir.

Dans ce brouhaha guerrier, tout à coup, du haut du chemin de ronde, une sentinelle donne un signal. Gestino, sans même prévenir Groff, monte en hâte. C'est vrai : un point mouvant se dirige vers le fort ; le danger n'est pas grand, ce n'est qu'un cavalier isolé, peut-être une estafette du poste « trois », peut-être même un parlementaire, envoyé par l'ennemi qui doit ignorer encore l'évasion du commandant Veller.

— Douze hommes en armes auprès de la porte, commande Gestino, une fois redescendu dans la cour.

Mais quel est ce signal ?

Un Arabe du chemin de ronde agite triomphalement son fusil ; un autre, se hâte et rejoint Gestino.

— Commandant Brandt ! dit-il en son langage.

— Quoi, qu'est-ce ? interroge Gestino.

— Commandant Brandt à cheval, répond l'homme.

Chacun, maintenant, se rue vers la porte.

— Ouvrez… crie Gestino.

Et par l'entre-bâillement des battants, l'Italien aperçoit Brandt, harassé, mettant pied à terre, la bride de son coursier passée autour de son bras.

— Silence, vous autres et chacun à son poste ! commande Gestino, jouant aussitôt au justicier.

Les gonds grincent et sur le seuil du fort apparaît Brandt, pâle, exténué. Les Arabes lui présentent les armes.

— Repos ! crie Gestino. Allez-vous rendre les honneurs à un traître ?

Obéissant à cet ordre, les soldats entourent celui qui fut leur chef comme un ennemi qui vient se rendre.

— Conduisez-le au bureau de l'état-major et faites bonne garde !

Pas un autre mot n'est échangé. Brandt ne voit autour de lui que des visages réprobateurs et durs.

« Ils ont raison, pense-t-il. Placé dans les mêmes circonstances, j'agirais comme eux. »

Puis, montant l'escalier.

« C'est le peloton d'exécution à brève échéance, » se dit-il.

La perspective de la mort en lieu et place de Marie-Anne l'exalte et le transfigure.

Groff, ayant entendu du bruit, guette dans le couloir.

En apercevant Brandt, il reste sidéré ; il ne comprend plus : Brandt avait fui, Brandt revient.

— Sortez ! dit-il brutalement aux Arabes, voulant rester seul avec le camarade.

Un long silence sépare les deux hommes, Brandt, respectueux de la discipline, se tient debout. Groff reprend son écuelle de soupe et mange gloutonnement pour laisser à ses idées le temps de s'éclaircir. Soudain, il approche sa grosse face du visage de Brandt et l'interroge :

— Camaraderie et devoir passent avant les histoires de femmes, nous as-tu appris ?...

Brandt baisse les yeux.

— Et pour sauver une donzelle qui t'a plu, tu n'as pas hésité à trahir les copains.

Groff, nerveusement, tord de sa main droite une solide cuillère de fer. Ses yeux s'injectent de sang. Brandt, après avoir baissé la tête, le regarde maintenant et c'est d'une voix douce, presque soumise, qu'il murmure :

— Je suis revenu me battre à vos côtés et mourir avec vous !

Cette simple phrase héroïque interrompt l'interrogatoire de Brandt.

Cette brute comprend le courage et les faiblesses humaines ne lui sont pas étrangères non plus. Peut-être subit-il inconsciemment aussi les manifestations d'un haut caractère. Que va-t-il répondre ? Il n'en sait rien, il est embarrassé, bouleversé.

Mais Gestino qui n'a pas assisté à l'entretien juge que le tête-à-tête a assez duré et, suivi d'un petit peloton d'Arabes, fait irruption dans la pièce, affublé d'un grand sabre, signe de commandement. Le fourreau de la lame pend lamentablement le long de ses courtes et maigres jambes.

— Nous venons chercher M. l'ex-capitaine Brandt pour le coller au mur, annonce-t-il pompeusement.

Cette perspective a le don de réveiller Groff.

— Foutez le camp, vous autres, dit-il d'une voix de tonnerre. C'est moi seul qui commande ici !

Et quand ils sont partis, ses deux gros yeux de bull-dog s'attendrissent. Prenant Brandt par les épaules, il le secoue violemment, lui donne une bourrade amicale dans l'estomac, contient mal son émotion.

— Pourquoi donc es-tu revenu, espèce de voyou ?

C'est le pardon. Ainsi Brandt interprète-t-il cette phrase, prononcée sur un ton de regret.

D'être absous par son compagnon, Brandt éprouve une joie sans mélange.

Est-ce la précarité de leur situation ?

Est-ce l'approche d'une mort certaine ? Groff, le bandit, a compris ce que sont la grandeur d'âme et la subtilité des sentiments humains.

— On fera croire, murmure-t-il quelques minutes plus tard à Gestino, que Brandt s'est servi de la présence du commandant et de la petite demoiselle pour pénétrer dans les lignes ennemies et surprendre des secrets d'attaque.

Puis, en manière d'excuse :

— Gestino, il ne faut jamais punir un homme, quand une femme est cause de ses bêtises. Ce sont des ensorceleuses !

Ànouveau, l'un parle de Lona, l'autre de la petite maison d'Herculanum.

— Devoir et camaraderie, c'est tout ce que nous connaissons, hein ! Gestino. Brandt a eu confiance en nous, ayons confiance en lui, conclut-il.

La paix règne à nouveau dans le fort.

Alors, humblement, Groff repasse à Brandt les « insignes » du commandement ; il le dirige vers le fauteuil et l'oblige à s'asseoir devant la table-bureau où gisent, épars, les dossiers qui viennent de Lensky, les cartes d'état-major.

— Je ne comprends rien du tout à cette paperasserie… Ça, c'est de l'administration ! Ce n'est pas la guerre, grommelle le

Brésilien… Passe encore de se défendre si le fort est attaqué, mais tenir tout cela en ordre, c'est ton affaire, Brandt… À toi le plaisir ! Nous, nous redescendons avec les Arabes, pas, Gestino ? On va leur communiquer les « tuyaux » que tu as apportés des lignes ennemies…

Avec un gros rire et une bourrade dans les côtes de l'Italien, les deux hommes laissent Brandt quelque peu abasourdi…

10

Par délicatesse, Brandt, cependant, avait tenu à ne pas reprendre seul le commandement, mais à le partager avec ses camarades.

Il regrettait presque la clémence de Groff et de Gestino.

Il aurait voulu mourir sous les balles d'un peloton d'exécution, afin de mieux sentir le poids de son amour pour Marie-Anne.

— T'a-t-elle au moins accordé ses faveurs ? interroge lourdement Groff.

Brandt hausse les épaules :

— Vous n'avez jamais aimé, vous n'avez su que désirer.

— Elle est tout de même diablement jolie ! ajoute Gestino.

— Qu'avez-vous fait de ses affaires ? demande Brandt.

— Nous n'y avons pas touché, même le phonographe est resté en place. Crois-tu que nous avions le temps, pendant que Mon-

sieur se baladait dans le désert avec les filles, de penser à de balivernes pareilles ?

La monotonie de la vie reprend : l'observance de la discipline, les revues d'équipement, les manœuvres, l'étude des plans stratégiques.

Le convoi de munitions se fait, hélas ! toujours attendre ! Parfois, le soir, Brandt s'arrête devant la porte de la chambre de Marie-Anne. D'abord, il a trouvé une douce joie à regarder tous les petits objets qui lui évoquent une présence chère. Puis, délicatement, ne voulant pas forcer une intimité précieuse et pudique, il a rangé soigneusement dans la valise les effets de la jeune fille, dérobant seulement un mouchoir et un gant pour les enfouir dans ses poches. De temps en temps, aussi, il respire la brosse qui a touché aux cheveux de l'aimée.

Dans la nuit de son retour, un peu avant onze heures, Groff et Gestino ont entendu le chant d'un disque.

« Pars sans te retourner, pars… »

Ils ont haussé les épaules et se sont regardés avec pitié.

— M'est avis qu'on devrait l'arracher à sa folie, dit Gestino ; lui qui n'avait pas de souvenirs de femme, il a fallu qu'il s'en fabrique au fond du désert !

— Laisse-le donc tranquille, répond Groff.

Mais eux aussi écoutaient avec mélancolie la voix mécanique qui troublait le silence.

Quatre jours ont passé ; l'énervement est tel que chacun souhaite la bataille qui ne vient pas.

— Quelle drôle d'engeance que la guerre ! murmure Groff. Des gens vont venir pour essayer de nous tuer, risquant de recevoir la mort en retour, sans profit individuel. Et chacun d'entre nous sait très bien, ici, que notre résistance ne servira qu'à retarder d'un jour ou deux la reddition de l'émir.

Aucun convoi de munitions ne vient consolider la défense.

Ce n'est qu'au matin du cinquième jour qu'au loin, sur la crête du dernier monticule de l'horizon, on aperçoit des hommes ramper sur le sol ; puis une vague d'assaut s'élancer.

— Allons-y, les enfants ! dit en manière d'adieu Brandt à ses camarades.

— Mais vendons-leur cher notre peau ! répond Groff.

L'Italien même ne tremble plus.

Les Arabes fatalistes connaissent leur poste ; chacun, sur le chemin de ronde, s'apprête à tirer, à obéir aux commandements. Brandt défend le centre. Gestino et Groff les deux ailes.

— Laissons l'ennemi ouvrir les hostilités, dit Brandt. Aux premiers coups de feu, c'est ma batterie qui répondra ; ensuite, à droite, celle de Groff, puis, à gauche, la tienne, Gestino !

Les Français sont un peu étonnés d'avancer vers le fort aussi facilement. Une seconde ligne d'hommes, collés à terre, apparaît sur la crête. Un sifflement, un obus éclate non loin de la tombe de Lensky. Dès lors, le poste « quatre » répond.

La bataille est engagée. Les canons et les fusils crachent la mitraille de toutes parts. Un nouvel obus fauche une douzaine d'Arabes et endommage le fort. Le sang coule, un bras arraché,

un ventre ouvert, trois cadavres. Les munitions de ceux mis hors de combat par la mort ou des blessures trop graves servent à réapprovisionner les autres combattants.

Les Français avancent prudemment ; leurs lignes s'éclaircissent, mais les vagues d'assaut se succèdent et les batteries se multiplient.

De grands seaux d'eau sont disposés sur le chemin de ronde du fort. On a soif, au milieu de la bataille et l'eau, jetée à la face, ranime le soldat que l'insolation guette. Brandt, Groff et Gestino ne se contentent pas de donner des ordres, ils tirent. Gestino est le plus redoutable des trois. Il ne manque jamais son but.

— M'est avis que les Anglais ne sont pas là et que nous nous trouvons seulement devant les troupes françaises, crie Groff. Cela est embêtant, ils ne lâcheront pas prise, les diables bleus…

« Les Français ! pourvu, se dit Brandt, que le commandant Veller ne soit pas au milieu d'eux ! »

En pensant à la mort de cet homme qui, pourtant, ne lui veut aucun bien, Brandt sent une grande tristesse l'envahir. Il évoque Marie-Anne Veller, pleurant un père si cher. Marie-Anne ! il ne la reverra plus, lui, le rebelle. Il voudrait déjà être mort, afin que son âme puisse rôder autour d'elle.

Déjà, Brandt mélange l'au-delà avec le monde des vivants.

Une rafale d'obus met fin à ses réflexions. Des gémissements, des cris, des hurlements de douleur… Que tout cela est horrible !…

Deux heures, trois heures, quatre heures, peut-être, se sont passées. La bataille fait toujours rage, les munitions s'épuisent et les Français, courageux et durs à l'attaque, gagnent du terrain.

Aucun renfort ne vient du côté de l'émir.

Soudain, un hoquet étouffé, puis ce mot :

— Madona, cara madona !

C'est Gestino qui tombe, il crache le sang. Groff s'élance vers lui et, avec des délicatesses de femme, ce gros homme cherche la blessure. Rien à faire, l'éclat d'obus doit avoir atteint la région du cœur. Déjà, l'œil de l'Italien se trouble, devient vitreux.

— Gestino, mon mignon, que diable ! réponds-moi, s'écrie Groff d'une voix étranglée.

L'Italien veut proférer quelques paroles. D'une main molle, crispée comme celle des mourants, il saisit sa petite médaille. Groff la lui approche des lèvres.

— Herculanum, ma petite maison ! murmure-t-il dans un souffle.

Puis, son corps se raidit. Le rêve de toute sa vie est venu hanter ses derniers moments.

Groff est hébété, de grosses larmes coulent sur ses joues. On a beau être crâne, avoir fait le sacrifice de sa vieille carcasse, la mort impressionne toujours, surtout celle du camarade des mauvais jours !

Tout le monde aimait bien Gestino. C'est avec la rage au cœur que l'on se bat maintenant.

Vers la fin du jour, les trois quarts des munitions du poste étaient épuisées, malgré la sage répartition faite par le commandant ; toute défense devenait illusoire, Brandt s'en rendit compte. À Ahmed, le chef arabe, il donne des ordres :

— Réunissez tous les hommes valides ; sortez avec eux par l'arrière du fort ; les munitions de chacun d'eux protègeront la retraite. Il faut évacuer la place sans retard. Moi et deux ou trois hommes de bonne volonté, nous utiliserons l'artillerie. Les obus qui nous restent barreront la route à l'ennemi et vous permettront de gagner du terrain sans crainte d'être poursuivis. Dites à l'émir que les chefs roumis ont fait jusqu'au bout leur devoir.

Puis, s'adressant à Groff :

— Toi, mon vieux, tu veilleras à ce que mes ordres s'exécutent et je te charge du soin de raconter en détail à l'émir notre défense.

— Non, mais tu ne m'as pas regardé, Brandt… Tu demandes des hommes de bonne volonté pour rester auprès de toi : j'en suis un. Lensky est mort, Gestino l'a suivi de près. Tout seul, sans toi, que veux-tu que je fasse désormais dans la vie ?

Les deux hommes s'étreignent.

Devant le front français masqué par des rafales d'obus, l'évacuation du fort s'est opérée. Les Arabes fuient, protégés par la vaillance de Brandt et de Groff.

Vers dix heures du soir, sous la nuit étoilée, la bataille se poursuit à coups de canon, les fusils se sont tus. Le fort « quatre » démantelé, résiste toujours.

— Nous n'avons plus que dix obus, dit tout à coup Brandt à Groff. Je vais tirer deux nouveaux coups, il restera huit obus, ils vont servir à protéger ton départ.

« Je t'en supplie, prends la fuite avec les quelques hommes valides ou peu blessés qui sont ici. Moi, tout seul, je ferai sauter le fort. Pour cette besogne, je n'ai besoin de personne.

Groff ne répond rien ; mais, quand les huit coups sont tirés, il fait évacuer les derniers soldats du fort selon les conseils de Brandt. Un obus, deux obus, c'est fini. Brandt n'a plus rien à faire, il a reçu les adieux de Groff. Il est seul maintenant avec les blessés que nul ne peut sauver, et les cadavres. Dans quelques minutes il allumera les cordons Bickford pour anéantir ce qui reste du poste « quatre ». Sa tombe, à lui, sera merveilleuse sous l'amas de pierres, dans le désert, à moins que l'explosion de dynamite n'envoie ses membres aux quatre coins du ciel.

Sa présence n'est plus utile sur le chemin de ronde ? Il descend et s'arrête en route dans la petite chambre de Marie-Anne ; il prend la valise, le phono, les disques et les transporte dans le cachot où il souhaite mourir.

Les obus français tombent çà et là, emportant un pan de muraille. Il ne semble plus y avoir âme qui vive dans le fort ; les hommes, les chevaux, les chameaux, les chèvres sont partis.

Quelle est cette ombre près de la porte ?

— L'heure est venue de mourir, Brandt, crie une voix, me voici !

C'est Groff qui, fidèle à sa parole de ne pas survivre à ses amis, a laissé le dernier contingent d'Arabes valides battre en retraite

sans l'accompagner. La minute est si grave que les deux hommes se taisent.

Afin d'abréger le supplice :

— Groff, allume le cordon et rejoins-moi dans le cachot. Là sera notre tombeau !

Une poignée de mains, une accolade, c'est tout.

Brandt installe près de lui le phonographe. Il prend le gant de Marie-Anne dans sa main, pose le mouchoir sur son cœur, puis fait tourner un disque.

Une mélodie étouffée monte dans le cachot. Brandt a choisi avec soin l'un des chants que Marie-Anne, l'autre soir, avait cru susceptible de distraire Gestino et Groff.

« Pars sans te retourner, pars !… »

« Comment, au moment de mourir, ne pas se retourner ? » pense Brandt.

Et, tandis que la mélodie s'épand et se poursuit, Brandt repasse hâtivement les faits saillants de sa vie.

Sa vie… comme elle se résume en peu de mots :

Son enfance avait été faite d'espoirs !

« Quand je serai grand ! »

« Quand je serai grand ! » Perspective qui empêche les jeunes de jouir pleinement de l'âge où, sans responsabilité sociale, le cœur et l'esprit se forment.

Arrivé à l'âge d'homme, cette hantise :

« Quand je serai riche ! »

Alors, la lutte âpre pour la vie, c'est-à-dire pour se nourrir, s'habiller, se loger !

Et puis ce que l'on n'attend pas, l'amour, la déroute des plans strictement connus.

La passion éteinte, le paiement au destin des quelques heures de joie vécues.

Ensuite, plus rien ! Les hochets que l'on se fabrique, les bonnes raisons que l'on se crée pour accepter l'existence, les prétextes !...

En trois mots, en trois phrases, Brandt retrace ses trente-cinq ans d'existence.

Tout à coup, l'illumination dernière : l'amour encore, se jouant des prévisions, des sentiments, des idées, des buts que l'on s'est donnés. Tout ce qui était s'anéantit. Une femme se dresse que l'on veut conquérir, non, mieux, devant qui l'on veut se prosterner, se soumettre, une femme qui donne un sens nouveau aux êtres, aux choses, au destin, une femme qui se joue du poids fatal qui pèse sur la vie individuelle : l'égoïsme.

— Ça y est, dit Groff, revenant vers Brandt. Encore dix minutes, mon vieux, la mèche sera consumée et la flamme atteindra son but.

Le silence règne.

Les Français peuvent envoyer leurs obus. Qu'importe maintenant ! La mort est installée, en souveraine, à l'intérieur du fort !

Le disque s'arrête. Il dure quatre minutes.

— Encore six minutes ! mesure Groff d'une voix blanche.

Les cœurs battent forts et les corps sont inertes, comme anesthésiés par une trop grande souffrance. Groff et Brandt ont déjà fermé les yeux.

Sur le disque arrivé à fin de course, le diaphragme grince.

Comme le temps est long pour passer de vie à trépas !

— Fuis ! dit encore Brandt à Groff. En trois minutes, tu peux avoir franchi la porte.

— T'en fais pas pour ma vieille carcasse !

Les batteries ennemies se sont tues, au loin ; les Français s'étonnent du silence du fort.

— La place serait-elle évacuée ? dit l'un d'eux.

Mais un grondement sourd lui répond, suivi d'un vacarme épouvantable. Une grande gerbe de flammes monte vers le ciel. Des pierres, en masse, sautent de toutes parts dans un éclaboussement de feu d'artifice. Le poste « quatre » n'est plus qu'un amas de décombres.

— Ils ont du cran, tout de même, les rebelles ! dit un soldat français, en guise d'oraison funèbre.

11

Six jours après, les cahots subis par une voiture d'ambulance réveillent Brandt d'un sommeil qu'il croyait être le dernier. La tête emprisonnée dans des pansements, le corps gainé de bandages, il ne sait plus s'il est vivant ou si, étant mort, l'autre monde lui apparaît sous la forme d'un tunnel fait de bâches, roulant à travers l'espace. Il ne sent plus son corps, donc, il en est délivré. C'est son âme, son double, sorti de sa prison de chair, qui perçoit et enregistre.

Des choses réelles s'imposent à lui. Que c'est drôle ! Des cheveux blonds, par exemple, encadrant la figure d'une femme.

« J'avais bien dit, murmure-t-il, ne sachant s'il parle ou s'il pense, que mon âme viendrait rôder autour de vous, Marie-Anne ! »

Il referme les yeux béatement.

« Comme je suis heureux d'être mort ! Vivant, je n'aurais pu rester auprès de vous ; maintenant, je ne vous quitterai plus. Que c'est doux, que c'est doux ! »

A-t-il donc encore une main sensible ? Il sent des doigts de femme.

Il tient ses paupières closes. En a-t-il encore ? et les entités que les humains appellent fantômes ont-ils donc des oreilles pour entendre les bruits de la terre ?

— Vous n'êtes pas mort, Brandt, mais bien malade et j'espère à mon tour vous sauver !

Quelle suave harmonie ! On lui avait dit, en effet, dans sa petite enfance que les anges chantaient une divine musique.

— Marie-Anne, dit-il, poursuivant quand même son idée, jamais sur terre, je n'aurais osé vous dire que je vous aime. Puisque vous ne pouvez plus entendre ma voix, je vous le crie : je vous aime, je vous aime, et dans l'au-delà j'aurai mille bras pour vous défendre, pour vous sauver de tous les dangers !

Une larme, tombant sur sa main, réveille tout à fait le jeune homme et aussi une espèce de grognement sonore qu'il connaît bien. Cette fois, il ouvre les yeux franchement. Marie-Anne est près de lui, la voix de Groff crie :

— Que je souffre, chère demoiselle !... Occupez-vous aussi de moi ; il dort lui, il n'a pas besoin de vous !

Une douleur affreuse, sur tout le côté droit, fait comprendre à Brandt que son corps est bien vivant et qu'il n'en a pas fini avec les douleurs humaines.

Et la voix de Groff ! Ils sont donc vivants ?... tous les deux ensembles !

— Où suis-je ? dit-il.

— Dans une voiture d'ambulance qui vous conduit vers Damas.

— Je ne suis donc pas mort ?

— Mais non.

— Quel dommage ! Alors, mon beau rêve est fini...

— Je ne veux pas que mon malade s'agite, dit la voix mélodieuse de Marie-Anne !

Brandt est bien réveillé.

-Le fort « quatre » ne s'est donc pas écroulé sur moi, comme je le souhaitais ?

— Mon souvenir vous a sauvé, et c'est un peu à moi que vous devez d'avoir la vie sauve, Brandt. Le cachot où vous attendiez la mort était un admirable refuge, il n'a été démoli qu'en partie et si des pierres, en tombant, ont brisé votre côté droit, tout au moins ne vous ont-elles causé aucune blessure mortelle. C'est mon tour de prendre soin de vous et de commander !

— Ça va mieux, Brandt ? dit du haut de sa couchette Groff, la tête encapuchonnée dans des gazes stérilisées. Ah ! la camarde, elle n'a pas voulu de nous !

— Groff, mon bon Groff, tu es là aussi ?

Maintenant le mystère est éclairci. Brandt et Groff sont vivants sous la garde de Marie-Anne. La jeune fille explique :

— J'ai obtenu de mon père la permission de suivre l'armée dans un convoi d'ambulance, et de fouiller les ruines du fort pour secourir les êtres vivants, enfouis sous les décombres. Je voulais, en cas de mort, vous enterrer avec piété ; en cas de blessure, je tenais à prendre moi-même soin de vous…

Brandt se laisser aller à la douceur d'être bercé, choyé par Marie-Anne, de la revoir et de sentir son camarade près de lui. Une inquiétude soudaine met une ombre sur sa figure.

— Prisonniers tous deux ? dit-il.

Marie-Anne calme son malade.

— Prisonniers, par pure forme. Mon père a pris ses dispositions. Une fois guéris, aucun mal ne serait fait ni à vous ni à votre compagnon. Vous pourrez, tous deux, regagner l'Europe et recommencer là-bas une vie nouvelle moins aventureuse. Ne parlez plus.

Mais le blessé s'agite

— Êtes-vous bien sûre que je ne mourrai pas ?

— Certainement, répond Marie-Anne.

— C'est dommage !

Dans son délire, Brandt a été plus expansif qu'il n'eût jamais osé et la jeune Française n'ignore plus rien des sentiments qui animent celui qu'elle protège.

— Je m'étonne qu'un homme de votre trempe tremble devant la vie, Brandt. Mon père et moi, nous vous considérons comme un héros, après votre belle défense du fort « quatre ». Si vous étiez Français et que vous ayez combattu pour notre cause, vous seriez récompensé, honoré. Entre ennemis même on sait être juste.

— Si je suis courageux devant les balles, je ne le suis guère devant les barrières sociales, les préjugés, les traditions. Je me sens à l'avance vaincu, blessé, frappé à mort, murmure tristement Brandt ; exposer sa vie aux coups est moins dur qu'exposer son âme et son cœur.

— Vous parlez trop, ami.

Et, prenant le poignet du malade :

— Ignorez-vous que vous soignez un voleur ? confesse Brandt humblement. Oui, insiste-t-il, vous me traitez en héros, alors que je ne suis qu'un voleur.

Marie-Anne met un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! le consul de Hollande nous a raconté votre vie. Votre ancien patron lui avait écrit depuis longtemps, demandant que l'on vous rapatrie. Une erreur de jeunesse est toujours pardonnable et vous venez de prouver que vous êtes un homme comme on en rencontre peu ; votre caractère s'est amendé dans le sens du beau, du bien, de la justice. Amis et ennemis vous rendent hommage. Dormez, fermez les yeux.

La voiture s'est arrêtée. Une main soulève la bâche et la figure du commandant apparaît.

— Mon malade n'est pas sage, il bavarde, il s'inquiète. Parle-lui en chef à ton prisonnier, papa !

— La trêve est signée. M. Brandt n'a rien à craindre de nous, et, dès sa guérison, les tribunaux du protectorat l'enverront purger sa peine à Amsterdam chez son ancien patron. Nous sommes moins cruels que ne le sont les Arabes. La civilisation, donc la colonisation, a du bon, monsieur Brandt : ne serait-ce qu'en diffusant le confort matériel et les soins que, dans nos infirmeries vous allez recevoir.

Groff voudrait se faire tout petit sous ses draps. Et lui, que va-t-il devenir ?

Marie-Anne, avec un sourire, rassure le Brésilien !

— Groff vous suivra !

Brandt gémit :

— Groff, mon bon Groff… qui pouvait fuir et qui a voulu mourir avec moi… Quant à Gestino, le pauvre petit !…

C'est à nouveau le délire.

La voiture repart.

Marie-Anne tend à Groff un peu d'eau fraîche.

La face de bull-dog du Brésilien, attendri par cette présence féminine, s'est transformée en mufle de bon chien.

— Pauvre petit !… pauvre Brandt, on peut dire, celui-là, qu'il vous a aimé jusqu'à la mort.

Et Marie-Anne, jetant un regard reconnaissant au brave dévoyé :

— Quand le temps aura passé… celui de vaincre ce que Brandt appelle les barrières sociales, les traditions, les préjugés… j'irai peut-être vous rejoindre, là-bas, près d'Amsterdam, pour cultiver avec vous des tulipes… Vous serez mon jardinier, Groff…

Brandt, dans son délire, a saisi ce mot « tulipe ».

— Tulipe noire… Je crois savoir comment l'obtenir.

De son inconscient jaillit sa race tout entière.

Comme la maison d'Herculanum a été la dernière pensée de Gestino moribond… les fleurs de son enfance viennent charmer, de leur forme et de leur chatoiement, ses rêves de malade… Tout

un champ multicolore surgit pour lui de l'irréel, formant un tapis où se posent les pieds de Marie-Anne.

— Je vous aime tant ! dit-il à haute voix, croyant ne pas parler.

Marie-Anne lui prend la main et la met contre sa joue. Mais ce geste de réponse à une déclaration d'amour… seul, Groff le voit.

« Après tout, la mort a bien fait les choses, en nous épargnant », pense-t-il.

Et, apaisé, enfin, il s'endort.

Épilogue

Dans une petite chambre de l'hôpital de Damas, Groff et Brandt reposent sous la garde vigilante de Marie-Anne Veller, promue au grade d'infirmière-major. Les deux malades, depuis huit jours, luttent désespérément contre les fièvres mauvaises. L'état de Brandt, surtout, a donné des inquiétudes, une complication cérébrales s'étant déclarée, alors que les blessures suivaient une voie normale de guérison.

Hors de danger, maintenant, soigné avec un dévouement sans borne, Brandt se remet lentement de la commotion reçue. Son cerveau reprend lentement son acuité de perception.

Un rideau blanc tendu le long de la fenêtre masque le jour trop violent. Des pas feutrés, étouffés, glissent dans le corridor. De quart d'heure en quart d'heure, une horloge, au loin, marque le temps écoulé. Près de chaque lit, sur des tables blanches,

propres, nettes, les potions s'alignent. Tout respire l'ordre, le calme, la paix.

Groff vient de se réveiller contemplant les choses qui l'entourent avec la satisfaction d'un être pour qui tant de confort est inusité.

Tout de percale habillée, le front ceint d'un voile d'infirmière, travaillant à une broderie, Marie-Anne Veller est là, paisible.

— Brandt n'a pas encore parlé ? dit à voix basse le Brésilien.

— Non, fait de la tête Marie-Anne.

Puis, mettant un doigt sur sa bouche :

— Pas de bruit !

Groff obéit. Malgré sa jambe qui lui fait encore mal, il se retourne à demi sur sa couche pour le plaisir de sentir sous lui la mollesse du matelas. De sa vie, il n'a connu tant de jouissances matérielles.

« Et dire que, guéri, ils vont me remettre aux autorités de mon pays qui me renverront au bagne. Pourquoi tant me choyer, tant me soigner, si c'est dans le but de me replonger, plus tard, dans cet enfer d'où j'ai voulu m'évader ? Des êtres comme moi, on les supprime, on les laisse crever, c'est mieux. Du reste, à quoi serais-je bon si on me laissait en liberté ? Incapable de travailler d'une façon régulière, je volerais, peut-être, ou une coquine rencontrée sur ma route déchaînerait, encore une fois, tous mes mauvais instincts.

« Ce doit être pourtant si bon de vivre comme tout le monde, d'agir dans un cadre régulier ! »

La grosse face de Groff se crispe, deux larmes viennent même l'arroser. Il se remue, s'énerve, chiffonnant les draps, gardant pour lui seul de secrètes pensées qui le rongent comme un chancre.

« Ah ! pourquoi a-t-il eu de mauvais parents qui ne lui ont pas appris que le travail était une chose sacrée, que l'on pouvait souhaiter tous les biens de ce monde, mais en les gagnant à la sueur de son front et sans léser autrui ? Pourquoi, surtout, n'a-t-il jamais su refréner ses instincts, croyant normal de foncer droit sur tout ce qui heurtait son bon plaisir, pour l'anéantir ?

« On aurait dû m'apprendre… on aurait dû m'apprendre, ressassait-il. Maintenant, je suis un homme perdu, fini, un déclassé, un hors la loi pour toujours… pour toujours. Et pourquoi donc, lorsqu'on a compris, lorsque les premiers symptômes de la conscience s'éveillent en soi, que l'on se sent devenu un autre homme, ne peut-on se racheter, effacer le passé ? »

Depuis quelques instants, Marie-Anne Veller observe le Brésilien. Elle se lève et s'approche :

— Je suis sûre que vous vous complaisez encore en de mauvaises pensées. Maternellement, elle tire le drap, arrange la couverture, borde Groff comme un enfant.

— Il ne faut pas vous agiter comme cela. Vous êtes bien, ici. Que craignez-vous ?

Comme un gosse qui a un gros chagrin, Groff, entre ses dents, murmure :

— Voyez-vous, cela me fait du mal, mademoiselle Marie-Anne, de vous voir si gentille avec moi. Je voudrais que vous soyez dis-

tante, méchante.

— Allons, taisez-vous. Vous allez réveiller mon autre malade.

Mais Groff poursuit :

— Je voudrais me couper un bras, ma jambe malade, quand j'évoque la conduite que j'ai eue vis-à-vis de vous au fort « quatre ». Quand je pense que, sans Brandt et par ma faute, à moi, les bédouins auraient pu vous fusiller.

Il hésite, par un sentiment nouveau de pudeur, de faire allusion à ses désirs de brute si directement manifestés.

— C'est le passé, Groff ; il est mort. Croyez-moi.

— Je ne comprends pas cette diablesse de vie… À Saint-Paul, je ne réfléchissais pas, je croyais seulement que rien ne devait me résister, que tout moyen était bon pour arriver au but que je poursuivais. J'estimais que tous les hommes étaient méchants et qu'il fallait pour vivre être comme eux : attaquer et se défendre. Je m'aperçois maintenant qu'il y a autre chose, quelque chose que je ne peux pas encore bien définir, enfin quoi, des réflexions qui me viennent et que je ne peux pas vous expliquer. C'est comme si je devenais double : un vieux Groff, couplé avec un jeune Groff, dans la même peau.

— Laissez toutes ces choses. Mon père m'a dit encore aujourd'hui que les autorités du protectorat ne vous livreraient pas à la police brésilienne.

— Et puis, voilà, chère demoiselle, je me fais encore du chagrin, parce que je ne vous reverrai pas, parce que… parce que, quand je ne serai plus qu'un Groff solide, marchant avec ses deux

jambes, vous ne ferez plus attention à moi. Chacun de nous reprendra ses distances. Une demoiselle comme vous, dans la vie, ne connaît pas un voyou de mon espèce, un criminel, un échappé de bagne…

— Mais laissez donc toutes ces considérations. Vous suivrez Brandt en Hollande. Réfléchissez, Groff. Un homme qui a fait beaucoup de bêtises et possède l'expérience du mal peut, mieux qu'un autre, se bien conduire ensuite. Il sait la valeur des actes. Quelle force pour recommencer une vie !

Groff et la jeune fille se sont tus.

— Vous n'empêcherez pas un chacal de redevenir un chacal ! dit, peu après le Brésilien.

Puis, en matière de conclusion, il saisit la main de Marie-Anne et la serre éperdument avec un respect et une reconnaissance qui envahit de joie la jeune fille.

Sur le rideau blanc de la fenêtre l'ombre et la lumière jouent. La toile, gonflée par l'air, danse doucement. Depuis quelques minutes, Brandt, sorti du sommeil, surveille l'entretien de Groff et de Marie-Anne, entre ses paupières mi-closes.

— Mademoiselle Veller !…

Marie-Anne se retourne, joyeuse d'entendre la voix de son malade prononcer des mots ayant un sens, répondant à une fonction normale du cerveau, après de longs jours de délire.

— Alors, monsieur Brandt, vous vous sentez mieux ?

Puis, regardant sa montre :

— C'est l'heure de la potion.

Brandt contemple les menus mouvements de la jeune fille, il suit l'une de ses mains qui prend une cuillère, tandis que l'autre incline le goulot. d'une fiole.

— Ne bougez pas surtout.

La cuillère s'approche des lèvres du malade. Dans ce geste, le regard de Brandt rencontre celui de son infirmière.

— Souffrez-vous de la tête ?

De son lit, Groff regarde le jeune homme :

— Dis donc, le copain, t'as meilleure mine, sais-tu ?

Brandt glisse un regard vers Groff.

— Et toi aussi, vieux camarade…

— Défense de parler ou je me fâche, commande drôlement Marie-Anne. C'est moi qui ai, maintenant, droit de vie ou de mort sur vous. Ne l'oubliez pas.

Cette allusion au fort « quatre » fait que la figure des deux blessés se renfrogne.

— Allons, allons !… dit Marie-Anne, ayant senti la nuance. Si vous n'êtes pas sages et que vous ne suiviez pas mes injonctions, je me fais remplacer par une autre infirmière.

— Oh non, disent en chœur, sans s'être concertés, les deux blessés.

Personne ne parle plus dans la petite pièce. Marie-Anne a repris son travail de broderie. Brandt ne la quitte pas des yeux.

Quelquefois le regard des deux jeunes gens se croise et s'attarde l'un sur l'autre.

— Pourquoi ne m'avoir pas laissé mourir, mademoiselle ? dit Brandt, tout à coup.

— Monsieur Brandt, dit Marie-Anne, à voix basse, je connais votre pensée. Dans votre délire, vous m'avez tout avoué de vos sentiments. Et, je ne trouve pas que cela vaille la mort.

« Si je puis vous tranquilliser, faut-il à mon tour me confesser ? Dans le cachot où vous m'aviez enfermée, l'autre jour, je n'avais qu'un espoir : vous. Je disais à mon père, le pensant sincèrement : « Il nous sauvera… Il nous sauvera… » Et, dans ce il, vous m'apparaissiez dans votre force d'homme et dans votre cœur, capable de me protéger, moi, faible femme… toujours. Comment cela s'est-il fait, je n'en sais rien ; mais, dès votre premier interrogatoire, tout de suite, j'ai failli vous parler comme à une vieille connaissance et vous avouer ma tactique. J'ai deviné que vous étiez bon, droit, supérieur à la moyenne des hommes et je n'ai pas senti entre vous et moi la barrière morale qui s'élève entre deux ennemis. J'ai eu l'impression que, par une porte dérobée que je ne connaissais pas, vous étiez entré dans ma vie tout simplement, et que, si je vous voyais disparaître, j'éprouverais la sensation de perdre un ami unique. Brandt, écoutez-moi :

« Quelles preuves plus grandes pouviez-vous m'offrir… je vais dire le grand mot… de votre amour naissant que celles par vous m'avez données Vous m'avez protégée, respectée, alors que j'étais à votre merci. Plus tard, faisant bon marché de votre vie même, vous m'avez sauvée. Bien des femmes unissent leur vie à des hommes, sans savoir si, en pareil cas, ils agiraient de même.

Brandt écoute, le cœur bouleversé par tant de franchise, de droiture, de netteté.

Tout de même, il objecte :

— Mademoiselle, vous parlez à un malade envers qui vous vous croyez une dette de reconnaissance. Je vous remercie, mais je sais…

— Vous savez quoi ? dit Marie-Anne.

— Je sais que vous estimez avoir une dette envers moi ; je sais aussi que je n'ai pas le droit de connaître vos sentiments, seraient-ils vrais…

— Pourquoi ?

— Parce que nous ne sommes pas du même niveau social, que je suis un déclassé et qu'à mon passé la fille d'un commandant français ne peut s'associer.

— Mais vous tenez les mêmes raisonnements que Groff, mon pauvre ami…

— Lui et moi sommes égaux, mademoiselle, ou, du moins, à peu près, devant les préjugés sociaux, sinon vis-à-vis de la loi.

— Monsieur Brandt, laissez-vous dire que vous raisonnez mal. Dans la vie la beauté du caractère seule compte et quand deux êtres sincères et probes se rencontrent, c'est l'avenir qu'il faut envisager et non ce qui fut. Mon père vous doit tout, puisqu'il vous doit sa fille. Cette existence que vous avez soustraite aux balles, il peut vous en faire don, si vous l'acceptez, puisque telle est ma volonté.

Très faible encore, Brandt, devant la vision d'un bonheur possible, se met à éclater en sanglots.

— Les préjugés, murmure-t-il, les préjugés…

— Ah ! oui, vous pensez, s'écrie Marie-Anne, que, voyant une Française s'allier à un chef rebelle, le monde criera au scandale. Mais, qu'est-ce que c'est que le monde ? Voulez-vous me dire pourquoi nous devons lui sacrifier notre vie.

— Le monde… le monde… répète Brandt. Il abandonne un Groff à lui-même sans éducation, à l'âge de douze ans ; puis, quand l'enfant, devenu homme, vole, tue, pille, il l'enferme, non comme un être à qui l'on aurait, pu enseigner des principes d'équité, mais comme un bandit dont il faut se garder. Le monde, il n'oubliera pas qu'autrefois j'ai fait un emprunt à la provision de diamants de mon patron et dans quelque emploi que je me trouve la suspicion s'attachera à moi… et les miens, bien que jusqu'au dernier sou j'ai remboursé ma dette. Voyez-vous, il n'y a pas de rachat possible. Si j'avais suivi la droite ligne avec mon honnêteté, si je ne m'étais pas rebellé, j'aurais pu vous dire, franchement, sans honte et sans rougir, avec tout mon respect et ma ferveur, le mot que je veux vous dire et que je ne vous dirai pas, par crainte de vous offenser.

— Vous ne m'offenserez Brandt. Allons, un peu de courage ! Il faut être brave dans la vie. Si, en toute vérité, je vous avais dit au fort « quatre » : « Je viens chercher mon père, » peut-être nous serions-nous évité des angoisses que du reste maintenant je ne regrette pas.

Devant le silence du jeune homme :

— Eh bien ! Brandt, je vais être plus crâne. Écoutez-moi bien. Dans toute la sincérité de mon cœur, je vous aime, je veux être votre femme.

— Mademoiselle, ne me dites plus rien… Je sais que cela ne peut pas être…

— Brandt, je vous aime ! répond la voix implacable et décidée.

— Et moi aussi ! réplique Brandt, aussi ému et aussi faible devant Marie-Anne qu'un petit enfant.

Les deux jeunes gens, dans leur bonheur, ne pensent plus à Groff, ni aux contingences. Ils entendent, soudain, le Brésilien pousser un grand soupir.

Marie-Anne se précipite vers lui, consciente de ses responsabilités d'infirmière.

— Je ne sais pas ce que j'ai, dit-il, mais je crois bien que je vais mourir et que mes forces s'en vont.

Marie-Anne, inquiète, le regarde, tâte son pouls.

— Voilà, explique le gros homme : ma vie passée m'apparaît tout d'un coup comme celle d'un fou dangereux et je crois que cette impression là, on l'a, seulement quand on va rendre l'âme.

Marie-Anne se met à rire doucement.

— Non, Groff, tranquillisez-vous… Cette impression-là, on peut la ressentir, aussi, quand on commence à vivre.

Les heures, si lourdes autrefois, semblaient, maintenant, avoir des ailes. Le bonheur sain et fort était entré dans le cœur de ceux

qui se croyaient des réprouvés. Un peu d'amour humain avait opéré ce miracle.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/B%C3%AAtes_humaines. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.